MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE, SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE JOUGUET. — TOME LXII

LES PALAIS ET LES MAISONS D'ÉPOQUE MUSULMANE, AU CAIRE

PAR

EDMOND PAUTY

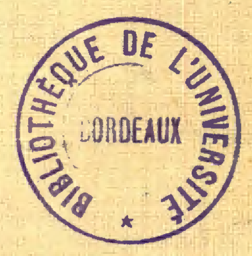
ARCHITECTE DIPLÔMÉ PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS

ARCHITECTE-EXPERT DU COMITÉ DES MONUMENTS DE L'ART ARABE, AU CAIRE.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1933



MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME SOIXANTE-DEUXIÈME



DU MÊME AUTEUR :

RAPPORT SUR LA DÉFENSE DES VILLES ET LA RESTAURATION DES MONUMENTS HISTORIQUES AU MAROC. *Hespéris,* année 1922, Larose éditeur.

LE PLAN DE L'UNIVERSITÉ QARAWIYIN, A FEZ. *Hespéris,* année 1923, Larose éditeur.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES STALACTITES. *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie,* Le Caire, tome XXIX, 1929.

SUR UNE PORTE EN BOIS SCULPTÉ PROVENANT DE BAGDAD. *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie,* Le Caire, tome XXX, 1930.

L'ARCHITECTURE MUSULMANE EN ALGÉRIE. Revue *L'Architecture,* numéro consacré au Centenaire de l'Algérie, 1930.

BOIS SCULPTÉS D'ÉGLISES COPTES (époque fatimide). Publications du Musée arabe du Caire, 1930.

LES BOIS SCULPTÉS JUSQU'A L'ÉPOQUE AYYOUBIDE. Publications du Musée arabe du Caire, 1931.

LA DÉFENSE DE L'ANCIENNE VILLE DU CAIRE ET SES MONUMENTS. *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie,* Le Caire, tome XXXI, 1931.

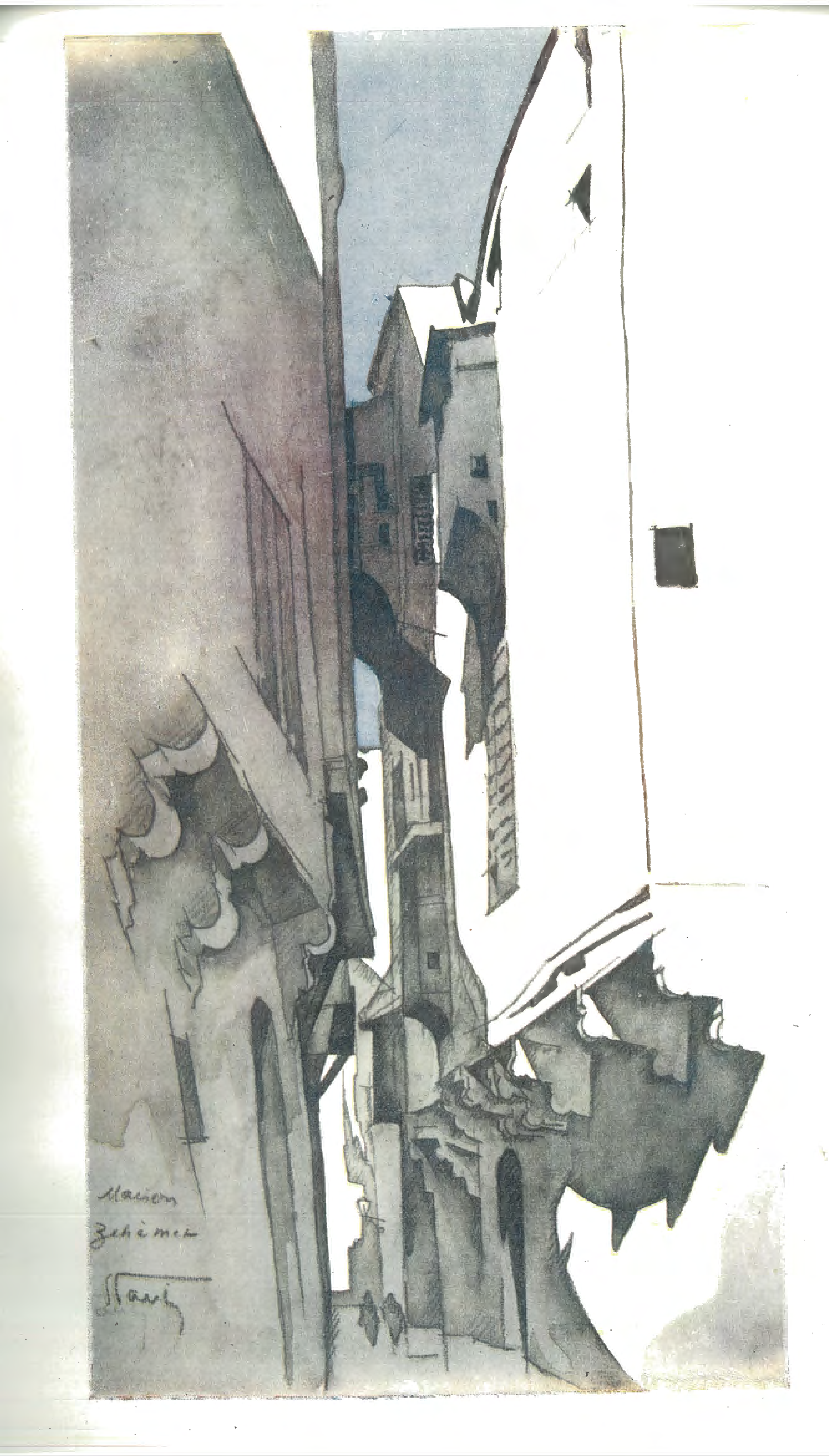
LE PAVILLON DU NILOMÈTRE DE L'ILE DE RODAH, AU VIEUX-CAIRE. *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie,* Le Caire, tome XXXI, 1931.

LE PLAN DE LA MOSQUÉE D'AS-SALIH TALAYI', AU CAIRE. *Bulletin de la Société royale de Géographie,* Le Caire, tome XVII, 1931.

SOUS PRESSE :

L'ARCHITECTURE MUSULMANE AU MAROC. Librairie Van Oest. Paris

L'ÉVOLUTION DU DISPOSITIF EN T, DANS LES MOSQUÉES A PORTIQUES. *Bulletin d'études orientales,* tome II. Institut français de Damas, 1932.



MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE, SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE JOUGUET. — TOME LXII

LES PALAIS ET LES MAISONS D'ÉPOQUE MUSULMANE, AU CAIRE

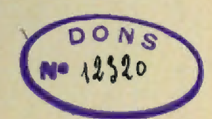
PAR

EDMOND PAUTY

ARCHITECTE DIPLÔMÉ PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS
ARCHITECTE-EXPERT DU COMITÉ DES MONUMENTS DE L'ART ARABE, AU CAIRE.

LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1932





LES

PALAIS ET LES MAISONS
D'ÉPOQUE MUSULMANE, AU CAIRE

PAR

M. EDMOND PAUTY

À

Monsieur LOUIS HAUTECŒUR

CONSERVATEUR DU MUSÉE DU LUXEMBOURG

EN TÉMOIGNAGE

DE PROFONDE RECONNAISSANCE

AVANT-PROPOS.

Confrontés avec les faits historiques, les témoignages aujourd'hui rares de l'architecture civile, et les textes, nous ont permis de donner un tableau d'ensemble de l'habitation musulmane, au Caire. Textes et vestiges se complètent; mais si les relations écrites fourmillent d'appréciations imprécises, souvent difficiles à expliquer, le monument, au contraire, s'offre nu, sans fard; c'est un renseignement direct. La disposition des plans, les proportions des masses, les rapports entre leurs éléments, la pénurie ou l'abondance du décor sont autant de témoins éloquents. Aussi la disparition d'un monument constitue-t-elle pour l'histoire une perte irréparable, que ne comblera jamais la meilleure des descriptions.

Cette étude aurait atteint son but, si elle pouvait contribuer à intéresser les pouvoirs publics à l'histoire de l'architecture civile et à la sauvegarde de vestiges légués par le passé, au cours d'une vie dynastique particulièrement mouvementée.

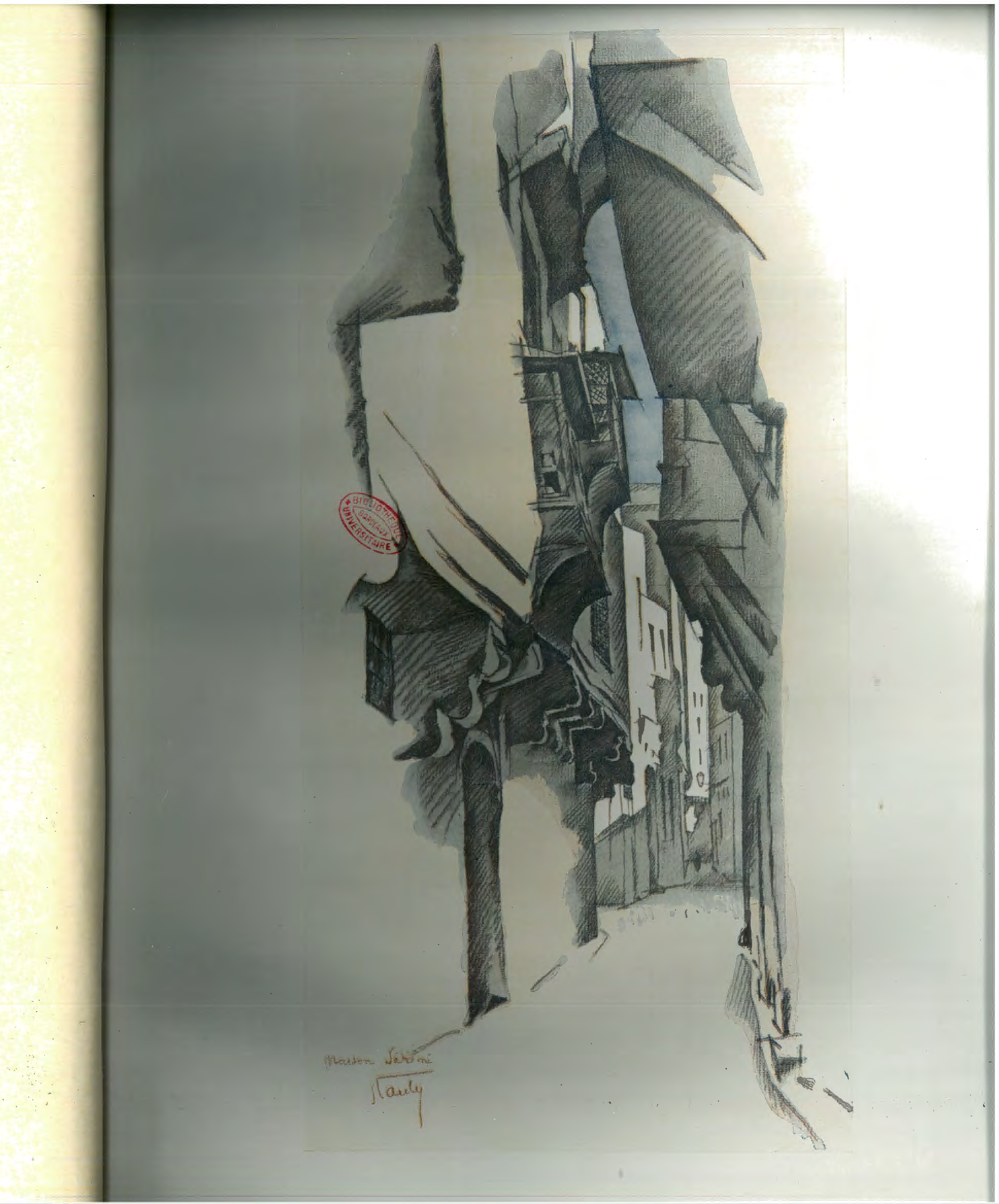
*
* *

Je suis heureux d'adresser mes remerciements à Mahmoud Akkouch eff. qui surveilla la transcription des mots arabes, à Hassan Abd el Wahhab eff. qui ne ménagea pas sa peine pour exécuter les nombreuses photographies qui illustrent l'ouvrage.

Je dois signaler, avec sympathie, les encouragements qui me furent prodigués par S. E. Simaïka pacha, président de la Section technique du Comité de Conservation des Monuments arabes, ainsi

que ceux de Sir Robert Greg. Grâce à leur intervention les membres de ce Comité prirent en main la cause des palais et maisons musulmans du Caire. Je suis reconnaissant à M. G. Rampazzo d'avoir soigné la tenue de cet ouvrage qui réclama une minutieuse et patiente mise au point. Enfin grâce à l'extrême obligeance de M. Pierre Jouguet, j'ai pu, par ces temps difficiles, faire connaître l'objet de cette étude, en paraissant dans les *Mémoires de l'Institut français*.

E. P.



LES

PALAIS ET LES MAISONS

D'ÉPOQUE MUSULMANE, AU CAIRE

PAR

M. EDMOND PAUTY.

INTRODUCTION.

Nous sommes peu renseignés sur l'habitation égyptienne, telle qu'elle dut exister pendant la période qui s'ouvre à la conquête de ʿAmr et finit à l'avènement des princes toulounides. Sans doute, peut-on imaginer autour de la demeure du chef, de vagues quartiers d'habitation offrant aux nomades guerriers l'illusion d'une vie plus sédentaire : agglomération d'humbles demeures, constituées par des cellules étroites, disposées autour d'une courette, murs grossiers façonnés avec le limon du Nil, pièces couvertes par des terrasses sur troncs de palmier. Les successeurs immédiats des conquérants, soldats plus occupés à défendre leur sécurité, à s'imposer qu'à rechercher le confort, volontairement simples pour donner l'exemple d'une pratique rigoureuse, ne firent rien, semble-t-il, pour donner à la ville naissante de Fousṭâṭ, un aspect architectural. Alentour, aucune cité n'imposait l'exemple de ses richesses artistiques. Le Ḳasr ech-chamʿ, bastion avancé des forces byzantines, ne recélait que fort peu de modèles à l'image de ce que furent les riantes demeures grecques de la lointaine ville d'Alexandrie, cadre d'une vie de mollesse, dont les vainqueurs méprisaient le souvenir. Plus tard, lorsque ces maîtres rudes et pieux furent suivis par des gouverneurs choisis parmi les membres de la famille du calife, il n'apparait pas que l'Égypte ait été considérée autrement qu'une colonie dont on tirait des revenus. Dominant des quartiers de caractère rural, la maison du gouverneur, lequel venait de Damas ou de Bagdad, devait grouper dans une enceinte

crénelée, de nombreux locaux disposés autour de cours, pour ses escortes, ses services, sa demeure, le tout sans faste.

Le calife, pour plus de sécurité, envoyait en Égypte un membre de sa famille; celui-ci fut bientôt remplacé par des hommes de confiance, recrutés à la cour. Mais ces «préfets» jouissaient d'une autorité relative, regrettaient l'existence plus facile de la ville califale et ne s'installaient que pour un séjour limité. Les califes abbassides préféraient consacrer leurs richesses à accroître leur puissance et à magnifier le siège de leur souveraineté. L'Égypte approvisionnait Bagdad qui s'enrichissait de palais, de jardins, de quartiers luxueux.

Favoriser l'installation d'un gouverneur loin du pouvoir central, constituait un danger que n'ignoraient pas les califes; ces craintes étaient justifiées. Les Turcs, qui étaient appréciés à la cour pour leur courage et leur fidélité prétendue, et parmi lesquels les gouverneurs étaient choisis, devaient se libérer du contrôle du souverain, avec la même volonté patiente qui les avait amenés aux meilleurs emplois du Palais. Faire d'une colonie une principauté à leur dévotion, était œuvre tentante pour ces serviteurs audacieux.

Au cours de la seconde partie du IXe siècle, les gouverneurs gagnent pied à pied leur liberté et n'attendent plus qu'une occasion, faiblesse ou indifférence du calife, pour se déclarer indépendants. Les mains libres, ils pourront alors régner sur une population industrieuse, consacrer ses ressources, captées par la cour califale, à accroître la force du pays et leur propre souveraineté. Il fut donné à Ibn Ṭouloun de cueillir le fruit mûr, au moment où la cour de Bagdad s'enlisait dans les délices d'une vie déréglée.

*
* *

Ainsi, Fousṭâṭ, à l'avènement d'Ibn Ṭouloun, n'était qu'un gros bourg, dont les quartiers sommairement construits en briques ou limon, ne comptaient comme résidences, à peu près confortables, que la demeure du gouverneur et celles de hauts fonctionnaires ou officiers d'escorte. Plus qu'à ses constructions de caractère rural, Fousṭâṭ devait son renom au lieu de vénération, à la mosquée de ʿAmr que les gouverneurs avaient ou restaurée ou agrandie, et qui, au IXe siècle, avait atteint le développement qu'elle ne devait pas dépasser.

Ibn Ṭouloun put entreprendre une œuvre personnelle, avec le dessein de constituer un état puissant qui puisse résister aux prétentions de suzeraineté des califes de Bagdad. Puis il songea à créer une ville digne de son nouveau royaume; enfin il essaya d'égaler ses anciens maîtres dans l'art de bâtir de majes-

tueux palais. C'est dans les contrées illustres où se dépensa sa jeunesse, en Mésopotamie et Perse, qu'il choisit les exemples, anciens et modernes, d'une noble architecture, pour édifier la nouvelle cité d'al-Ḳaṭâʾiʿ, son palais, sa mosquée, ses habitations citadines. Ibn Ṭouloun fut le premier, depuis la conquête musulmane, qui put enfin doter l'Égypte d'une civilisation et d'une esthétique nouvelles. Ses successeurs le suivirent dans cette voie; la forte empreinte de leur œuvre devait subsister longtemps après l'extinction de la dynastie ṭoulounide.

Mais c'est surtout Khoumârawêh qui fut le véritable bénéficiaire de l'autonomie conquise par son père. Héritier du domaine, il sut donner à la dynastie tout son faste[1]. Assez habile pour rétablir le contact avec Bagdad en offrant sa fille au calife, il brisa l'isolement de l'Égypte, favorisa les échanges. Les préparatifs du mariage furent l'occasion de jalonner la route, entre al-Ḳaṭâʾiʿ et Bagdad, de relais nombreux : ces caravansérails abritèrent les convois qui transportaient à la cour du calife les cadeaux magnifiques, grâce auxquels la bonne entente fut consacrée.

A l'encontre de Fousṭâṭ qui ne fut qu'un bourg, la cité d'al-Ḳaṭâʾiʿ prit l'importance d'une ville; les quartiers de Fousṭâṭ se renouvelèrent. Les plans des maisons que les fouilles mirent à jour révèlent une architecture civile qui marque tout ce que le régime nouveau devait à la civilisation orientale. La disposition des cours, portiques, salles et jardins, tout procède des méthodes mésopotamiennes dont Samarra fournit le témoignage.

Comme son père, Khoumârawêh avait su attirer à sa cour des artisans étrangers, une main-d'œuvre persane ou mésopotamienne. L'architecture imposante qui prit naissance en Perse et s'humanisa légèrement sous les Sassanides inspira les constructeurs des palais égyptiens. Un luxe asiatique forma le cadre de la cour de Khoumârawêh, légendaire en son temps : parcs rafraîchis par des

[1] «Son fils et successeur (d'Ibn Touloun), Khumarawaih, se tourne vers le luxe : ainsi, deux cents ans plus tard, Afdal Shahanchah jouira avec volupté de ses richesses, et son existence se trouvera en frappante opposition avec la carrière active et énergique de Badr Gamali, son père. Khumarawaih enjolive le palais paternel, tout en l'agrandissant, le dote d'un jardin artificiel, avec des arbres argentés et dorés, suivant une mode mésopotamienne, qui émerveillait les ambassadeurs byzantins. Pour des raisons de santé nous assure-t-on, il se fait bercer sur un bassin rempli de mercure. Il possède une ménagerie et apprivoise un jeune lion, qui ne le quitte jamais. Enfin, il s'entoure d'un nombre prodigieux de jeunes et jolies femmes, de chanteuses renommées avec lesquelles il semble avoir passé la plus grande partie des journées de son règne. Tout ceci, aux yeux des Égyptiens, contraste singulièrement avec la vie des préfets, qui n'avaient jamais eu les moyens de s'offrir un tel luxe : l'Égypte possédait maintenant une véritable cour, et Bagdad sentit si bien l'importance de tout cet appareil extérieur, que les palais toulounides furent, par ordre, impitoyablement rasés à la chute de la dynastie». (G. Wiet, *Précis d'histoire d'Égypte*, t. II).

fontaines, égayés par des oiseaux rares, ménageries qui fournissaient les lions familiers dont le sultan se faisait suivre dans ses appartements. Les influences venues de l'Est refoulèrent les traditions occidentales de l'art mesuré gréco-romain. Les textes nous évoquent de grands plans, composés pour satisfaire un cérémonial grandiose et une existence matérielle ménageant les plus grandes félicités. C'est l'époque des monumentales constructions en briques : voûtes, murs, arcs brisés. A défaut des palais, rasés au cours de l'histoire, la grande mosquée d'Ibn Ṭouloun demeure l'exemple frappant de cette architecture massive.

L'abondance des biens, l'exercice d'une autorité accrue, provoquèrent à la cour ṭoulounide des rivalités, contaminèrent l'entourage du sultan. Il fut assassiné par ceux-là mêmes qu'il avait élevés jusqu'à lui. Ses successeurs se laissèrent aller à des abus de pouvoir, gouvernèrent avec une brutalité qui suscita des réactions et ébranla la solidité de la dynastie. Le khalife abbasside al-Mouḳtadir, que l'arrogance des Ṭoulounides avait rendu hostile, trop occupé à réduire avec son allié Isma'îl as-Samâni les attaques des Soffarides, ne put profiter des désordres égyptiens, mais son fils y pourvut. Le calife al-Moktafi fit retourner sous la suzeraineté abbasside, au début du xe siècle, un pays que les souverains de Bagdad considéraient comme leur fief. Al-Moktafi exerça sur les derniers représentants de la dynastie renégate une vengeance exemplaire, fit raser palais et cité, ne respecta que la mosquée. Il effaça les témoins d'une œuvre grandiose, qui cependant était inspirée des méthodes et des goûts de la cour de Bagdad.

Le châtiment était sévère. L'Égypte, à nouveau sous le contrôle du pouvoir central, vit ses revenus engloutis pour financer les projets considérables que la cour abbasside mettait sur pied. Al-Moktafi et ses successeurs, dont les débordements étaient proverbiaux, multipliaient travaux et fêtes. La réception faite à l'empereur grec Constantin Porphyrogénète, qu'il fallait étonner, et qui coûta tant de richesses, reste légendaire dans l'histoire des mœurs abbassides. La province d'Égypte subit un recul qui la mit, pour longtemps, en état de moindre résistance. Lorsque, bientôt, les Ikhshîdes auront à s'opposer aux forces fatimides, ils n'auront pas eu le temps de fortifier le moral d'une population retournée à l'asservissement.

Les difficultés de Bagdad avec ses voisins de l'Est, les Samânides puis les Buvides, firent desserrer le joug des Abbassides sur l'Égypte; les Égyptiens purent encore entrevoir et tenter leur libération. Bagdad passe sous la dépendance des Perses; la dynastie est livrée aux Turcs du Palais qui se disputent le

pouvoir. Ikhshîd, alors gouverneur d'Égypte, sans efforts, se trouva les mains libres à un moment où s'amorçait le prosélytisme fatimide, tant en Afrique qu'en Perse.

* * *

Nous n'avons que peu de renseignements sur l'œuvre de reconstitution du pays, hâtivement entreprise par Ikhshîd et son ministre noir Kafour. Leur premier soin en fondant une nouvelle dynastie égyptienne fut d'asseoir le gouvernement, de construire palais et jardins. Les palais de Kafour et surtout les jardins, que les Fatimides surent, plus tard, utiliser à leur usage, étaient renommés. Il y a lieu de croire que les installations ikhshîdes procédaient encore des mêmes formules mésopotamiennes en usage sous les Ṭoulounides, avec déjà, sous l'influence nouvelle persane, une tendance à humaniser une architecture monumentale par un luxe gracieux. En fait, l'art ikhshîdite apparait comme la dernière vague de l'art abbasside, en Égypte.

Opposant tout d'abord à la poussée des Fatimides une résistance pleine de dignité, les Égyptiens, travaillés par les missionnaires du schisme de 'Ali, qui parcouraient la Perse et l'Égypte, après avoir converti les troupes de Djauhar, durent s'incliner. Fousṭâṭ et al-Ḳaṭâï' dans l'anarchie, s'ouvrirent aux nouveaux conquérants qui apportaient avec eux l'attrait d'une foi nouvelle. Le terrain avait été préparé depuis le jour où, à Ḳairouan, 'Obaïd Illâh, en 910, fut proclamé calife.

Désormais, avec les Fatimides, l'organisation des villes et des enceintes, l'architecture civile, ne puiseront pas seulement leurs modèles aux traditions mésopotamiennes, à leurs constructions massives et majestueuses. Sur des palais ou des maisons qui se recommanderont de l'art de bâtir des architectes syriens, justement réputés pour leur habileté à travailler la pierre, viendra s'appliquer l'art de la Perse, avec la grâce de son décor, la liberté de ses figurations. De plus, les Fatimides garderont quelque souvenir de ce qui fit la grandeur des Aghlabides de l'Afrique du Nord; la mosquée de Ḳairouan influencera quelques plans.

C'est dans un palais conçu suivant le mode nouveau que Djauhar concentra pour son maître al Mou'izz, instruit de toutes les valeurs du jour, souverain distingué, doux et juste, tous les moyens nécessaires à un cérémonial maniéré, et à une existence privée luxueuse. Tolérant, le calife sut ramener à lui, non seulement les anciens orthodoxes, mais les Égyptiens de religion chrétienne. Il les employa à ses desseins, utilisa leur talent pour les métiers les plus divers.

A l'abri de ses enceintes, la nouvelle ville d'al-Ḳâhira put se constituer, devenir l'une des plus riches cités de l'Islam.

De Syrie, de Perse, des artisans furent appelés à la cour; ils firent aussi pénétrer le goût des objets originaires d'Extrême-Orient. Enfin, par les chrétiens d'Égypte et de Syrie, que le second âge d'or byzantin ne laissait pas indifférents, les plans et les formes s'enrichirent encore d'éléments nouveaux.

L'on sait comment les chroniqueurs louangèrent le luxe de cette dynastie qui puisait, par une tolérance qui devait déterminer sa perte, à toutes les sources de l'art, tant occidentales qu'orientales. Al-ʿAziz, fils d'al-Mouʿizz, marié à une chrétienne, fit du Caire une ville incomparable, et de son palais un objet de convoitises.

Une interpénétration des modes de composition, de construction, de décor, resserre la parenté entre les édifices civils de Syrie, d'Égypte, de Grèce et de Turquie. Tels plans de ḳâʿa à iwâns, trouvent leur parallèle dans les demeures syriennes et dans les églises byzantines. Ces échanges entre musulmans et chrétiens, visibles sur les monuments, dans les plans, reflètent bien les complaisances d'une dynastie, dont les chefs présidaient parfois à des fêtes organisées par les Infidèles. Malgré les réactions cruelles d'un al-Ḥâkim qui prit les Coptes en aversion, avec l'arrivée au pouvoir de Moustansir b-Illâh et de son fidèle ministre Badr al-Gamâli, pendant leur long règne qui s'étend sur la plus grande partie du XIe siècle, la tradition fatimide reprend toute sa force, dote le pays d'un art riche et vivant. Nâsir Khosrau décrivit dans ses mémoires l'existence à la fois cérémonieuse et intelligente des souverains fatimides, qui avaient constitué près de leur palais la bibliothèque fameuse, dont Maḳrîzi fit l'inventaire.

Confinés dans leurs palais trop riches, les derniers Fatimides restent indifférents au conflit qui s'élève entre Turcs et Mongols pour la possession de l'Asie centrale. La puissance militaire des Seldjouḳides, constituée dans le Khorassan et l'Afghanistan, devait cependant ouvrir une ère nouvelle, fournir les vrais adversaires des Croisés qui prenaient pied en Palestine et en Syrie.

*
* *

Du choc qui se produisit entre Croisés et Turcs, devait naître un tournant brusque, non seulement dans l'histoire des mœurs, mais aussi dans celle de l'architecture civile. Après l'installation des Croisés à Antioche et à Jérusalem, les petites dynasties ortoḳides admirèrent les puissantes installations des Francs, qui implantèrent sur le sol musulman, en bordure de la mer, le régime des

grands féodaux normands et l'architecture altière de leurs châteaux forts. Lorsque les Turcs regroupés attaqueront avec plus de succès leurs bastions crénelés, ils s'instruiront à leurs procédés de fortification. Quand l'émir Zengui put se saisir d'Edesse et d'Alep, pénétrer en force dans les premiers châteaux forts, quelle joie pour les vainqueurs de mettre la main sur les trésors des églises, sur les richesses qu'ils imaginaient cachées derrière les hautes murailles, parcourir enfin les méandres intérieurs de ces repaires inaccessibles, dont ils ne connaissaient que la silhouette se détachant sur le ciel.

Au cours de leur établissement sur les côtes syrienne et palestinienne, les Francs avaient été impressionnés par le charme des demeures orientales; ils s'étaient entourés d'objets musulmans, avaient adopté des procédés de construction et des motifs décoratifs. Par contre, lorsque les Musulmans reconquirent pied à pied, au prix de grands efforts, les places perdues, ils s'approprièrent les méthodes savantes de guerriers qui, même après la défaite, inspiraient le respect.

Pendant cette longue dispute, les Seldjouḳides opposèrent aux moines-guerriers, aventuriers de la Sainte-Cause, une chevalerie batailleuse de même noblesse, qui combattait, en outre, au nom d'une foi orthodoxe que la dynastie fatimide avait repoussée. Comme des seigneurs gothiques, les Sarrasins se retranchèrent avec leurs sujets derrière de hautes murailles; pour ces soldats, il n'était pas question de s'entourer de luxe, mais de s'abriter contre les attaques, de grouper en de vastes magasins des provisions pour un siège, de creuser des citernes.

L'Égypte fatimide devait payer cher son accord antérieur avec les Infidèles, qui facilita le succès des premières Croisades. Lorsque Salâḥ ed-dîn imposa aux derniers Fatimides, en Égypte, le régime nouveau, il les châtia durement, livra leurs palais à la soldatesque. Il organisa la ville du Caire défensivement, l'entoura de fortes murailles et installa son gouvernement dans une citadelle inexpugnable : la riante cité fatimide prit l'aspect d'un camp retranché.

Après la reprise de Damas, de Jérusalem et enfin la paix de Ramleh en 1192, le peuple armé put enfin mettre l'arme au pied et songer à goûter une période de paix, juste récompense de tant d'efforts. Mais la Guerre sainte avait fait son œuvre, longtemps encore l'architecture civile présentera un double caractère militaire et religieux. Lorsque de grandes salles de réception seront construites à l'intérieur des murs épais, ce sera le plan central cruciforme qui conditionnera la base même de toute composition; des proportions élevées rappelleront les salles capitulaires des châteaux normands. Une sobriété dans le décor, et

une puissance de facture marqueront les œuvres de la dynastie ayyoubide et des premiers Mamelouks.

Unis pendant la guerre, les libérateurs du territoire ne surent pas organiser leur repos, pendant la trêve des armes; les fils de Salâḥ ed-dîn se disputent le pouvoir. Des révolutions de palais favorisent le retour de rivalités de seigneurs, dont la loi restait celle du plus audacieux. Le dernier représentant de la dynastie ayyoubide céda le pas à une oligarchie nouvelle de Mamelouks. A l'autocratie militaire des Ayyoubides succéda un nouveau régime de grands féodaux, plus puissants que jamais.

*
* *

Les événements justifiaient une émulation au pouvoir qui traduisait la crainte des dangers extérieurs. Non seulement il fallait débarrasser définitivement la rive syrienne des Infidèles qui pouvaient toujours faire un retour brutal, mais encore opposer à la ruée des Mongols, conduits par Houlagou, un front inébranlable.

Les Beibars et les Ḳalaoun qui se disputaient le pouvoir et avaient tout à craindre de la jalousie de leurs vassaux, abritaient leurs milices et leur famille en des domaines qui rivalisaient par la puissance de leurs organisations défensives et la majesté de leurs silhouettes. Alep, le Caire, Damas, deviennent des cités, qui cachent à l'intérieur de leurs retranchements des trésors, issus de fructueuses rapines aussi bien que de faits glorieux. Les Mamelouks, grands réalisateurs façonnés par la guerre, satisfont âprement leurs rêves de puissance, se délassent entre deux sorties par des fêtes somptueuses. De domaine à domaine, des seigneurs et leurs brillants cortèges, parcourant la ville, escortés de forces imposantes, se faisaient des visites prudentes. Pour se rendre compte, dit Migeon, du faste, du luxe qui régnait alors, la beauté des défilés où se produisaient les costumes les plus extraordinaires, de l'éclat des grandes fêtes publiques, comme aussi des plus intimes qui se tenaient dans les palais et jardins, il faut lire la belle histoire de Maḳrizi ou les charmants contes des Mille et une nuits qui datent de cette époque.

Al-Malik an-Nasir Mohammad, fils de Ḳalaoun, semble avoir jugulé pendant un long règne entrecoupé d'éclipses, la résistance de ses rivaux. Homme habile, il sut s'affirmer par un règne brillant qui porta l'art de son temps à une haute splendeur. L'architecture civile de son époque, dont le château de la Montagne est l'exemple typique, est grandiose et riche. Tout en conservant encore la tradition des grands plans et des proportions nobles des salles, il s'ajoutait une ornementation à grands motifs, et parfois une délicatesse de décor qui décèle déjà la recherche d'un art architectural moins rigide, moins militaire. Cette tendance devait se faire jour, plus encore, sous le règne de Hassan et de Chaʿbân, qui firent grandir autour d'eux des vizirs, jaloux de leur autorité, et soucieux d'affirmer par leur demeure leur haute situation à la cour. Les palais des Ḳousoun, des Taschtimour, des Aḳsounḳor, des Sheykou, des Sarghitmich cachent derrière leurs murs de pierre des salles de réceptions hautes comme des églises, des locaux nombreux abritant escortes, gens de maisons, approvisionnements. Tout se concentrait pour résister à l'attaque, mais aussi pour offrir un confort luxueux. Ces vizirs devaient devenir assez puissants pour abolir dans leurs conseils le pouvoir héréditaire et offrir la présidence du gouvernement à l'un d'eux. Combinaisons, division du pouvoir, politique de méfiance, caractérisent le régime de la fin des Mamelouks baharites. L'Égypte n'est plus conduite par des hommes de guerre, mais par des diplomates inquiets qui tiennent le pouvoir beaucoup plus par l'astuce, la cruauté et l'intrigue que par la force.

Avec les Circassiens, l'architecture civile cesse totalement de présenter l'aspect rébarbatif des organisations défensives. Si les Barḳouḳ et les Faradj repoussèrent les attaques violentes de Timour, ces actions hors des frontières n'eurent pas sur les ouvrages égyptiens de notable influence. Une période de tranquillité favorise l'éclosion d'œuvres délicates. L'architecture civile devenue plus humaine recherche l'élégance des lignes, la richesse du décor qui va parfois jusqu'à la profusion. Les palais et les maisons abritent des souverains, des notables lettrés, artistes, bien décidés à profiter, en gens de goût, des ressources de l'art.

Le règne de Ḳâitbâï amena à son point culminant cet art du palais et de la grande demeure, qui offrait tout ce que l'art du bâtiment peut donner : habitat confortable, à la fois cérémonieux et familial, conçu dans le goût le plus sûr. Le maqʿad de Mamâï témoigne de la maîtrise des maîtres du xv[e] siècle, dans l'étude des proportions d'un édifice, des agencements du décor. Certes, art de coffret, dans lequel le détail floral, par exemple, n'a pas toujours la saveur des figurations d'époques antérieures, mais qui garde le souci des lignes pures, de l'unité dans la composition et l'ornementation. Mais toutefois, l'on pressent que les souverains et leurs vizirs qui dissimulaient leur existence facile sous les plafonds ouvragés de leurs demeures trop précieuses, seront la proie de nouveaux conquérants.

Ainsi, l'architecture civile des Mamelouks, guerrière et farouche avec les premiers Baharites, devint majestueuse et fastueuse au temps de Mohammad an-

Nasir. Plus humaine avec les premiers Circassiens, riche et maniérée au xve siècle, elle ne pourra que décroître après le règne de Ḳâitbâï. S'amenuisant, en effet, elle se dispersa en de menus ouvrages, parfois agréables, d'une bonne venue, mais où l'on distingue les signes d'un art bâtard, offert à toutes les influences nouvelles.

Ici se place le prélude d'événements qui seront d'un poids considérable sur l'orientation nouvelle de l'art égyptien : la domination ottomane. Ni le sultan Ḳâitbâï, qui cependant fit face au sultan Osmanli, ni ses successeurs ne peuvent faire échec à la suprématie grandissante des Ottomans. Maîtres de Constantinople, de l'Asie Mineure et de la Perse, la Syrie et l'Égypte demeuraient l'objectif nouveau de leur action. Après la prise du Caire, en 1507, par Sélim Ier, conquête que Aschraf Ḳansou el-Ghouri ne put empêcher, l'Égypte devint à son tour vassale de la Porte : comme au temps des Abbassides elle vit défiler sur son sol toute une série de gouverneurs.

*
* *

Quelles furent les réactions de la conquête ottomane sur l'architecture civile égyptienne? Assez peu sensibles au début de l'occupation. Les Ottomans qui devaient renouveler, à la fin du xviiie siècle, les formules de l'esthétique, rattacher le mouvement artistique aux traditions occidentales, laissèrent le pays s'endormir sur son passé au cours des xvie et xviie siècles, démarquer en les altérant les éléments de son architecture. De fait, si dans l'architecture religieuse, l'on voit s'introduire des plans de type anatolien ou constantinopolitain, au contraire, la maison et le palais restent encore fidèles aux principes de construction des Mamelouks. Les gouverneurs turcs, malgré leurs petites tentatives d'indépendance, administraient le pays sous la férule du pouvoir central, et leur autorité ne sut que favoriser une bourgeoisie, constituée par les hauts fonctionnaires et les commerçants. La vie de famille s'organisa dans des maisons où se discernent encore nettement les divisions traditionnelles de réception et d'intimité; mais dans ces demeures modestes le harem prend insensiblement le pas sur le salamlik. Tout le luxe passe dans la ḳâ'a, retraite jalousement cachée, où le propriétaire vit avec ses femmes et ses enfants. Les maisons du xviiie siècle, sans noblesse, marquent plus encore ce caractère d'épanouissement du haramlik. Serait-ce donc que la femme, maîtresse chez elle, régente avec plus de force l'existence du maître? La ḳâ'a combat le mandara, revendique la meilleure place et accapare tout le luxe.

A la fin du xviiie siècle, alors que les Sultans s'enfermaient dans leurs palais de Constantinople, les gouverneurs égyptiens arrachèrent assez de pouvoir pour accroître le luxe de leurs installations; 'Aly bey, même, en 1768, put se rendre indépendant, au cours des difficultés politiques de Moustafa III. Dès lors, malgré les rivalités, l'Égypte put un moment vivre de ses ressources, organiser sa vie à sa guise.

Pour la renaissance de son architecture, les maîtres de l'Égypte rechercheront des sources d'inspiration à Constantinople. Ainsi c'est par Constantinople, avant l'arrivée des Français, que s'exerça à nouveau l'influence de l'Occident sur l'architecture civile en Égypte, depuis que les Croisés avaient quitté le sol palestinien.

Après le règne glorieux de Soliman le Magnifique, l'Islam n'avait jamais été aussi puissant qu'au xviie siècle, où Constantinople, comme jadis Byzance, recueillait tout ce qui florissait en Orient et en Occident. Aux palais et jardins de la Perse, dont on admirait la profusion décorative, l'éclat des faïences, la variété des plantations, on joignait les ordonnances majestueuses des palais de Louis XIV, de ses parcs géométriquement composés. Des architectes grecs ou italiens, des artisans persans collaboraient, pendant les embellissements du Vieux-Sérail. Des chasses, des réceptions fastueuses rappelaient les fêtes de la cour de Versailles ou d'Ispahan. Libérés, les nouveaux maîtres de l'Égypte rêvaient de palais, vastes comme des quartiers de ville, à l'image de ceux de Constantinople.

Quand Bonaparte et ses généraux, les savants, les artistes, les troupes qui constituaient l'Expédition française, tombèrent au sein des querelles qui divisaient la cour de Mourâd bey, en 1798, ils occupèrent des demeures et des palais dont certains restaient des exemples de constructions nettement mameloukes; d'autres reflétaient le goût nouveau pour les constructions ottomanes constantinopolitaines. L'influence française, qui s'exerça après le départ de Bonaparte, orienta plus nettement encore vers l'Europe ces premiers pas encore chancelants. Lorsque Mohammad 'Ali pacha tint enfin entre ses mains les destinées du pays, et voulut donner à l'Égypte nouvelle un élan régénérateur, c'est encore vers l'Europe, mais cette fois l'Europe seule, qu'il dirigea ses regards. Il recueillit les conseils d'ingénieurs français ou italiens, affirma sa volonté de faire entrer l'Égypte dans le concert des nations européennes. Dès lors, les villes, les palais, les maisons obéirent à la loi des cités riveraines de la Mer Méditerranée. Sur des plans aérés, s'étalant largement en surface, une esthétique de style baroque, celle qui florit dans les villes d'Italie et dans les ports français méditerranéens, modèle que la Grèce et la Turquie portaient à un point

caractéristique de son évolution, régla l'architecture civile égyptienne. Parfois, certaines maisons nous font songer aux résidences du XVIIIe siècle français ou italien, par la hauteur de leurs fenêtres rectangulaires, l'aisance des salons en enfilade, et sous la mollesse du décor, certaines formes décoratives, des guirlandes de fleurs.

De nos jours, l'urbanisme des villes, les maisons de rapport, la disposition des villas ouvertes sur l'extérieur, tout consacre les efforts tenaces des Égyptiens pour orienter leur architecture civile vers les conceptions européennes. Ni les traditions, ni le climat n'interviennent pour la constitution d'un projet; il faut avant tout s'identifier aux programmes et aux réalisations modernes de Paris, Londres, Vienne, ou Rome. Que sera l'architecture civile égyptienne le jour où, en possession d'artisans, éduqués sur des thèmes nouveaux, l'Égypte voudra retrouver l'esprit de ses traditions artistiques d'origine orientale?

Edm. P.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉVOLUTION DE LA MAISON ORIENTALE.

De tous temps, les mœurs et le climat de l'Orient imposèrent leurs conditions spéciales au programme de l'habitation : occlusion presque totale des murs extérieurs, et distinction entre les locaux réservés à la vie intime de la famille et ceux dans lesquels pénétraient les étrangers. Le plan de la maison orientale présente, de ce fait, une physionomie bien particulière. Les éléments divers qui la composent durent être organisés autour d'un vide central, hall ou cour, sur lequel ils prenaient air et lumière. Dans les palais, ces cours se multiplièrent; certaines, plus vastes, furent complantées d'arbres et garnies de fleurs, agrémentées de fontaines et de couloirs d'eau.

La vie familiale, prisonnière des murs, ne pouvant trouver de diversion par des vues sur l'extérieur, se concentra, généralement, en des pièces communes, plus spacieuses que les autres. Celles-ci recueillirent alors tout l'intérêt du plan. On choisit pour elles la meilleure orientation; elles furent combinées à la fois pour rester fraîches, ce qui est le maximum de confort en Orient, et pour permettre de jouir de la perspective des cours, des jardins ombragés et des portiques; enfin, leur situation centrale facilitait la surveillance du personnel domestique. Sur elles, dans les riches demeures, le constructeur fit converger les nobles proportions et tout le luxe du décor : lambris, plafonds sculptés et peints, bois ouvragés ou mosaïques. Tout est fait pour que ces salles soient agréables à habiter et que la claustration y devienne, non seulement acceptable, mais préférable à toute félicité du dehors.

Depuis l'antiquité, si ce n'est dans les maisons très pauvres, les palais et habitations particulières obéissent à ces directives générales. L'évolution de la maison orientale peut être suivie, en observant les modalités architecturales de ces salles communes qui reflètent les transformations sociales et les mœurs de leurs occupants.

*
* *

Les demeures modestes de l'Antiquité égyptienne ne comportaient pas de pièce principale : des locaux étroits, éclairés parcimonieusement par la porte, comme

des cellules, étaient disposés sur trois côtés d'une cour, ou encore s'ouvraient de part et d'autre d'un long couloir débouchant sur un petit enclos. Dans les habitations plus riches, la vie s'organisait autour d'une pièce centrale, pièce hypostyle qui recélait tout le luxe de la demeure et témoignait de l'importance du maître. Celui-ci y recevait, s'y reposait, y prenait ses repas. Derrière ce hall étaient groupées les pièces réservées à la vie intime de la famille, car l'égyptien observait la règle orientale de l'isolement des femmes.

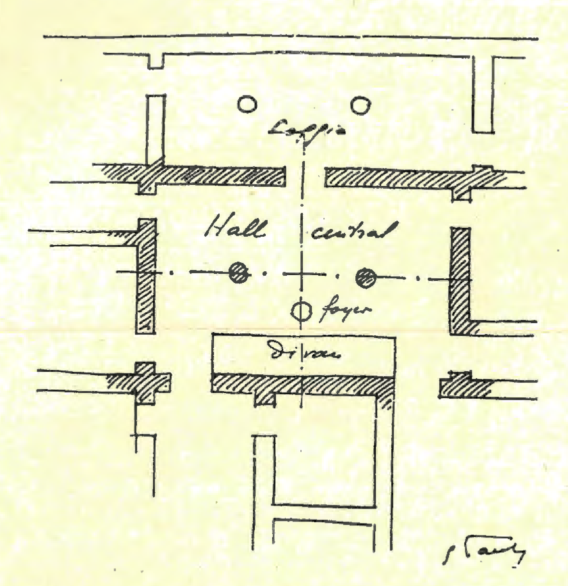


Fig. 1. — Hall central d'une maison à Tell el-Amarna.

La salle centrale[1] de la maison bourgeoise de Tell el-Amarna, étudiée par L. Borchardt (fig. 1), de forme presque carrée, est divisée en deux nefs par l'intermédiaire de hautes colonnes palmiformes qui élèvent le plafond au-dessus des terrasses environnantes. Des jours haut placés font pénétrer une lumière, diffusée par des claustra. On y accédait par des portes très étroites, assez nombreuses, qui laissent cependant une impression de claustration. Un foyer en occupait le centre et un large divan s'adossait au mur sud. Ce hall était doublé d'une loggia, ouverte sur les jardins particuliers qui ceinturaient la demeure, et exposée au nord. Là se prenaient les repas en été (fig. 2 et 3).

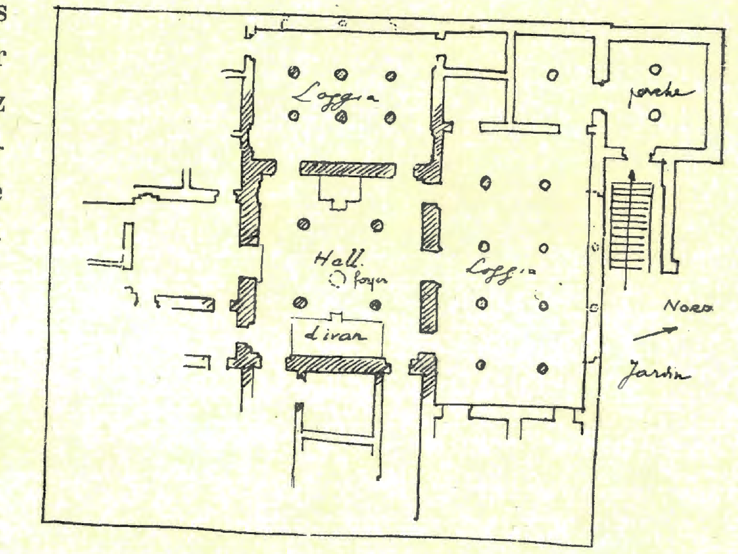


Fig. 2. — Partie centrale d'une maison à Tell el-Amarna.

Les maisons de la cité de Tell el-Amarna relevées par MM. Eric Peet et L.

[1] Voir L. Borchardt, *Zeitschrift für Bauwesen*, Reconstitution d'un hall d'une maison à Tell el-Amarna; et F. Benoit, *L'architecture, Antiquité*, p. 35, fig. 19.

Wooley[1], dont les éléments s'organisent uniformément autour d'une pièce centrale, présentent des modalités notables. Les unes, groupées par quartier, accolées, s'aérant et s'éclairant sur l'intérieur, obéissent à une disposition convergente des locaux : la claustration y est presque totale. Les autres, au contraire, demeures plus bourgeoises, sont posées au milieu d'un jardin d'agrément, dont les plantations entourent la maison; les clôtures sont rejetées au loin, sur la périphérie. L'air arrive abondamment; il se dégage une sensation d'espace, de liberté. Le plan est rayonnant. Sauf aux heures chaudes de la journée où les occupants se réunissent au centre de la maison, c'est dans les pièces extérieures, et dans le jardin, que l'activité familiale se dépense. L'habitation a des façades. La maison de Tell el-Amarna, dont la maquette est exposée au Musée du Caire, évoque facilement, par la disposition de ses loggias, diversement orientées, ouvertes sur les jardins, quelque villa méditerranéenne du XVIe siècle italien.

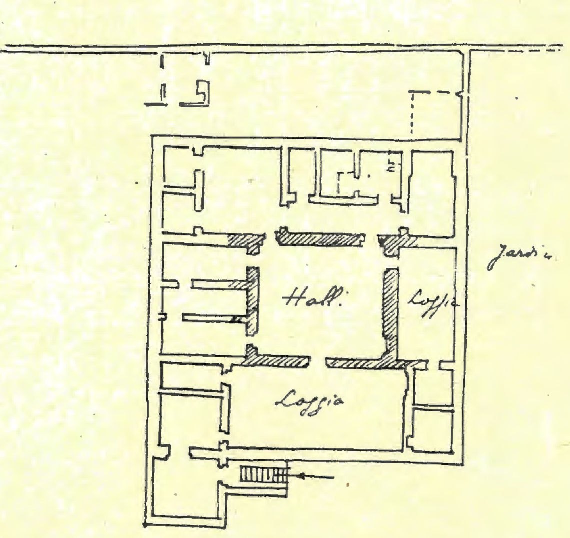


Fig. 3. — Maison à Tell el-Amarna.

Les maisons de l'ancien empire égyptien nous sont peu connues. Cependant, sur les sarcophages[2] et les cercueils en bois dont les quatre faces reçoivent un décor architectural, sont figurées des façades aux lignes verticales qui paraissent être l'image de murs extérieurs de résidences, ouverts sur les jardins.

Notons, en passant, cette particularité de la maison égyptienne à hall central et du jardin qui la circonscrit, disposition inverse de celle que nous rencontrerons généralement dans les époques suivantes : cour centrale ou jardin, autour desquels la composition s'établit.

Les palais développaient ces dispositions générales en marquant encore plus le caractère monumental des locaux d'apparat et l'indépendance des appartements réservés à la vie privée. Au palais royal d'Aménophis IV, à Tell el-Amarna, le quartier des femmes forme une partie très importante du palais.

[1] Eric Peet et Léonard Wooley, *The City of Akhenaten*, part I.
[2] Musée du Caire, Sarcophage du noble Ouriren, IVe dynastie; Sarcophage du noble Raouer, et de Reisner, V^e dynastie; cercueils en bois antérieurs au nouvel empire, étudiés par Pierre Lacau.

*
* *

En Mésopotamie ancienne, la maison modeste comportait, parmi les pièces qui entouraient la cour, une salle plus vaste, bien en évidence, destinée non seulement à abriter la vie commune de la maison, mais aussi à la réception des hôtes étrangers à la famille. Par contre, comme en Égypte, dans les palais, une distinction très nette existe entre le palais proprement dit et le logis des femmes, qui forment des groupes distincts d'une étendue considérable. Pour exercer une royauté d'une puissance illimitée, il fallait une salle représentative de la majesté du souverain, et le salon d'apparat prenait alors une importance capitale. Dans le palais de Goudéa, à Tello, il se compose d'une pièce longue de parade, éclairée par des baies étroites. Au palais grandiose de Sargon, à Khorsabad (fig. 4), dans le quartier des femmes, existe un arrangement particulier de locaux et courettes, précédés d'un vestibule à la façon du hilani syrien des Hittites [1].

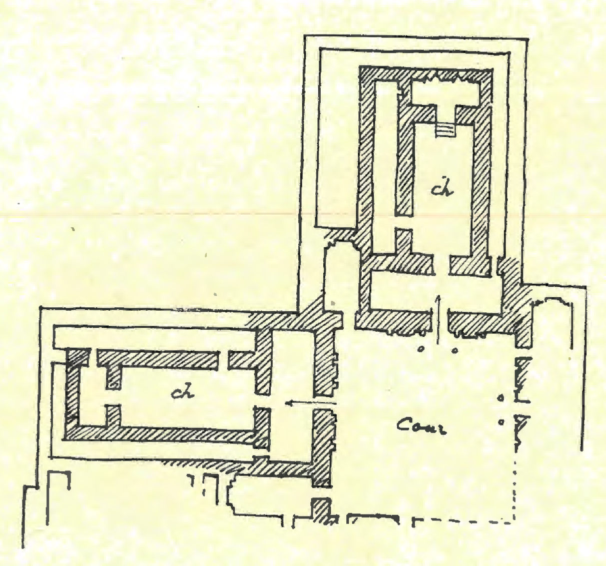


Fig. 4. — Détail du harem du Palais de Sargon, à Khorsabad.

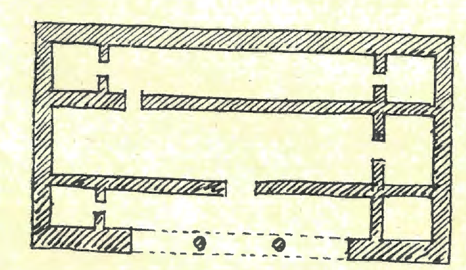


Fig. 5. — Plan d'un hilani syrien.

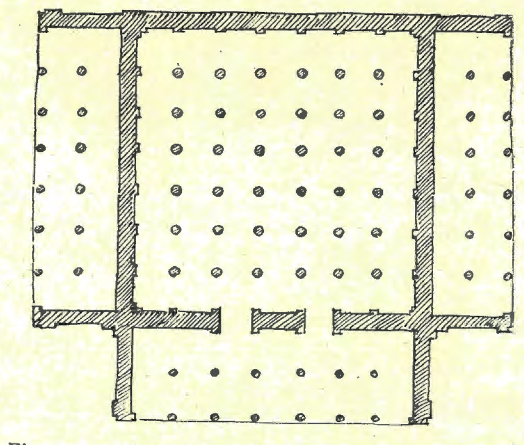


Fig. 6. — Plan de l'Apâdana de Xerxès, à Persépolis.

Dans leurs palais grandioses, les Achéménides, en Perse, devaient donner à la grande salle de réception un développement monumental qui fait de ces espaces couverts le prototype des salles d'assemblées. Si la maison perse nous est inconnue, par contre les palais de Darius et de Xerxès à Persépolis, celui d'Artaxercès à Suse, le palais de Cyrus à Pasargade nous ont éclairé sur bien des points. L'« apâdana » (fig. 6), d'une importante superficie, répondait au cérémonial de monarques presque divins, que la foule, à certains jours, venait contempler, siégeant au fond de la salle hypostyle, largement ouverte sur la cour. Et il semble que les quartiers de vie privée aient été sacrifiés à la majesté du sérail, mais nous manquons sur ce point de précisions.

[1] Voir les hilani de Sendjerli. Ces groupements comportaient une salle centrale qui n'était autre que l'adaptation des anciennes portes de la citadelle de Sendjerli (fig. 5).

*
* *

Les palais crétois, qui assuraient au souverain un cadre somptueux et confortable, recélaient des pièces dans lesquelles s'abritait la vie du palais, nettement divisée en vie intime et vie de relations. Des locaux de parade, salle du trône, sanctuaires, précédés de vestibules, permettaient au roi d'exercer ses fonctions politiques, judiciaires ou sacerdotales. A Knossos, le « hall des doubles haches » était précédé, comme dans les palais assyriens, d'une antichambre et de galeries terrasses, que de nombreuses et larges portes mettaient en communication (fig. 7). A Phaestos, la grande salle devient un vaisseau à trois nefs.

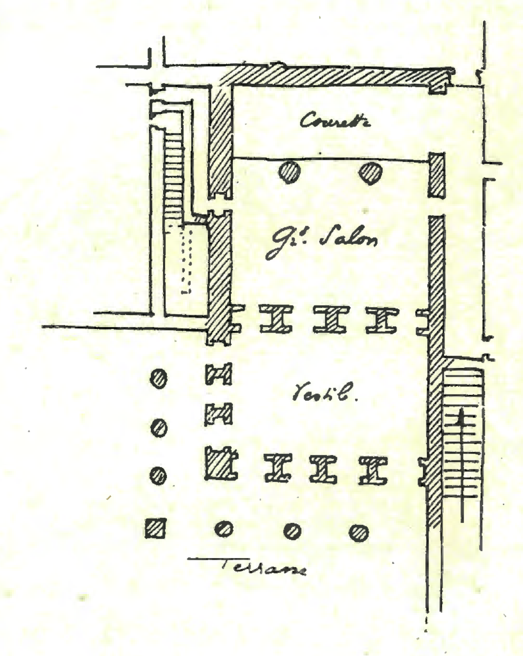


Fig. 7. — Hall des haches à Knossos.

De même, la maison mycénienne comprenait au fond de la cour une pièce profonde, flanquée de pièces secondaires, qui s'ouvrait sur la cour par un vestibule.

Dans les palais, la même disposition se retrouve avec les groupes distincts réservés à l'existence privée et à la réception. A Tirynthe, le mégaron (fig. 8) des hommes est une grande salle carrée dont la partie centrale, soutenue par quatre colonnes, reçoit le foyer. Elle est précédée d'un vestibule (prodomos) et d'un porche, in antis (aithouse), ouvert sur la cour à portiques. Le même arrangement, de proportions réduites, se retrouve au mégaron des femmes. Ce dispositif, d'ensemble rectangulaire, rappelle dans sa masse le plan adopté au harem du palais mésopotamien de Khorsabad (v. fig. 4).

Les ruines de Délos, Priène (fig. 9), Théra, nous fournissent quelques documents précis sur la maison égéenne. La pièce principale, «l'œcus», en évidence au fond du péristyle, abritait la vie privée de la maison. La femme ne subissait qu'une demi-réclusion. Sur cette pièce rectangulaire très vaste, d'autres locaux prenaient jour directement. Elle était éclairée par une porte centrale et par des fenêtres situées de part et d'autre. Parfois une antichambre, largement ouverte «prostas», la mettait en retrait sur le péristyle. Dans la maison dite du Trident, à Délos (fig. 10), cette pièce est très dominante et, devant elle, le péristyle s'élargit en forme de vestibule.

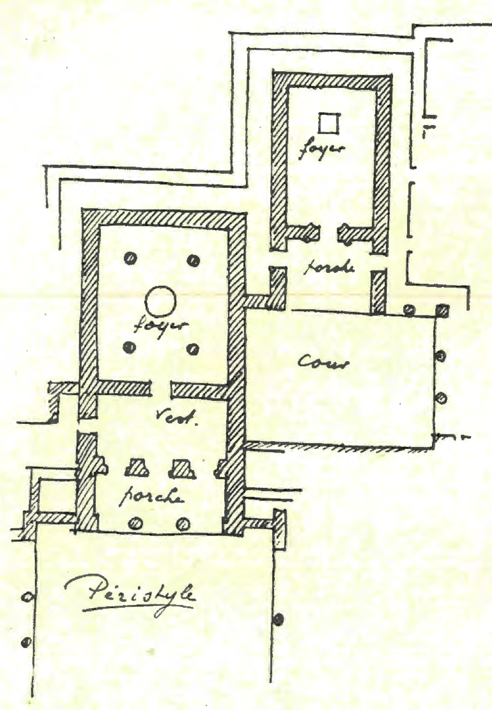


Fig. 8. — Détail du palais de Tirynthe.

En Étrurie, la maison primitive (fig. 11) se transforme rapidement et crée la pièce commune, constante en Orient. A la simple salle primitive, couverte par un toit, percé au centre d'un orifice pour la fumée, l'habitant adosse, du côté de l'ombre, un local léger, en planches, pour se reposer et y souper. «On commença par établir une communication entre cet appendice et l'atrium, que l'on ouvrait en été, que l'on condamnait en hiver; puis le «tablinum» fut installé en permanence au fond de l'atrium, dont il n'était séparé que par un rideau. Il devint la pièce importante du logis, on y plaça les Pénates, on y transporta les archives du propriétaire, on l'orna de statues et d'autres œuvres d'art»[1]. La pièce prenait jour sur le jardin qui accompagnait généralement la maison sur la partie postérieure (fig. 12).

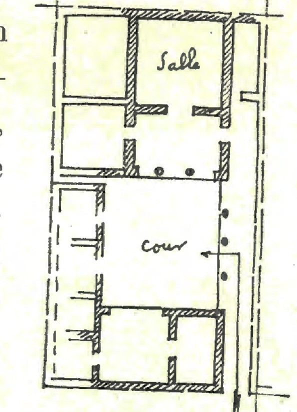


Fig. 9. — Plan d'une maison à Priène.

Lorsque, sous l'influence de l'hellénisme, la maison romaine, pour plus de confort, s'augmenta du péristyle, la distinction entre la partie réception et la partie intime de l'habitation fit renaître le processus oriental de la séparation des groupes, sans toutefois l'interpo-

[1] R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*, I, p. 276-277.

sition de mur presque aveugle. Le tablinum devint vraiment le centre du logis d'où le maître pouvait tout voir. Il y travaillait, y recevait, y vivait en compagnie de ses dieux disposés dans des logettes «les alae», ouvertes sur l'atrium,

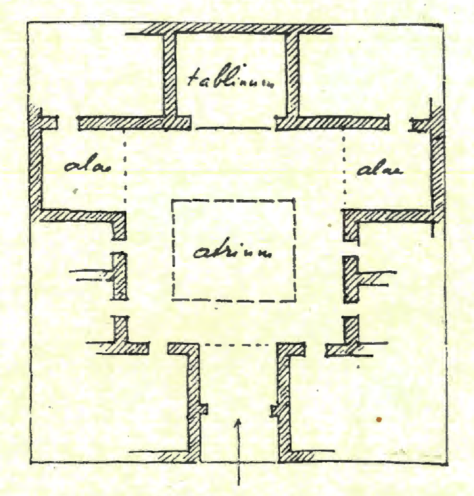


Fig. 11. — Plan de la maison étrusque.

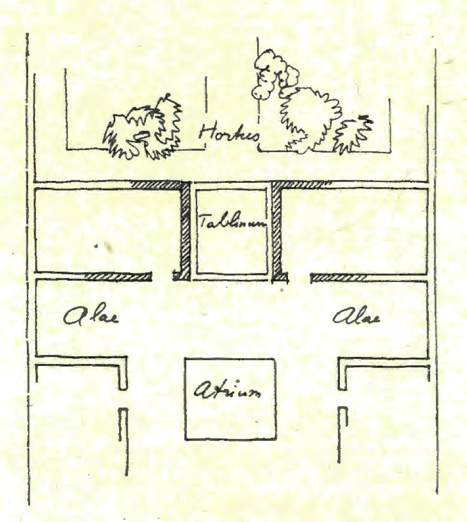


Fig. 12. — Détail de plan d'une maison romaine archaïque.

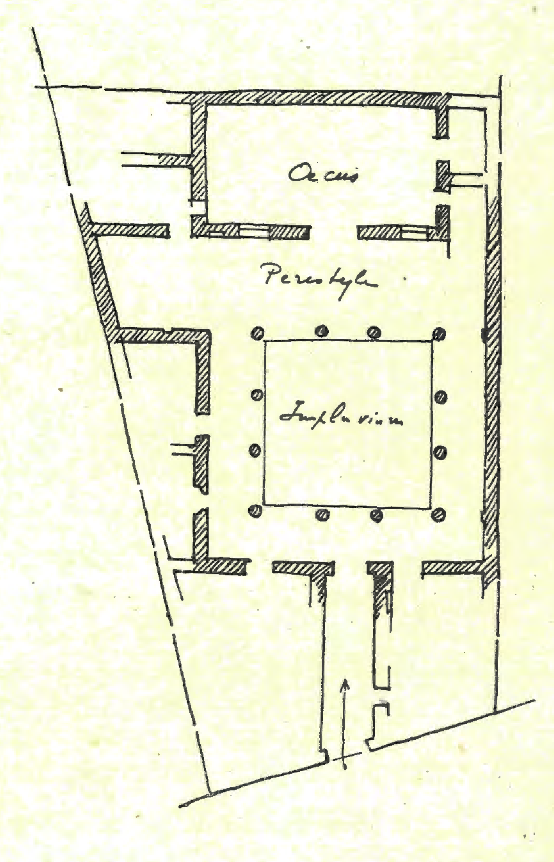


Fig. 10. — Plan d'une maison à Délos.

de part et d'autre du tablinum. Ces locaux formaient entre eux une composition en forme de T qui commandait toute la maison. Les femmes se réunissaient au fond du péristyle dans l'œcus, ouvert sur le jardin postérieur, et luxueusement décoré. C'était la pièce intime. Tel est le type de la maison Pansa, à Pompéi (fig. 13).

L'Afrique du Nord gardera au cours de sa période musulmane, le souvenir

de la disposition grecque des maisons autour d'un péristyle : la maison de Timgad (fig. 14) témoigne des origines de la maison africaine.

Le palais de Spalato nous indique le développement monumental (fig. 15) que les Romains ont pu donner au tablinum.

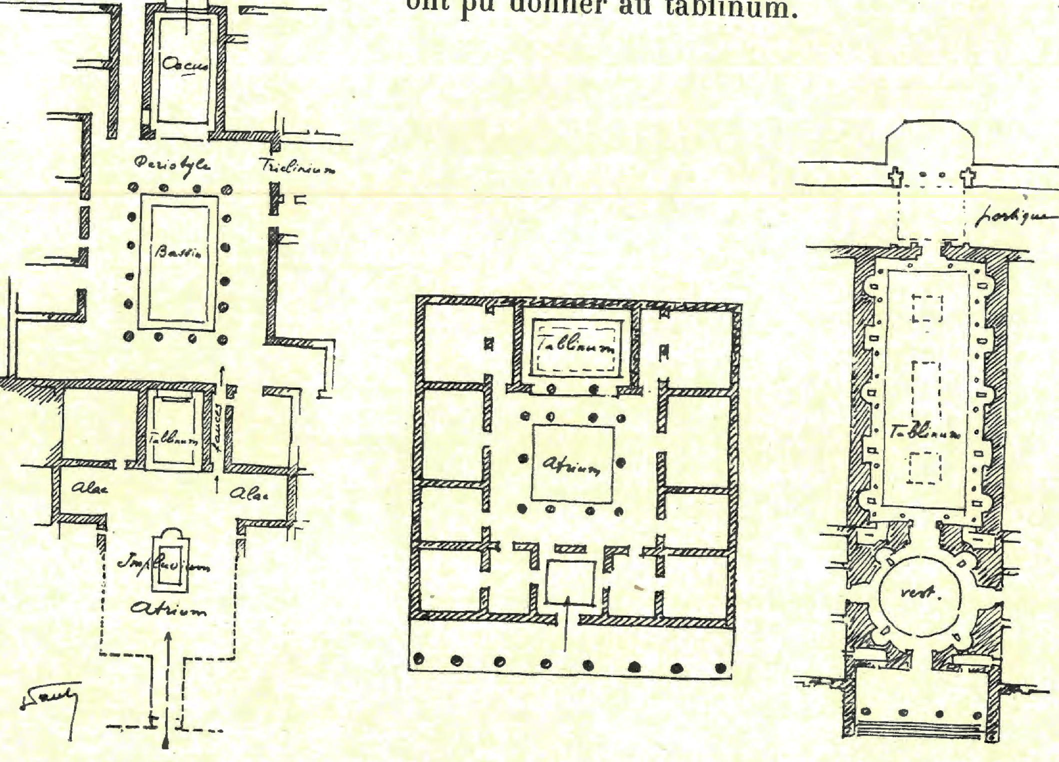


Fig. 13. — Partie centrale de la maison Pansa, à Pompéi.

Fig. 14. — Plan d'une maison à Timgad.

Fig. 15. — Plan du tablinum du palais de Dioclétien, à Spalato.

* * *

La disposition générale qui comprend une partie officielle, avec derrière, autour d'une cour, le logis privé, est également celle des monuments d'époque parthe et sassanide, en Mésopotamie et Perse. Les proportions seules changent et deviennent monumentales.

Aux deux palais de Firouz Abad (fig. 16) et de Sarvistan (fig. 17), on trouve, après avoir franchi une niche monumentale, très profonde à Firouz Abad, le grand Divan, pièce officielle sur plan carré, surmontée d'une haute coupole. Au fond de la cour du quartier privé, très ouverte, une grande pièce axale, comparable à l'«œcus» du péristyle grec, constituait un second salon. Les proportions sont monumentales et l'aspect grandiose. Le grand Divan était précédé parfois d'un arrangement de vastes vestibules, comme au palais de Khosroès, le

Kasr-i-Chirin, où un long portique à colonnes conduisait à un vestibule transversal ouvrant sur le grand salon. Le centre de celui-ci était surmonté d'une majestueuse coupole, soutenue par quatre piliers massifs.

Le palais parthe (fig. 18) présentait un arrangement de cour centrale à portiques, assez voisin du péristyle grec.

Dans les cours du palais de Hatra des locaux étaient groupés autour d'une pièce longue, comme au palais de Ctésiphon (fig. 19 et 20), sorte d'iwân profond largement ouvert sur la cour.

La Syrie Chrétienne du Ier au VIIe siècle, nous a laissé quelques vestiges. La maison du Cheikh, à Amrah, celles d'El-Barah et de Dellouze[1] nous donnent un type de salles communes, profondes, montant de fond, dont le plafond était supporté, dans sa partie médiane, par un grand arc transversal. Les locaux étaient disposés d'un même côté d'une cour et précédés d'un long portique. Les salles montaient parfois sur

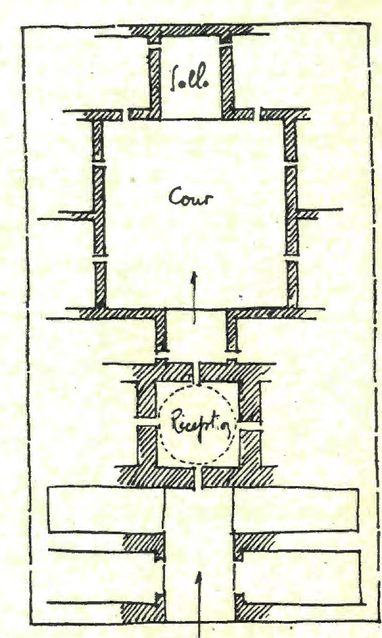
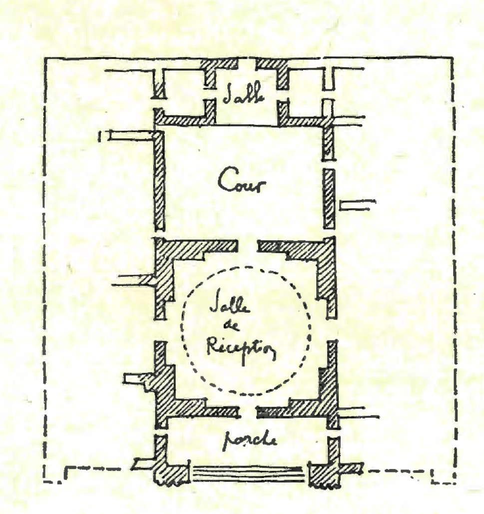


Fig. 16. — Partie centrale du palais de Firouz-Abad.



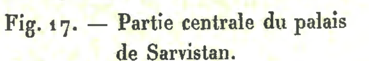


Fig. 17. — Partie centrale du palais de Sarvistan.

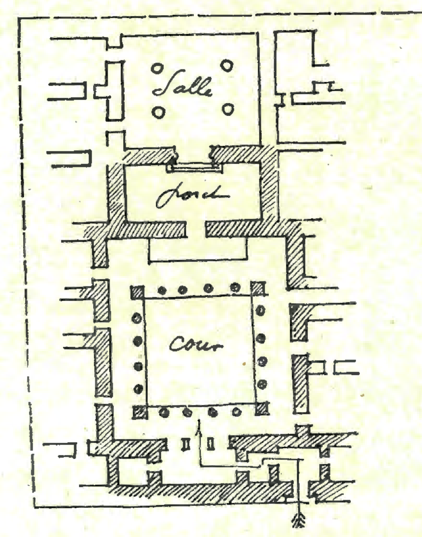


Fig. 18. — Partie centrale d'un palais parthe (d'après G. L. Bell).

plusieurs étages. Plus tard, lorsque la place fit défaut, dans les villes populeuses, les portiques donnèrent directement sur la rue.

[1] Voir De Vogüé, *Syrie Centrale, Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle.*

Dans leurs palais magnifiques entourés d'enceintes, inspirés du limes romain, les Arabes, avant l'Islam, obéirent aux mêmes principes de composition. Au palais de Kharani (fig. 21), une vaste salle rectangulaire pour les réceptions occupe le fond d'une cour bordée de galeries. Au palais monumental de Mschatta (fig. 22), dans la partie médiane du plan, on accède par une salle de pas-perdus disposée comme une nef d'église, flanquée de collatéraux, à un Divan sur plan carré augmenté de trois absides demi-circulaires.

Le palais d'Ukhaidir (fig. 23) donne aussi, mais plus simplement traité, la salle longue qui conduit à un Divan sur plan carré.

*
* *

Chez les Byzantins, l'architecture civile est très nettement influencée par l'architecture religieuse. Dans les palais, la pièce d'apparat, ouverte sur une cour à portiques et servant de salle du trône aussi bien que de salle de festins, fut d'abord une basilique, au fond de laquelle, dans l'abside, siégeait le souverain. Puis ce hall devint octogonal (chrysotriclinos de Justin II), ou même en forme de vaisseau triconque, comme au Palais de Théophile. Sous Constantin et Justinien les salles principales des palais se composent sur des plans basilicaux, en rotonde ou en octogone.

A côté de ces palais, de grandes demeures bourgeoises embellissaient la cité. Mais elles nous sont mal connues. Il est probable que le type de la maison gréco-romaine, si pratiquement conçu, fut importé à Byzance : celle de Lausos en est un exemple. Quant aux maisons modestes, il est présumable qu'elles répondaient au type le plus simple de la maison syrienne. Comme nous l'avons vu, celle-ci disposait ses locaux en plusieurs étages, d'un seul côté d'une cour, derrière un portique. *Mais la grande révolution dans l'habitation byzantine provient de la suppression de la cour centrale*[1]. La nécessité de trouver beaucoup de pièces sur un terrain très limité, amena les constructeurs à supprimer les cours centrales et à placer les portiques directement sur la rue, s'ouvrant sur plusieurs étages. Ces portiques formèrent alors ce qu'on appela des «loges»[2]. Ce principe de composition s'étendit de la Syrie à Constantinople et à tous les ports méditerranéens. De ce fait, la pièce principale ou salle d'honneur devint la pièce centrale convertie en hall, montant sur toute la hauteur de la bâtisse. Autour d'elle se

(1) Millet, *Art byzantin, Histoire de l'art d'André Michel*, p. 257.

(2) C'est ce que l'on voit, entre le IXe et le XIIe siècle dans les manuscrits, car, pour cette période les monuments manquent.

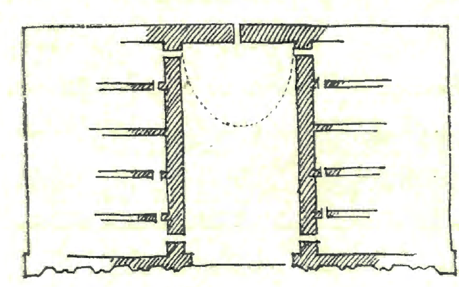


Fig. 19. — Vestiges du Palais de Khosroès, à Ctésiphon.

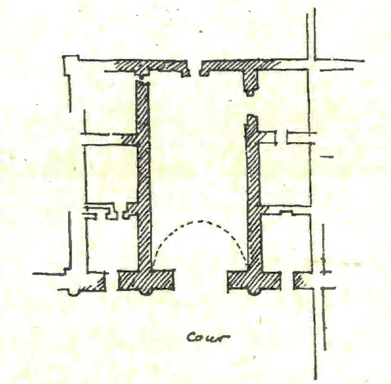


Fig. 20. — Salle oblongue du Palais de Hatra.

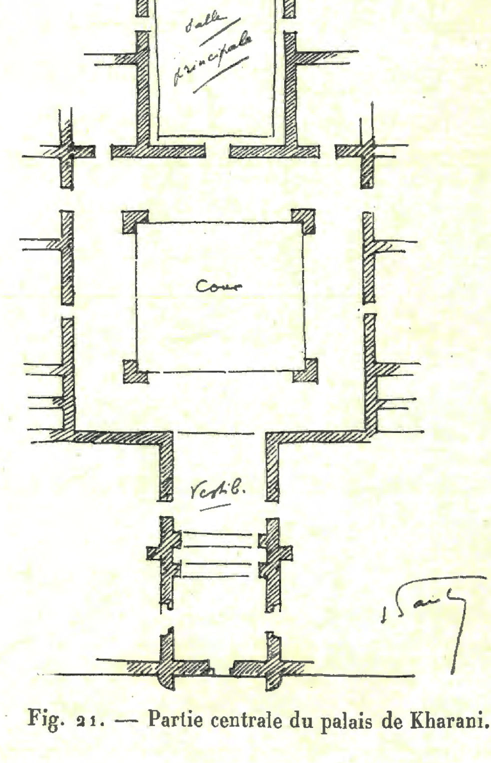


Fig. 21. — Partie centrale du palais de Kharani.

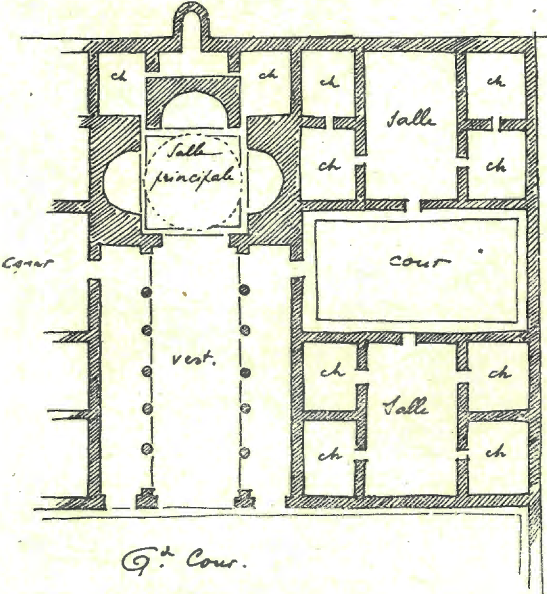


Fig. 22. — Partie sud du palais de Mschatta.

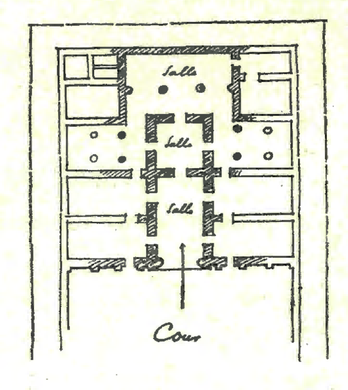


Fig. 23. — Vestibule et salles centrales du palais d'Ukhaidir (d'après G. L. Bell).

disposèrent en plusieurs étages les pièces secondaires. Le vide central couvert remplaça alors avantageusement la cour, en ce qu'il était habitable, et convenait

mieux aux rigueurs du climat septentrional. Ce principe nouveau régira, à partir du xe siècle, de nombreuses habitations des pays proches.

La grande salle commune était le plus souvent construite au-dessus d'un rez-de-chaussée. Parfois rectangulaire, elle pouvait être aussi carrée ou octogonale et couverte par une coupole. Dès lors, par affinité de formes, les dispositions de l'église voisinent avec celles de l'habitation. Ainsi, l'on voit le dégagement des pièces essentielles se faire par un «narthex», qui prend toute la largeur de la construction. Dans les ruines de Ravenne, entre l'étroit portique de la façade et la vaste salle oblongue bordée de bas-côtés, le narthex se développe sous de hautes voûtes d'arêtes. Le plan de l'église d'Hosios Loukas, en Grèce (fig. 24), pourrait, en quelque sorte, nous suggérer l'un des types de partie centrale de la maison byzantine. Plus tard, on trouve le narthex, au xve et xvie siècle, au Phanar, où il précède la salle de plusieurs maisons[1].

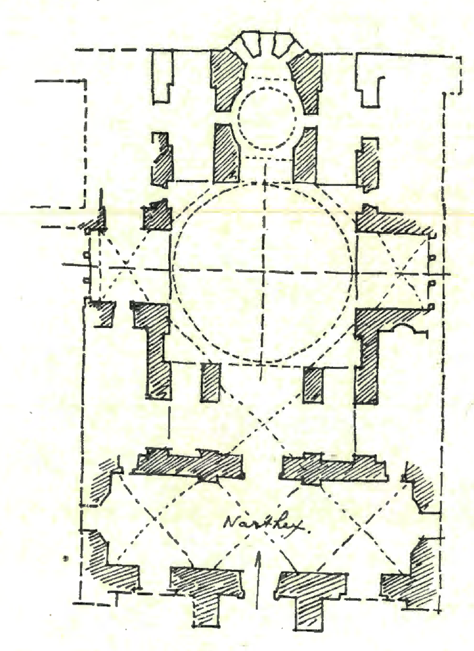


Fig. 24.
Plan de l'église d'Hosios Loukas (Grèce).

Dès lors, la pièce centrale va s'améliorer par des transformations qui lui permettront de retrouver l'aisance, l'espace que donnait la cour dans la maison orientale, en projetant sur toutes ses faces des alvéoles, des niches, des défoncements profonds.

A partir du ixe siècle, les maisons byzantines nous apparaissent sous l'aspect suivant, donné par M. Diehl[2] : «Les maisons byzantines, généralement à deux ou trois étages, sont construites en rangs alternés de pierres blanches et de briques rouges formant un décor géométrique; des marbres de couleur s'y mêlent quelquefois. Des corniches saillantes, parfois sculptées, séparent les étages; des fenêtres rectangulaires ou centrées, munies de petits carreaux de verre enclavés dans des châssis de plâtre et fermées par de solides grillages, éclairent l'intérieur : au tympan de ces fenêtres se lisent souvent des dates ou des inscriptions. Des balcons en encorbellement s'accrochent à la façade, permettant de regarder dans la rue et de défendre la porte. Des toits en terrasse ou à bâtière s'appuient sur des corniches en briques posées en dents de scie :

[1] Millet, *op. cit.*, p. 157 (*Histoire de l'art*, d'André Michel).
[2] Diehl, *Manuel d'art Byzantin*, p. 427.

souvent aussi, des coupoles couronnent l'édifice. A l'intérieur, *les pièces se disposent autour d'une grande salle*, souvent précédée d'un étroit vestibule transversal. Le sol est dallé de marbre blanc ou de briques rouges; les portes extérieures et les volets sont en fer et garnis de grands clous à forte tête; celles de l'intérieur sont en bois sculpté et incrusté. Les escaliers sont en bois ou en pierre, à plusieurs piliers, et s'appliquent quelquefois jusqu'au premier étage à l'extérieur du bâtiment[1]. »

[1] Dans sa conclusion sur l'étude de l'habitation byzantine, le général de Beylié admet «que la maison des ixe, x^e et xie siècles, correspondant à la période la plus brillante de l'Empire d'Orient, constitue le type de l'habitation byzantine» (Général L. de Beylié, *L'Habitation Byzantine*, p. 199).

CHAPITRE II.

LES MAISONS ET LES PALAIS MUSULMANS DU CAIRE SOUS LES TOULOUNIDES ET LES FATIMIDES.

La période musulmane n'a pas laissé de vestiges qui puissent nous renseigner sur le mode d'habitation des gouverneurs omayyades ou abbassides et de leurs sujets, en Égypte.

Par ailleurs, si les fouilles fructueuses de Fousṭâṭ ont mis à jour les fondations d'une série de constructions civiles, d'un type à peu près uniforme, attribuées par MM. Gabriel [1] et ʿAly Bey Bahgat à la période toulounide, nous n'avons que les textes de Maḳrîzi pour nous aider à imaginer ce que pouvaient être les palais, construits pour Ahmad ibn Ṭouloûn et son fils Khoumârawêh. Les descriptions de l'auteur arabe sont d'ailleurs fort imprécises. Ahmad fit construire son palais sur l'emplacement des cimetières juif et chrétien, dont il fit raser les tombes, puis il l'agrandit et l'embellit constamment. Il y adjoignit d'abord une vaste esplanade (maïdân) où se donnaient les revues et où, entre-temps, on jouait à la paume. Dans le château, deux pavillons (madjlis), grandes salles servant aux réunions, placées en des points dominants, permettaient de suivre les revues, et d'embrasser, d'un coup d'œil, al-Ḳaṭâïʿ, la porte de la ville de Fousṭâṭ et le fleuve. Autour du château, les partisans installèrent leurs habitations, dont la masse s'étendait jusqu'à Fousṭâṭ.

Khoumârawêh, à la mort de son père, agrandit encore le Ḳasr. Il transforma le maïdân en un jardin, dont les parterres furent plantés d'arbres aux essences les plus diverses; il y plaça des fontaines et des couloirs d'eau et même une vaste volière en bois ajouré. Une nouvelle esplanade, plus étendue, remplaça l'ancien maïdân; on construisit des écuries et une ménagerie pour les lions.

Soucieux de rendre sa demeure toujours plus riche, Khoumârawêh fit édifier un nouveau pavillon (madjlis) avec portique, dont les murs furent revêtus de mosaïques d'or et d'azur. Devant cette salle fut creusée la fasḳiya fameuse qui, emplie de vif argent, était destinée à bercer les insomnies du sultan. Enfin, «il fit construire aussi dans le Ḳasr une ḳoubba qui égalait la ḳoubbat al-hawa,

[1] Voir l'importante étude d'Albert Gabriel, *Les fouilles d'al Foustât et les origines de la maison arabe en Égypte*, 1921, de Boccard, Paris.

qu'il appela ad-dikka (c'est-à-dire tribune élevée). C'était une des plus belles constructions. Il y fit placer des rideaux. . . . . Bien souvent, il s'asseyait dans cette ḳoubba pour dominer de là tout ce que comprenait sa demeure, le jardin et autres (dépendances). Il voyait le désert, le Nil, la montagne, toute la ville »[1].

Il semble probable que le sultan utilisait pour ses audiences et ses réceptions, indifféremment, les madjlis et la ḳoubba.

A ce sérail était rattaché un groupe de constructions abritant le harem (le dar el-haram) avec, pour chaque femme, une houdjra si spacieuse, qu'après la chute de Khoumârawêh, son successeur put y loger des officiers de distinction qui s'y trouvèrent à l'aise.

Bref, nous tenons pour à peu près certain que le palais ṭoulounide était de vastes dimensions. Nous ne devons pas oublier qu'Ibn Ṭoûloûn était d'origine mésopotamienne et qu'il dut s'inspirer, pour la composition, le style et le décor de son palais, des monuments analogues existant à Samarra, comme il l'avait fait pour sa grande mosquée. Le palais ṭoulounide se rattacherait alors à la tradition des grandes demeures iraniennes, où se combineraient sur un fond d'influences sassanides, les survivances byzantines et syro-coptes.

Le palais immense de Balkuwara, près de Samarra, dont les locaux étaient groupés en quartiers, autour de cours multiples, comportait, sur l'axe principal, une succession de grands jardins rectangulaires qui conduisaient à un ensemble de vestibules et de salles d'apparat, disposés en forme de croix[2]. Les palais toulounides présentaient, peut-être, quelque analogie avec cette grandiose résidence dont le développement central est de la plus noble composition de plan. « Les ruines de Balkuwara, d'après H. Viollet, s'étendent sur un immense rectangle de plus d'un kilomètre de côté. Sur la face ouest se dressent encore trois arcs en maçonnerie de briques, ces trois arcs, face au fleuve, salles d'honneur et d'audience publiques, s'ouvrent largement sur la vallée. A leurs pieds descendent largement, en cascades, des terrasses et des bassins. Derrière celles-ci, trois cours intérieures sur lesquelles prennent jour des *salles en forme de croix*, les salles du trône, puis de nombreuses pièces plus basses, appartements privés avec bains luxueux. Vers l'est se dessine un grand jardin rectangulaire où couraient des cascades, entouré de murs avec pilastres et sur lequel s'ouvraient de petits pavillons richement ornés. Au nord, un vaste cirque, avec rampe d'accès, creusée de grottes et de bassins. Enfin, se groupant derrière cet ensemble, des agglomérations de maisons abritant le harem, d'autres les cour-

[1] Casanova, *Maqrîzi*, p. 216, 217.
[2] Gluck et Diez, *Balkuwara Palast*, p. 104.

tisans, une petite mosquée et de grandes dépendances pour la garde khalifale et la cavalerie. » Comment ne pas reconnaître ce goût des palais magnifiques dont le Ḳasr-i-chirin, d'époque sassanide, est le plus fameux exemple? Tradition qui se perpétue en Perse, et que nous retrouvons au XVIIe siècle, à Ispahan, sous l'impulsion de Chah-Abbas : Palais de Tcharbag, pavillons et jardins de Tchehel Soutoun, pavillon des miroirs, pavillon des dix-huit colonnes, pavillon des huit paradis, tous enveloppés de jardins merveilleux.

* * *

Avec des dispositions heureuses, le plan de la maison ṭoulounide conserve la tradition orientale de pièces groupées autour d'une cour (fig. 25 et 26). « Dans tous les cas, dit M. Gabriel, on se trouve en présence d'une composition sur deux axes rectangulaires dont le point de départ est une cour centrale de dimensions et de proportions variables. Sur une des faces de la cour se développe un portique à trois baies inégales, celle du centre, plus large que les

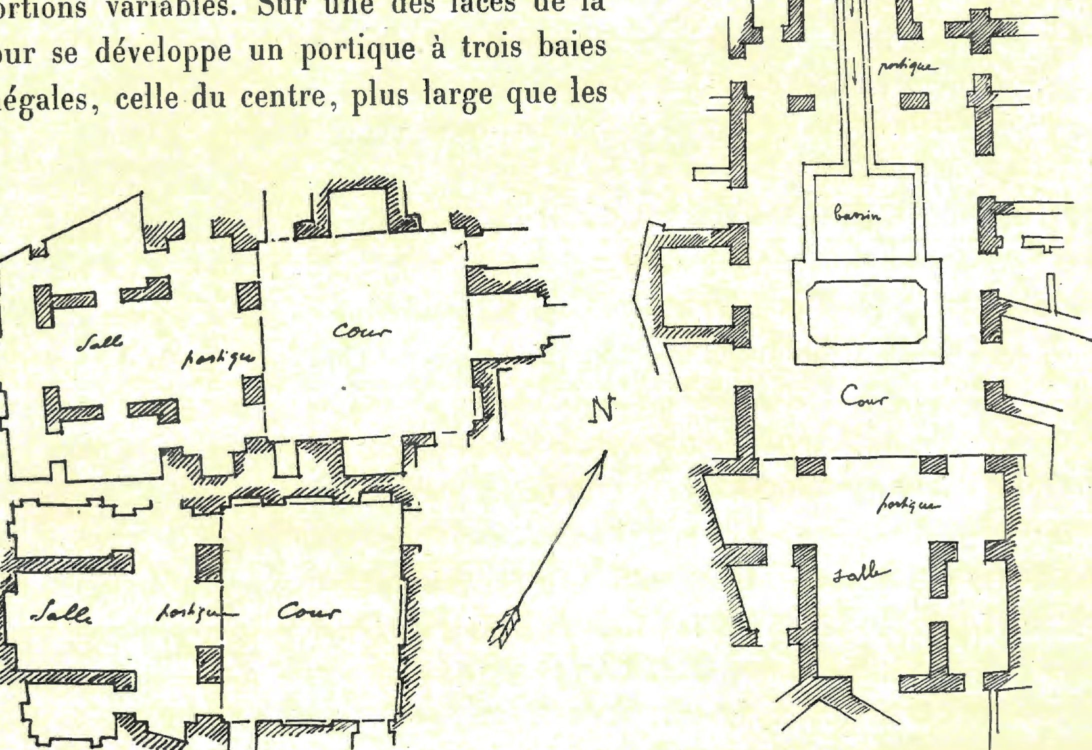


Fig. 25. — Plan de deux maisons ṭoulounides accolées (d'après Gabriel).

Fig. 26. — Plan de maison ṭoulounide (d'après Gabriel).

ouvertures latérales, en est séparée par deux piliers de briques. Répondant à la baie centrale, s'ouvre sous le portique une salle principale plus profonde

que large, flanquée de deux pièces secondaires, sans communication directe avec elle »[1].

Ce plan de maison donnait, par la bonne orientation de ses salles et de ses portiques, le maximum d'air et de fraîcheur. Des jardins, des bassins, des couloirs d'eau assuraient à l'intérieur tout l'agrément possible. L'une de ces maisons[2] opposait de chaque côté d'une cour rectangulaire, deux salles « en T », qu'on employait alternativement pendant les saisons chaude ou froide.

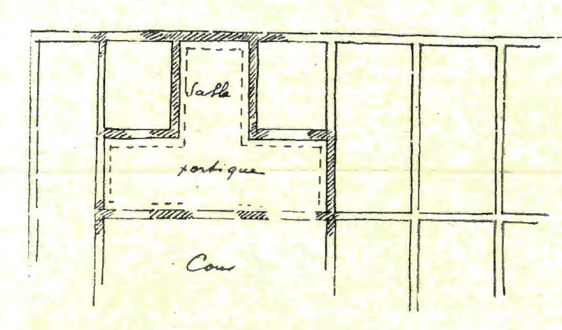


Fig. 27. — Plan de salle « en T », au palais de Balkuwara.

M. A. Gabriel remarque judicieusement que l'ensemble de la salle et du portique sur lequel elle s'ouvre au maximum de largeur, constitue un espace en forme de simple T qui s'apparente au dispositif des pièces principales que M. Herzfeld a relevé à Samarra, au palais de Balkuwara (fig. 27), et qu'on retrouve encore au palais pré-islamique d'Oukhaidir (fig. 28). Un rapprochement peut être fait encore avec le groupement du tablinum et des « alae » de la maison romaine.

Il est fort regrettable que les fouilles ne nous aient pas donné l'élévation d'une de ces maisons, avec ses proportions, le profil des arcs inégaux, la hauteur de ses portiques et le charme de ses cours dallées, dont les murs latéraux étaient parfois défoncés par des niches profondes.

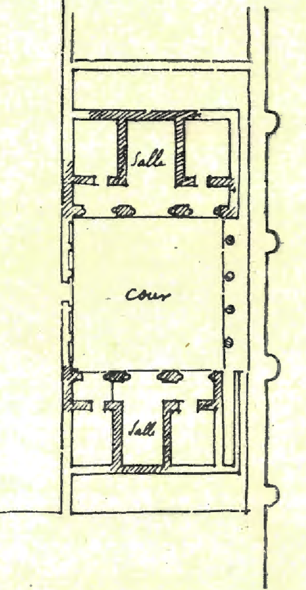


Fig. 28. — Plan de salles « en T » au palais d'Oukhaidir.

Un renseignement précieux nous est fourni sur le décor des pièces principales, par les vestiges de murs et piliers, ayant pour le moins appartenu à une maison de notable, que les fouilles dernières du Musée arabe (1932) ont mis à jour sur le terrain de l'ancien quartier el ʿAskar, près de Fousṭâṭ. Ces murs, disposés suivant le plan « en T » des maisons ṭoulounides de Fousṭâṭ, ont gardé un décor du type de Samarra, à hauteur de lambris. Sous le portique, près de l'ouverture de l'iwân, un mihrab en surface permettait à l'occupant de pratiquer ses rites religieux; ces vestiges datent du IXe siècle. (Le Musée arabe se propose de fournir à leur sujet une bonne publication.)

[1] A. Bahgat et A. Gabriel, *Les fouilles de Fousṭâṭ*, p. 75.
[2] Maison VI, Fousṭâṭ.

Il est intéressant de noter que ce plan oriental à cour centrale, qui se perpétuera dans l'Afrique du Nord, tant en Tunisie qu'au Maghreb, fera place en Égypte à un plan combiné, où l'on retrouvera l'exemple byzantin de la maison organisée autour d'une salle.

*
* *

La rareté des vestiges ne nous permet malheureusement pas de suivre aisément l'évolution du plan de la maison après la période toulounide, et c'est encore à Maḳrîzi que nous devrons avoir recours pour imaginer le palais et la maison d'époque fatimide. Il nous a révélé l'importance et la richesse des palais par des relations enthousiastes. Il les compare à des merveilles, mais ses descriptions manquent de précision. Ainsi, il nous est difficile de reconstituer le plan de l'ensemble des constructions qu'on appelait le « Grand Palais » fatimide.

Ravaisse a tant bien que mal dressé un plan de masse (pl. A) des deux groupes de constructions qui comprenaient, à l'intérieur de l'enceinte : *un grand palais oriental*, celui-là même qui fut achevé, en 970, par les soins de Djaûhar, commandant des armées du calife Al-Mouʿizz, et *le palais occidental*, augmenté du jardin de Kafoûr et d'un hippodrome, commencé par le sultan ʿAzîz billâh, fils d'Al-Mouʿizz, et achevé par son frère Moustansir billâh.

De nombreuses constructions de moindre importance accompagnaient ces palais, mais nous n'en avons aucune description. C'étaient des pavillons de plaisance, des résidences d'été.

Le *palais oriental* était divisé en quartiers, vraisemblablement aérés et éclairés par de grandes et petites cours intérieures. Il comprenait le harîm, un sérail qu'on appelait aussi le « *palais d'or* », à cause de la salle d'audience ou *salle d'or* qui s'y trouvait, et de nombreuses salles et pavillons annexés. Maḳrîzi dit : « A la mi-Ramadân, Al-Mouʿizz siégeait dans son palais, sur le trône d'or que lui avait fait son serviteur le qâid Djauhar, dans l'iwân neuf[1] ». Il ne nous dit pas comment était cet iwân. Faut-il l'imaginer largement ouvert sur la cour du palais et couvert par de hautes voûtes comme l'étaient les iwâns des palais sassanides de Sarvistan et de Ctésiphon, ou à l'intérieur d'une grande salle, à la manière des demeures byzantines?

[1] Casanova, *Maḳrîzi*, p. 358 et seq.

Makrîzi est plus abondant en ce qui concerne la «salle d'or», reconstruite par Al-ʿAzîz billâh, fils d'Al-Mouʿizz. C'était la grande salle d'apparat, d'une splendeur et d'une richesse tout orientales. C'est dans cette salle que siégeaient les califes lors de la cérémonie du lundi et du jeudi; c'est là qu'on faisait le banquet du Ramadân pour les Émirs, ainsi que le banquet des deux fêtes..... Là était le trône royal. Cette pièce devait être de proportions élevées puisque le jour de ʿarafat, lorsqu'on dressait le voile destiné à partir pour la Mecque (Chamsiyya), «on l'apercevait dans la salle d'or et hors du Palais, grâce à la hauteur de l'endroit où elle était»[1].

Par ailleurs, Makrîzi, relatant les cérémonies d'audience du lundi et du jeudi, dit que le cortège des vizirs et des émirs, avant d'arriver à la salle d'or, traversait un grand vestibule à colonnes. Ces hauts personnages prenaient ensuite place dans la salle suivant le rang qui leur était assigné, sans dépasser l'*iwân* ou l'*ifrîz*[2], partie surélevée qui constituait la place d'honneur de la pièce.

Une estrade, couverte par un dais supporté par des arcatures, en occupait le fond. «Au centre était le banc destiné au Calife qui siégeait dans un magnifique costume, sur le trône de la royauté recouvert de Karkoubi et dans cette attitude faisait face aux assistants debout devant lui»[3].

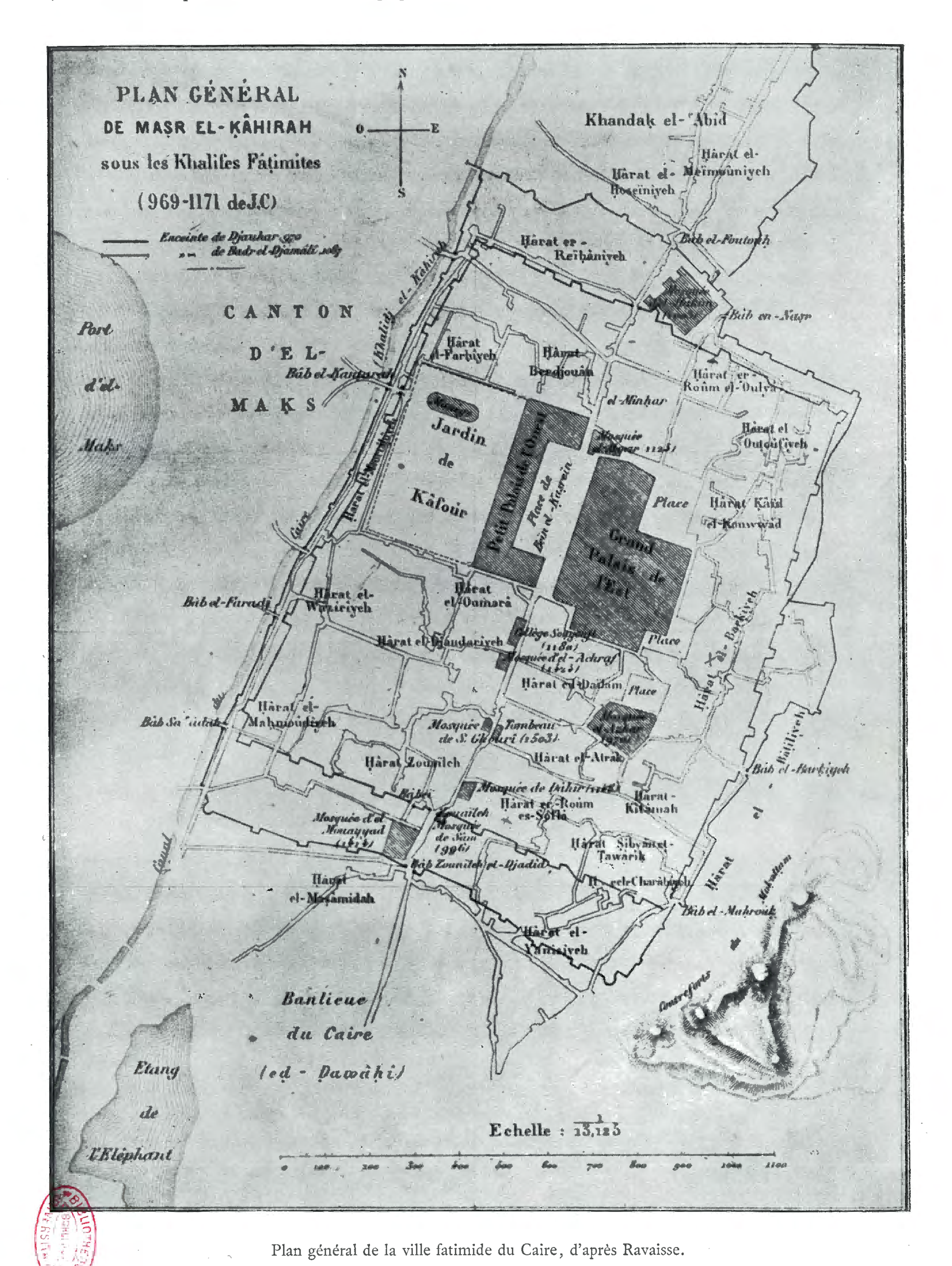
La salle était *longue*. Lorsqu'on y réglait la fête du quatrième jour de Ramadân, le banquet était dressé dans la *longueur de la salle*, s'étendant «depuis l'iwân jusqu'aux 2/3 de la dite salle». Le Calife y assistait, dominant les convives du haut de sa tribune d'honneur au fond de l'iwân. Derrière cet iwân, une porte donnait accès dans un salon qu'on appelait le salon du dais (al-Mouhawwal).

La grande salle était fermée par des rideaux de brocart, en hiver, et de tissu de Dabek, pendant l'été.

Le décor devait être somptueux et varié, vu la prédilection des Fatimides pour l'ornementation figurée, ainsi que le prouvent les nombreux fragments de décor qui nous sont parvenus, et particulièrement les frises en bois sculpté trouvées sur l'emplacement du palais occidental, aujourd'hui au musée arabe du Caire. Les objets de cette époque enrichissent aujourd'hui tous les musées du monde : animaux de bronze, boîtes et coffrets d'ivoire délicatement sculptés, aiguières de cristal taillé, etc.

Herz Pacha fit apparaître assez d'éléments constructifs, au cours de ses fouilles au Maristan de Kalaoun, sur l'emplacement du *palais occidental* fatimide, pour

[1] Casanova. — [2] Casanova. — [3] Casanova, p. 104 et seq.



Plan général de la ville fatimide du Caire, d'après Ravaisse.

qu'on puisse se figurer le plan d'une partie essentielle de ce palais[1]. Elle comprenait autour d'une cour centrale rectangulaire, de nobles proportions, des locaux d'apparat, disposés suivant la tradition mésopotamienne et ṭoulounide : iwâns largement ouverts sur les côtés, pièces disposées en forme de T[2]. Des couloirs d'eau, émanant d'un bassin circulaire creusé au fond des iwâns latéraux, se rejoignaient au milieu de la cour, où devait s'élever une fontaine ou se creuser une vaste pièce d'eau (fig. 29). Ce goût des effets d'eau, en honneur dans les plans persans, se trouvait déjà modestement dans certaines maisons ṭoulounides de Fousṭâṭ.

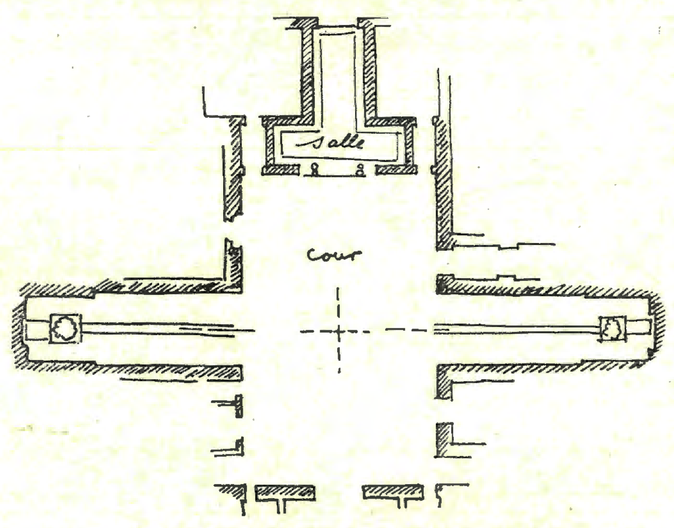


Fig. 29. — Sur l'emplacement du maristan de Ḳalaoun, vestiges du plan de l'ancien palais occidental fatimide.

Ainsi se serait maintenu sous les Fatimides le plan oriental à cour centrale qui fut celui de l'époque précédente, comme nous l'avons vu au palais de Balkuwara, à Samarra, qui inspira, croyons-nous, le palais ṭoulounide de Khoumârawêh.

Mais, à quel type peut-on rattacher le plan de la *salle d'or* du palais oriental? Les indications contenues dans Maḳrîzi, assez vagues, ne permettent pas de déduire avec certitude une disposition. Etait-elle largement ouverte sur la cour, comme une niche très profonde? Le mode de fermeture, sur l'extérieur, par des rideaux de brocart ou de tissus de Dabek, suivant les saisons, le laissent supposer. Il est probable que l'*iwân neuf* ou première *salle d'or* du palais oriental, ne s'éloignait pas du principe mésopotamien, et la *salle d'or,* reconstruite ou améliorée par al-ʿAzîz billâh, dut garder la même disposition. Nous avons vu que les locaux s'organisaient dans la cour du palais occidental (fig. 29) suivant la tradition ṭoulounide.

Une autre question se pose. A quel moment la salle de réception, à partie centrale, dont nous trouverons le type, déjà évolué, à l'île de Raudah (fig. 31), est-il né en Égypte? Sans doute à la fin de la période fatimide ou sous les

[1] Remaniée par Ḳalaoun. C'était la demeure de Sitt el-Moulk, fille d'al-ʿAzîz billâh. (B. C. 1910. Herz Pacha, p. 142 et seq.).

[2] Herz Pacha, *Die Baugruppe des Sultans Kalaun in Kairo*, p. 25 et seq.

premiers Ayyoubides. Pour passer du plan de l'habitation orientale, à cour intérieure, à celui de l'habitation à salle centrale, une évolution s'est produite, semblable à celle que nous avons relevée (p. 22) dans la maison byzantine. Il est, en effet, troublant de constater que le plan de la maison ṭoulounide (fig. 25 et 26) contient tous les éléments que nous relevons dans la salle de l'île de Raudah : espace central, iwâns profonds et défoncements latéraux. On note même, dans la salle ayyoubide une persistance du portique, entre le centre et les iwâns, élément qui disparaîtra dans la ḳâ'a du XIVe siècle.

En Égypte, comme à l'époque byzantine, du IXe au XIe siècle, il y eut de constantes réactions des éléments de la maison ou du palais sur ceux de l'architecture religieuse, et réciproquement. Il est bien difficile de faire la part des influences. Contraints d'organiser les facteurs de leur composition autour d'un vide central, cour ou hall, les constructeurs s'empruntèrent leurs solutions. Une évolution parallèle des programmes civils et religieux explique les échanges. Semblable phénomène se remarque en Espagne, en Afrique du Nord, comme à Byzance. Entre les medersas de Fez et les locaux somptueux de l'Alhambra, on constate dans le groupement des salles, leurs proportions et leur richesse une analogie évidente. Dans les époques suivantes, ces rapports se feront plus apparents encore.

*
* *

Nous avons un document précieux sur les palais fatimides, tels que les virent les envoyés francs du roi Amaury, au XIIe siècle. Guillaume de Tyr relate tout au long la visite des Francs au Caire et se fait l'écho de leur enthousiasme. Voici comment nous sont rapportés ces textes par Gustave Schlumberger[1] :

«Les envoyés francs, guidés par Shawer en personne, vivement émus, mais nullement intimidés, furent amenés d'abord à un premier palais «très beau et richement orné» (Guillaume de Tyr le nomme «Cascere» ou «Cascera», c'est-à-dire le Palais du Caire). Ils y trouvèrent de nombreux appariteurs, on dirait aujourd'hui des huissiers qui, l'épée nue, leur firent cortège, les précédant. Conduits par de *longues et étroites allées* voûtées, tout à fait obscures, «où l'on ne voyait goutte», probablement dans le but de les impressionner davantage, ils se trouvèrent, en revenant à la lumière, devant plusieurs portes successives. Auprès de chacune, de nombreux gardes sarrasins veillaient, qui se levaient aussitôt à l'approche de Shawer et le saluaient respectueusement. Ils débouchèrent *ensuite dans une vaste cour découverte qu'entouraient de magnifiques portiques à colonnades, cour toute pavée de marbres de diverses couleurs, avec des rehaussés d'or d'une richesse extraordinaire.* «Li chevron en li tref étaient tuit couverts d'or». C'était si beau, si agréable que l'homme le plus occupé en divers lieux s'y serait arrêté. *Une fontaine au centre, par des conduites d'or et d'argent,* amenait de toutes parts de l'eau d'une clarté admirable dans des *canaux* et des *bassins pavés de marbre.* Çà et là voletait une infinie variété d'oiseaux des plus rares couleurs, des plus belles espèces, venus des diverses parties d'Orient, «que nul ne les vit qui ne s'en émerveillât, et ne dit que vraiment la nature se jouait quand elle les fit. Les uns parmi ces oiseaux se tenaient près des fontaines, les autres au loin, chacun selon sa nature; chacun avait sa nourriture comme il lui convenait.» Là, les premiers gardes qui avaient escorté jusqu'ici les guerriers francs prirent congé d'eux. Ils furent aussitôt remplacés par des hauts personnages, choisis parmi les intimes familiers mêmes du khalife, des émirs que l'on appelait «amirauts de chartres». Ceux-ci leur firent traverser de *nouvelles cours, plus belles encore,* puis un *jardin* si riche et si délicieux que le premier ne leur semblait plus rien. Là, ils virent une ménagerie de quadrupèdes si étranges «que celui qui en ferait le récit serait accusé de mensonge et que nul peintre, même en rêve, ne pourrait façonner de si étranges choses.» L'Occident n'avait jamais vu de tels animaux et ne les connaissait que par ouï dire.»

Après avoir franchi *mainte autre porte,* maint *détour,* rencontrant toujours choses nouvelles qui les ébahissaient davantage, nos preux arrivèrent enfin au *Grand Palais,* demeure même du Calife. Celui-là dépassait en somptuosité tout ce qu'ils avaient vu jusque là. Les cours regorgeaient de guerriers sarrasins en armes, vêtus d'armures éclatantes d'or et d'argent, semblant fiers des trésors qu'ils gardaient. On introduisit les chefs francs dans une *vaste salle divisée en deux* d'une paroi à l'autre par une grande courtine ou tenture de fil d'or et de soie de toutes couleurs parsemée de dessins de bêtes, d'oiseaux, de gens, flamboyant de rubis, d'émeraudes et de mille riches pièces. Personne ne se trouvait dans cette salle. Shawer, cependant, aussitôt entré, se prosterna, adora, puis se releva, puis se prosterna à nouveau, puis déposa l'épée qu'il portait suspendue à son col. Une troisième fois, il se prosterna dans l'attitude de la plus humble adoration. Alors, soudain, avec la rapidité de l'éclair, la grande tapisserie d'or et de soie qui cachait le fond de la salle, enlevée par des cordes, se redressa vivement comme un voile qui se lève et le Calife enfant (le sultan Al-'Âdid) apparut aux yeux éblouis des envoyés latins : le visage de ce prince était strictement voilé. Il était assis sur un siège d'or, constellé de gemmes et de pierres précieuses.»

[1] *Campagnes du Roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle,* par Gustave Schlumberger, de l'Institut (1906), p. 118 à 121.

CHAPITRE III.

LES PALAIS ET MAISONS SOUS LES PRINCES AYYOUBIDES ET LES SULTANS MAMELOUKS BAHARITES.

Sous les princes ayyoubides et les premiers Mamelouks, les palais et les grandes résidences, conçus pour la défense et le confort, relèvent du caractère monumental des citadelles. Les proportions grandioses des ensembles, la majesté des salles, élevées parfois comme des chapelles, témoignent des échanges faits avec les Croisés, en Syrie, sous Saladin et ses successeurs. La construction en beaux matériaux est soignée, le décor est large; de belles ordonnances sont souvent obtenues par le remploi de blocs empruntés à l'antiquité égyptienne ou romaine. Il se dégage de toutes les constructions de cette époque une impression de sévérité militaire.

Les chroniques, des plans figurés nous renseignent sur ce qu'étaient le château de la Montagne, à la Citadelle du Caire, et la forteresse de l'île de Raudah. En outre, il subsiste au Caire d'imposants vestiges de palais du xive siècle qui s'apparentent nettement à ces édifices conçus pour la défense, aussi bien contre l'étranger que contre les voisins, princes toujours en conflit pour la conquête d'un pouvoir accessible au plus audacieux.

Le château de la Montagne occupait tout l'espace situé devant la mosquée de Mohammad an-Nâsir ibn Kalaoûn, où s'élève aujourd'hui la grande mosquée de Mohammad 'Ali. On pouvait voir encore, au début du xixe siècle, les vestiges impressionnants de ce qu'on appelait, au temps de l'Expédition Française, «le divan de Joseph ou de Saladin»[1], avant qu'ils ne disparaissent sur les ordres de Mohammad 'Ali. Aujourd'hui, on peut encore visiter, sous le niveau de la plate-forme supportant la mosquée, d'impressionnantes salles voûtées et, face à la ville, des murs et leurs contreforts. Ce sont les seuls vestiges de ces palais illustres.

Saladin n'eut point le loisir d'achever la Citadelle qu'il avait entreprise. Sur

[1] Jomard, *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 2e partie.

l'emplacement d'anciennes tombes, de kiosques, de mosquées, il avait fait édifier le «Château de l'air», qui fut continué par son frère Al-Malik al-ʿAdil, et surtout par le fils de celui-ci, Al-Malik al-Kâmil, au début du XIIIe siècle.

Nous ne savons pas ce qu'il advint de cet ensemble, sous les successeurs de Kâmil, après 635 H. La Citadelle fut délaissée par Al-Malik as-Sâlih qui lui préféra la résidence fortifiée de l'île de Raudah. Cependant, il y ajouta pour des audiences particulières, une grande salle, dite la «Sâlihiya», utilisée jusqu'en 684 H., époque à laquelle elle fut détruite par un incendie[1].

Après la chute des Ayyoubides, la Citadelle du Caire fut à nouveau réoccupée par les sultans. Le sultan baharite Al-Malik al-Mouʿizz (Nagm ed-Dîn Aibek) semble avoir abandonné à sa ruine l'ancienne «Sâlihiya» et donnait de préférence ses audiences à la madrassa. Peut-être est-ce lui qui ajouta au «Château de l'air» un grand vestibule, dit la «salle des colonnes», situé non loin de l'entrée de la Citadelle et qui donnait accès au Harîm.

Le Chateau de l'air ou palais de la Montagne fut remanié par Beibars. D'après Aboul Mahâsin, il construisit une très grande salle, la «Maison d'or», munie de deux tours, qu'on appelait aussi la «salle az-Zâhiriyya». Elle était abritée par une coupole, supportée par douze piliers ou colonnes de marbre de différentes couleurs. Cette salle était embellie de sujets peints où les émirs et leur suite se trouvaient représentés; le luxe du décor y était extrême. Beibars l'acheva en 664 H. D'après Makrîzi, cette pièce d'apparat aurait été détruite en 685 H. par Kalaoûn qui aurait fait élever à sa place, la même année, une magnifique koubba où il aurait tenu les audiences de Justice, lesquelles, sous Beibars, avaient lieu en dehors de la Citadelle. Celle-ci aurait été plus monumentale et plus magnifique que les précédentes.

Ibn ʿAbd ez-Zâhir nous donne sur cette koubba des renseignements qui permettent de l'imaginer. Kalaoûn prescrivit de l'édifier sur la place rouge, dans la Citadelle. Sous les directives de l'Émir ʿAlam ed-Dîn el-Mansoûri, elle serait devenue une «telle merveille d'architecture», que l'auteur de la chronique mit au défi quiconque d'en nommer une qui fût semblable, dans n'importe quel royaume. Elle se distinguait par «ses piliers grands et petits, peints et dorés, au nombre de quatre-vingt-quatorze, en dehors des péristyles». On y comptait deux-mille-trois-cents coussins d'or égyptien; quant aux marbres, «il était impossible d'en évaluer le nombre et la valeur». Des scènes représentatives animaient les murs dans la salle; dans le péristyle étaient peintes «les forteresses

[1] Voir P. Casanova, *La Citadelle depuis Al-Malik al-Kâmil jusqu'à Mohammad ibn Qalaoûn* (635-693), *M. M. A. F.*, t. VI, p. 602 et seq.

de notre Maître le Sultan, citadelle par citadelle, château par château, avec leurs mers, leurs fleuves, leurs plaines et leurs montagnes».

Il faut voir dans les vestiges qui sont représentés planches 70, 71 et 72 de la *Description de l'Égypte* les restes de cette salle magnifique (fig. 30). De monumentales colonnes de granit supportant des arcs, un départ de raccordement à stalactites, indiquent l'emplacement d'une partie centrale couverte par une coupole, encadrée par des portiques et des iwâns profonds. Tout l'ensemble supporté par des colonnes, salle, collatéraux et vestibule, évoque par son ampleur l'apadana des palais persans[1]. En outre, son aspect monumental et sa large

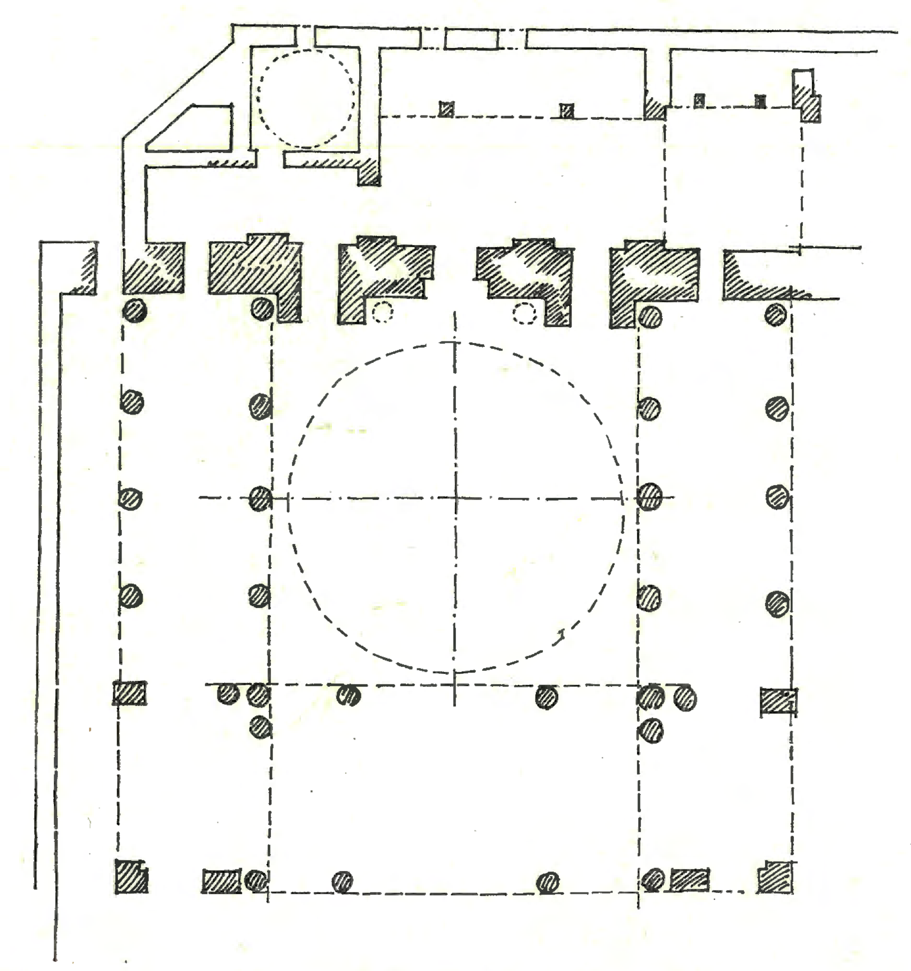


Fig. 30. — Plan du grand divan du palais de Mohammad ibn Kalaoun, à la citadelle (d'après la *Description*).

[1] *Description de l'Égypte*, État moderne : vol. I, pl. 70. Vue intérieure d'une mosquée connue sous le nom de Diwan de Joseph; pl. 71, Vue extérieure et détails du Diwan de Joseph. Détails de construction; pl. 72, 1-13, Plan, élévations, coupes et détails de chapiteaux du Diwan de Joseph; 14-18, Détails de portes.

ornementation rappellent étrangement l'architecture de la mosquée de Mohammad en-Nâssir[1] (pl. B et C).

*
* *

Lorsque le sultan al-Malik as-Sâlih ordonna de construire la forteresse de l'île de Raudah, il fit raser les maisons, les mosquées et fit évacuer tous les habitants de l'île. Il dépensa des sommes considérables pour édifier un palais et ses annexes, ceinturés de longs murs. Après quoi, quittant la citadelle, ce prince, fou de bâtisses, transporta dans l'île sa maison, ses femmes et ses mamelouks.

Tous les bâtiments avaient été construits avec de belles pierres taillées, soigneusement appareillées, surtout dans la partie qui devait être immergée pendant les hautes eaux. Des colonnes de granit furent prélevées sur les ruines des temples antiques. Ce sont elles qui furent reprises ensuite par Kalaoûn, qui s'en servit pour édifier son mausolée, à Nahhassîne.

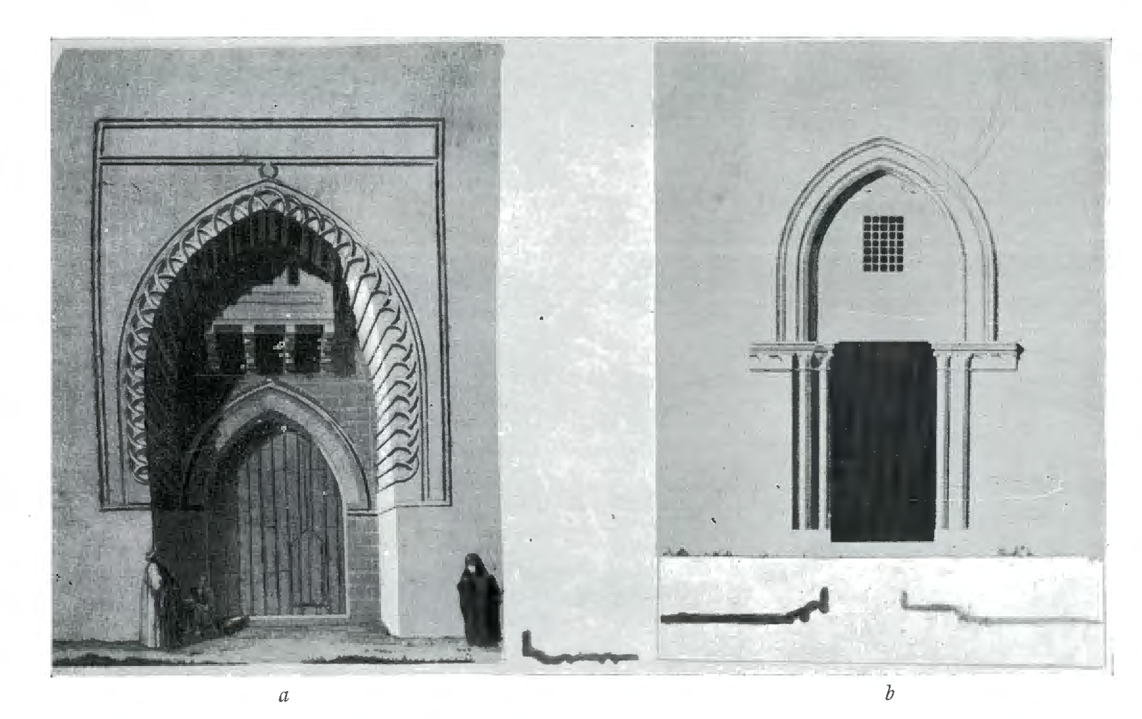
Au temps où Marcel vint en Égypte, il subsistait encore d'importants vestiges du palais de l'île de Raudah, dit de «Nagm ed-Dîn» et il en donne une description sommaire :

«A l'orient du Meqyâs, on remarque encore les restes du palais du Sultan Nagm ed-Dîn, fils d'El Malik el 'Adil; les ruines de ce palais occupent sur le côté oriental de l'île de Raudah, l'espace qui se trouve entre cet édifice et le bras droit du fleuve; c'est sous ce palais que passent deux des aqueducs souterrains qui portent au bassin du Meqyâs les eaux du Nil. On parvient à ces ruines par une double entrée : l'une qui est intérieure et dont j'ai déjà parlé, l'autre entrée est extérieure et se trouve dans la petite cour qui précède le Meqyâs, en face de la porte par laquelle on entre de la grande cour commune dans cette cour particulière.»

«Je n'ai rencontré aucune inscription dans tout ce qui reste du Palais de Nagm ed-Dîn. La seule chose remarquable qui existe encore dans ce monument, est une grande salle carrée de 12 m. 70 de largeur, d'orient en occident, et de près de 6 m. 80 du nord au midi; les quatre angles en sont soutenus chacun par trois piliers ou colonnes, accouplés en triangle. Plusieurs pièces de différentes dimensions et divers corridors conduisent à cette salle et en dépendent»[2].

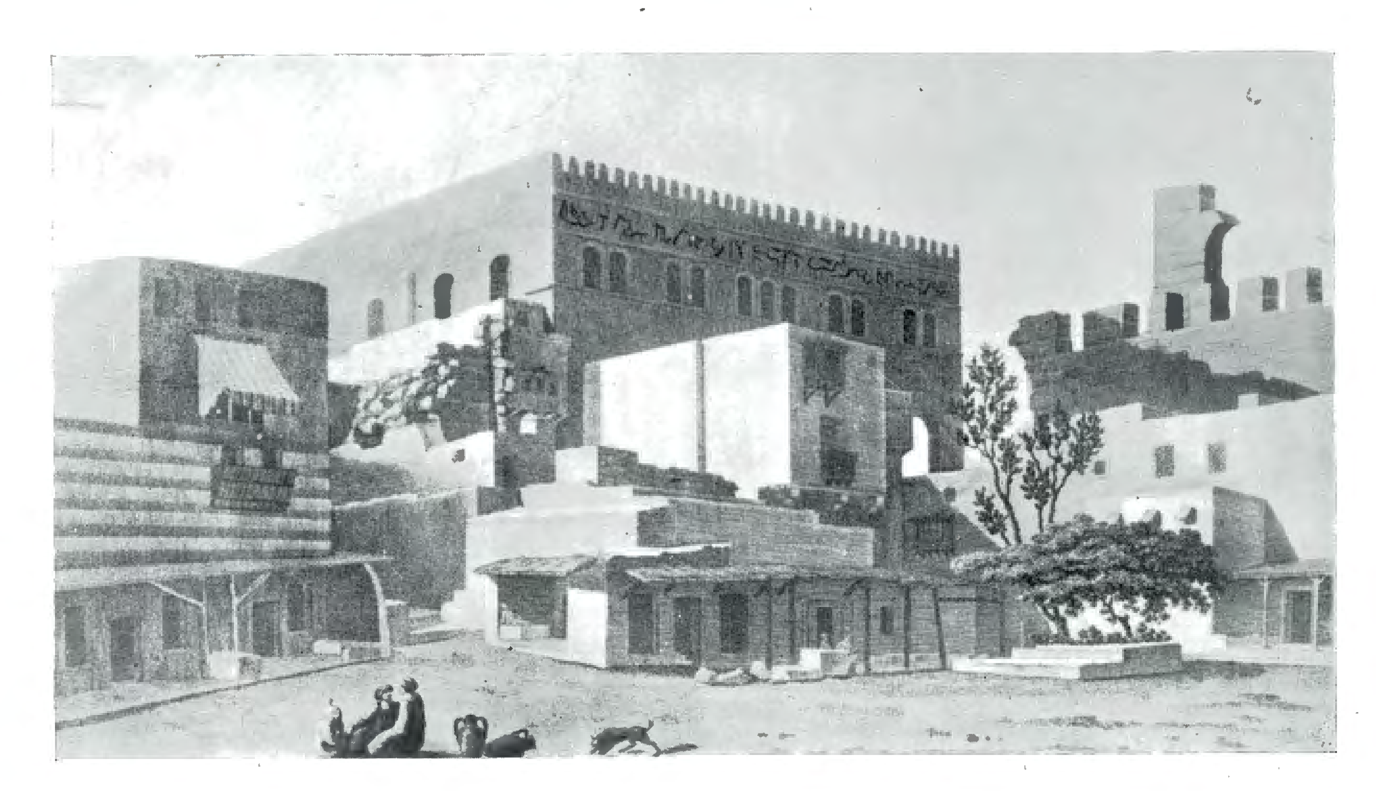
[1] M. Jomard fait confusion lorsqu'il écrit, t. XVIII, p. 126 : «Le Palais, ou plutôt la belle mosquée qu'on appelle communément Diwan de Joseph etc...»; le style identique des deux monuments autorisait cette confusion.

[2] J. J. Marcel, *Description de l'Égypte*, t. XV, *Mémoire sur le Meqyâs de l'île de Roûdah*, chap. III, p. 465 à 467.

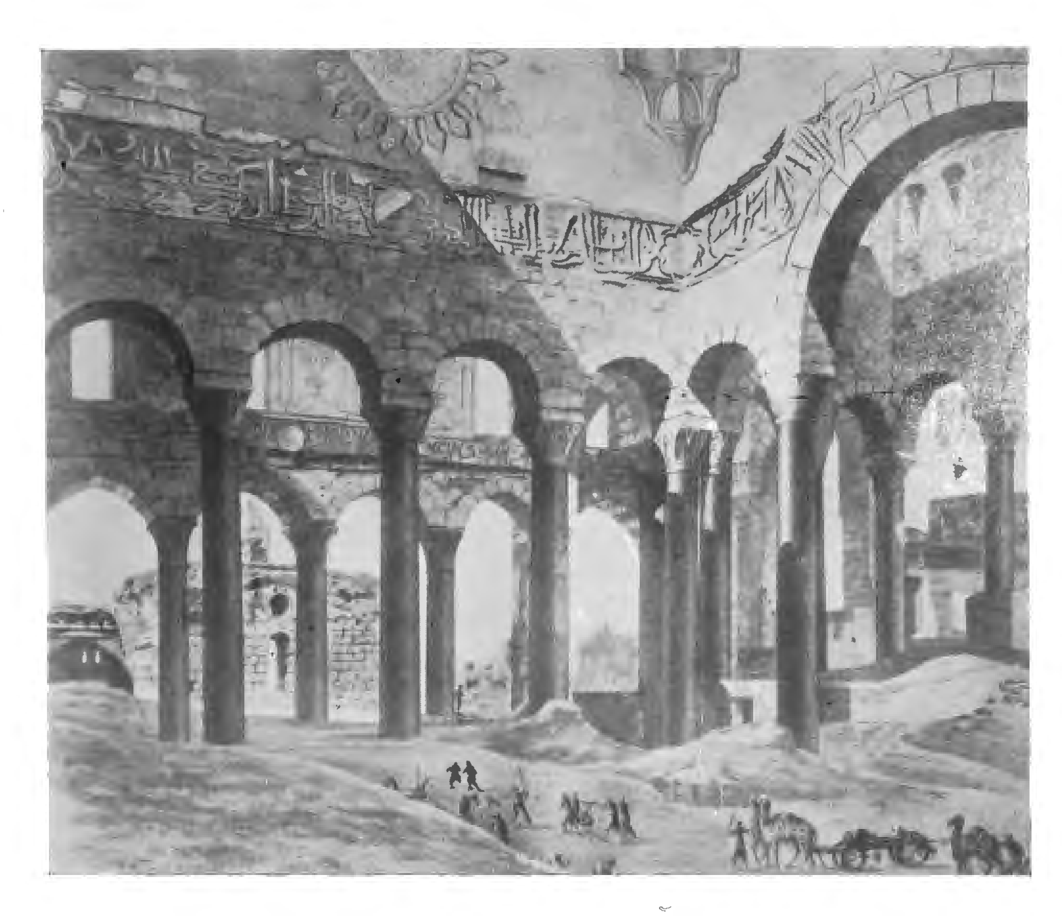


a b

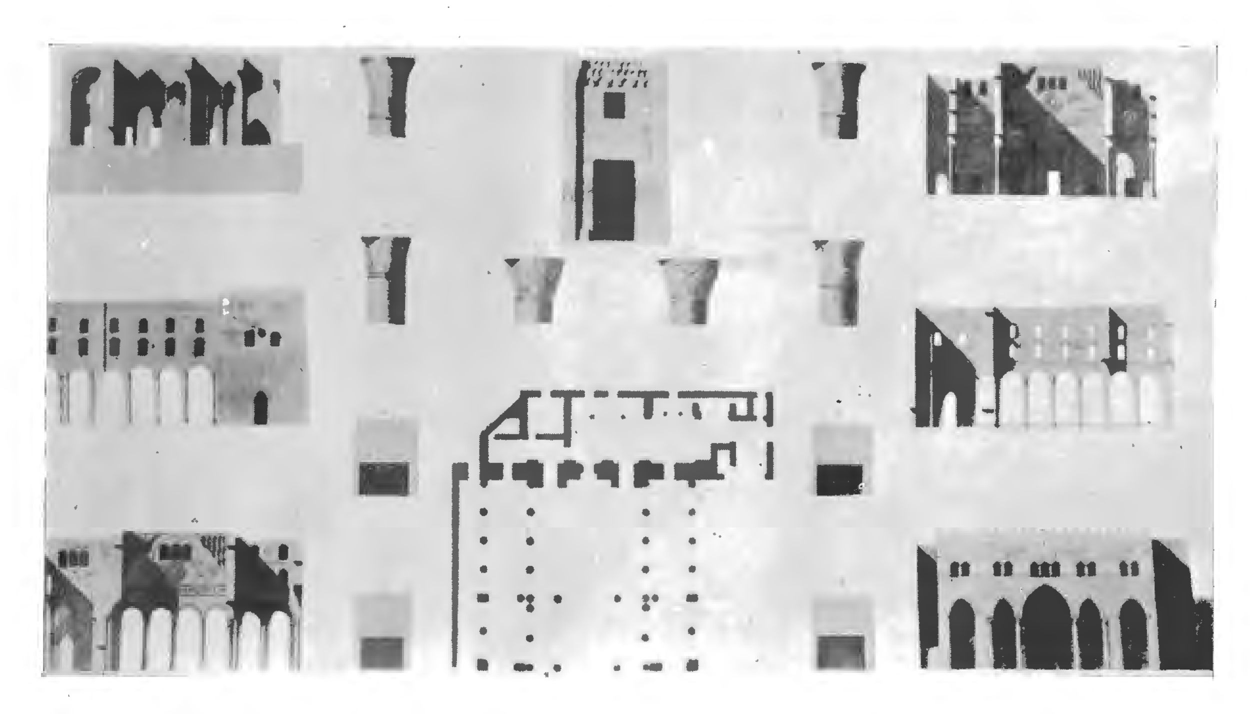
a. — Vue perspective d'une porte de la maison du sultan az-Zahir Beibars.
b. — Porte du palais de Nagm ed-Din dans la cour du Meqyas de Raudah.
(*Description*, pl. 53).



c. — Diwan de Joseph à la Citadelle (*Description*, pl. 71).



a. — Vue intérieure du Diwan de Joseph à la Citadelle (*Description*, pl. 70).



b. — Plan, élévation, détails du Diwan de Joseph à la Citadelle (*Description*, pl. 72).

Dans la *Description de l'Égypte* (EM., vol. I, pl. 53) on trouve le plan et l'élévation d'une porte intérieure du Palais de Nagm ed-Dîn, située dans la cour du Meqyâs de Raudah, celle dont Marcel fait mention plus haut. Cette porte est de style gothique. Les arcs brisés, surhaussés sur des parties droites, sont soutenus par des groupes de colonnettes aux chapiteaux à feuilles. Cette porte s'apparente à celle qui fut prise à l'Église de Saint-Jean d'Acre sur les Croisés, et remontée à la mosquée de Mohammad an-Nâsir, dans la ville (pl. B, *b*).

Le relevé de l'extrémité de l'île de Raudah, fait par Marcel en 1812[1], porte un plan de la salle citée plus haut, qu'il appelle «le grand Diwan»; elle est de proportions monumentales. Elle se compose d'une partie centrale qui fut couverte vraisemblablement par une coupole, supportée par quatre groupes de grosses colonnes. Des galeries circonscrivent cet espace carré. Au nord et au sud deux iwâns profonds, inégaux, donnent à l'ensemble une forme très allongée. A l'est et à l'ouest, deux niches accusent le plan en croix (fig. 31).

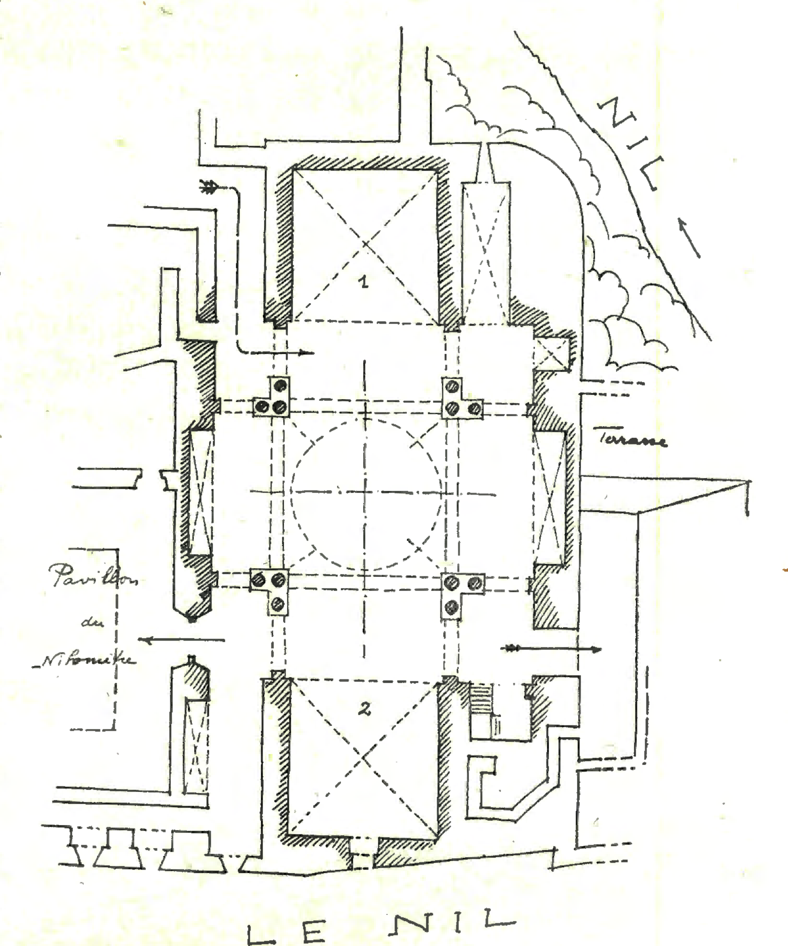


Fig. 31. — Plan de la salle centrale du château de l'Île de Raudah (d'après la *Description*).

L'aspect est imposant. La coupole se silhouettait au-dessus des terrasses. Les façades crénelées, percées de fenêtres en arc brisé, présentaient un massif de constructions, à la fois confortables et défensives. L'emploi des voûtes et des charpentes est fait concurremment dans ces édifices. L'effet de grandeur, même un peu théatral, marque le désir d'étonner. Il y a lieu de souligner la forte

[1] *Description de l'Égypte*, EM., vol. I, et t. XV. J. J. Marcel, *Mémoire sur le Meqyâs de l'Île de Raudah*. Description du palais de Negm ed-dyn, p. 465 à 467.

influence que les forteresses syriennes exercèrent sur l'art de construire à cette époque, en Égypte; les ouvrages syriens des Croisés jouissaient d'une considération particulière. M. Camille Enlart résume ainsi l'engouement qu'ils provoquèrent dans le monde musulman :

«Au début de la conquête, les Musulmans pouvaient donner bien des leçons aux Chrétiens d'Occident : tout au contraire, en 1187, nous voyons l'orgueil de l'Islam triomphant s'incliner devant les merveilles réalisées en quatre-vingts ans par l'activité coloniale et artistique des Croisés.»

Dans sa lettre à l'imâm Nâsir ad-Dîn, Ibn Khallikân décrit avec enthousiasme les églises, les palais, les fontaines, les jardins des Templiers et des Hospitaliers. Le bel aménagement des maisons et les prestigieux travaux de marbrerie le séduisirent. «On ne voit, dit-il, que demeures aussi agréables que des jardins et brillantes de la blancheur du marbre; que des colonnes auxquelles leurs feuilles donnent l'aspect d'arbres verdoyants»[1].

*
* *

D'autres exemples de cette architecture puissante existent encore au Caire : les palais de Yachbak et de Bechtak.

Le palais Yachbak (fig. 32) est situé au sud-ouest de la madrassa du sultan

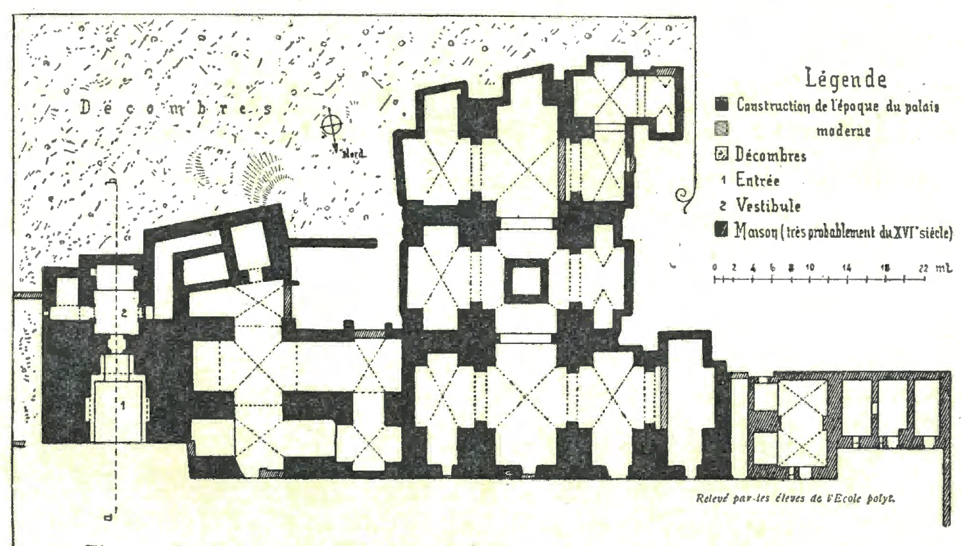


Fig. 32. — Plan du rez-de-chaussée du palais de l'émir Yachbak (B. C. année 1894).

[1] Camille Enlart, *Les monuments des Croisés dans le Royaume de Jérusalem*, p. 207 à 211. M. C. Enlart dit encore : Le royaume de Jérusalem et de Chypre furent des colonies qui implantèrent en Orient toute la civilisation occidentale, demeurèrent en liaison constante avec l'Occident, suivirent pas à pas l'évolution des mœurs et des arts de l'Europe.

Hassan; on l'appelle aussi Beit es-Sultan, Sarâyet ou Hôch Bardaq. On pense qu'il fut primitivement construit pour Sandjar, puis agrandi pour Qoûsoûn. Plus tard, il aurait été aménagé par l'émîr Yachbak, puis remis à l'émîr Aqbardi dont le nom se transforma en Bardaq. Mais sa puissante architecture porte bien la marque du xive siècle. Au rez-de-chaussée, après avoir franchi un portail monumental, puis un vestibule, on parcourt de vastes salles couvertes par des voûtes d'arêtes. Au premier étage se trouve une grande ḳâʿa dont la partie centrale devait être couverte en coupole. Des arcs s'ouvrent sur des iwâns latéraux, hauts et profonds. Des baies nombreuses éclairent et aèrent cette vaste pièce. Le tout a cet aspect de château forteresse qui l'apparente nettement à ce que nous connaissons des palais, situés à la citadelle et à l'île de Raudah.

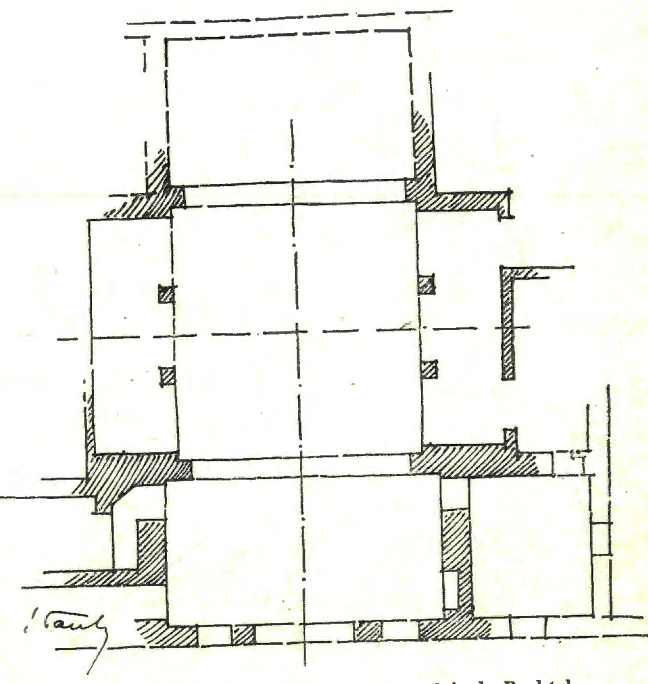


Fig. 33. — Plan de la grande ḳâʿa du palais de Bechtak.

De même caractère était le palais de Bechtak (fig. 33), construit sur l'emplacement de Bâb el-Bahr, l'une des portes du château oriental fatimide. Des mains de Badr ad-Dîn Bektach el-Fakhri, il passa dans celles de Bechtak, émir du sultan An-Nâsir Mohammad ibn Ḳalaoûn, qui l'acheta puis le transforma.

Malgré les remaniements subis au cours des siècles, la partie centrale du palais a conservé encore son ossature, dans ses anciennes dimensions. La ḳâʿa majestueuse de l'étage comme au palais Yachbak s'élève sur un vaste rez-de-chaussée couvert par des voûtes d'arêtes. La partie centrale, très élevée, est flanquée d'iwâns profonds dont l'un d'eux était éclairé par une série de baies géminées surmontées de jours circulaires.

Une disposition similaire, avec des iwâns développés en longueur se remarque dans les vestiges de l'ancienne ḳâʿa du palais de Khayerbek (fig. 34).

De même caractère est la grande salle du Palais Tâz, aujourd'hui fort endommagée, et qui n'a gardé de son ancienne splendeur, avec ses vastes proportions, que quelques frises peintes, des inscriptions et des traces de décor géométrique.

Du palais de Mohammad Mouhibb ed-Dîn, la seule partie qui subsiste est la grande salle qui tire son nom actuel, ḳâʿa Osmân Katkhoda (fig. 35 et 36), de l'un de ses propriétaires qui, en 1148 H., constitua la maison en wakf. La

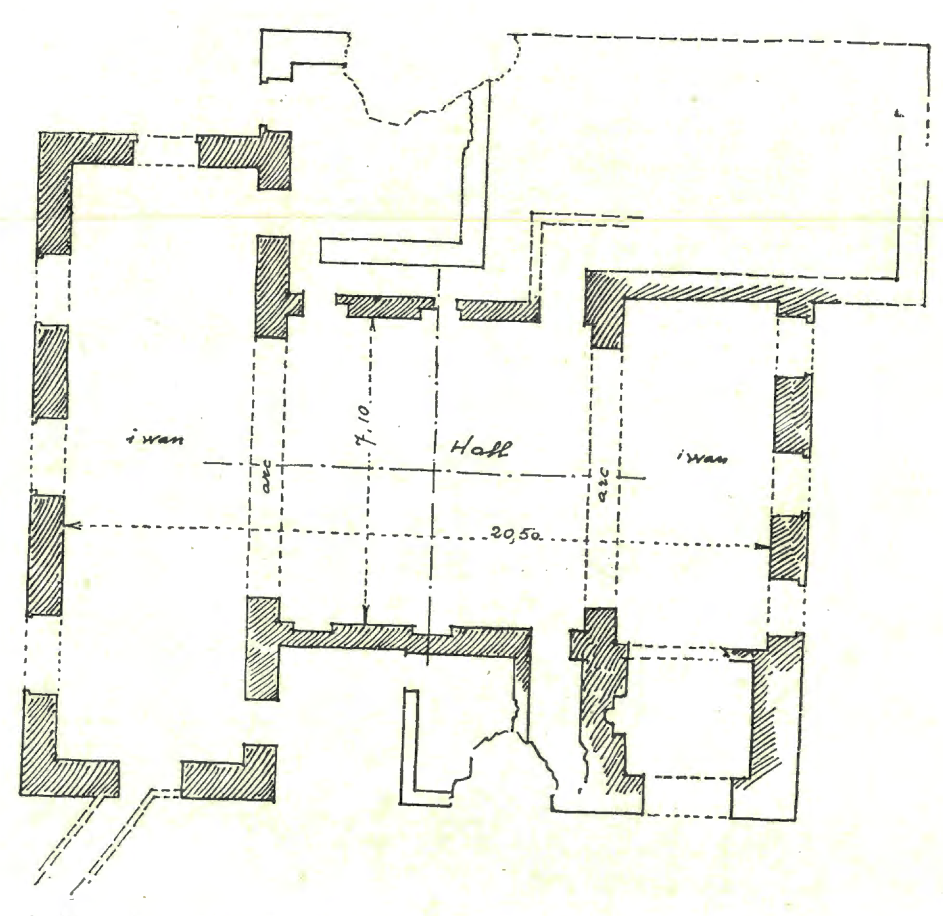
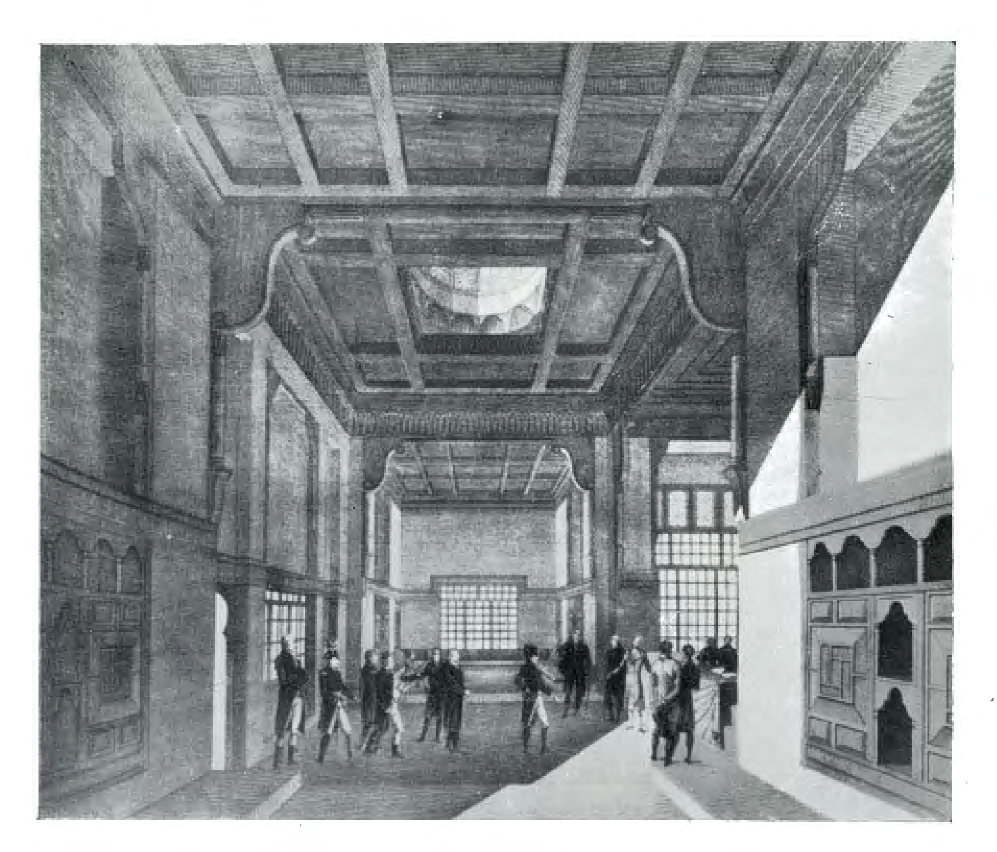
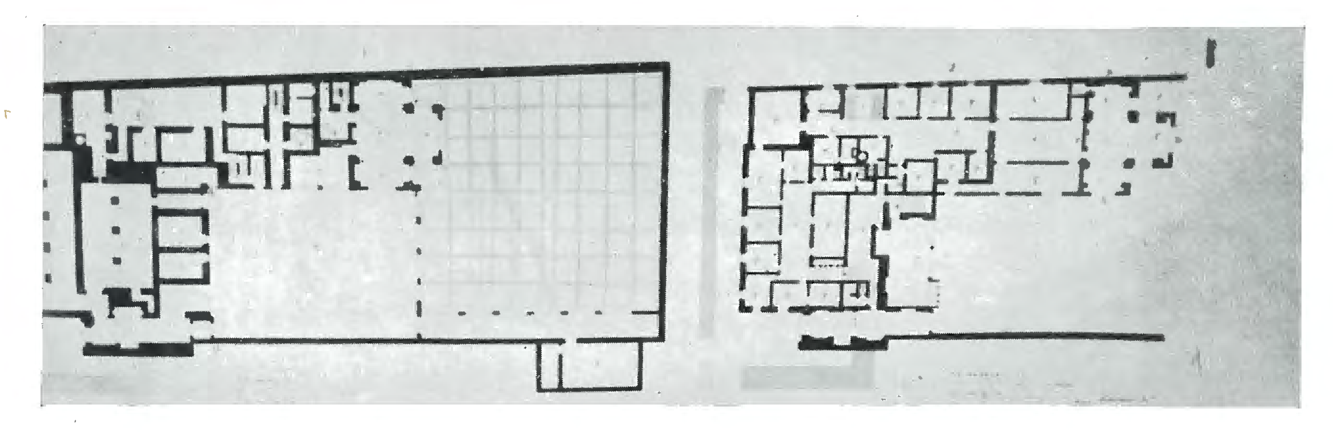


Fig. 34. — Plan de l'ancienne ḳâʿa du XIVe siècle, au palais de Khayerbek (d'après Herz pacha).

grande salle, de vastes dimensions et de proportions élégantes, est le type même, et des plus réussis, de ce que pouvait être la grande salle d'une maison princière. De chaque côté d'une partie centrale qui sert d'accès, des iwâns inégaux développent la salle en longueur. Les boiseries sont à peu près intactes, mais les lambris de marbre ont disparu. Dans chaque iwân, des défoncements ménagent dans les parois de profondes niches qui recevaient des sofas. Au centre, la niche méplate renfermait le salsabîl. Aujourd'hui, une fontaine occupe le centre de la dorḳâʿa; elle fut prélevée sur la maison en ruines de Aicha et Bizâda. Les bois peints portent des inscriptions et textes coraniques et au-dessus de la dôrḳâʿa est inscrit le nom du fondateur qui nous donne la date de la construction (651 H. XIVe siècle). Toutefois, malgré l'inscription, nous ne pouvons



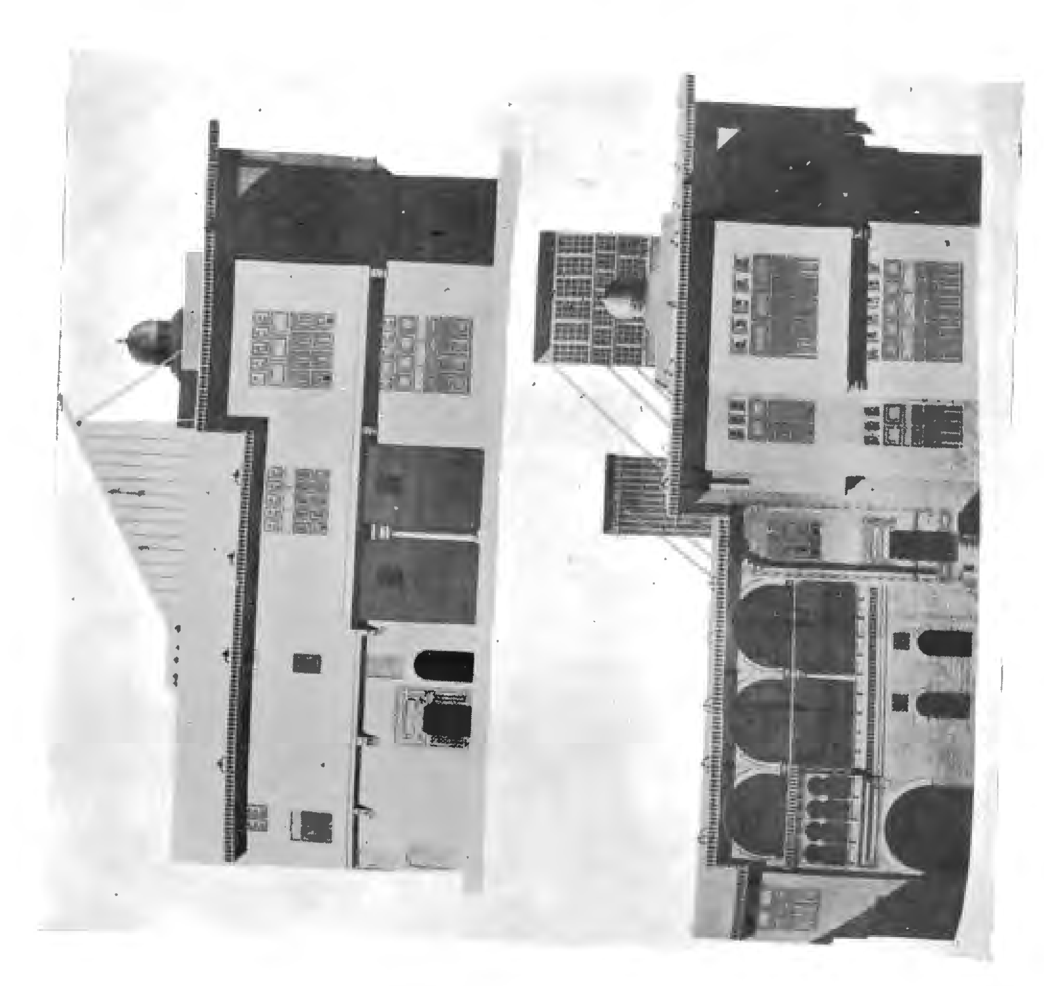
a. — Ḳâʿa de la maison de Hassan Kâchef (*Description*, pl. 55).



b. — Plans de la maison de Hassan Kâchef (*Description*, pl. 54).



b. — Maison Hassan Kâchef (*Description*, pl. 56).



a. — Maison Hassan Kâchef (*Description*, pl. 54).

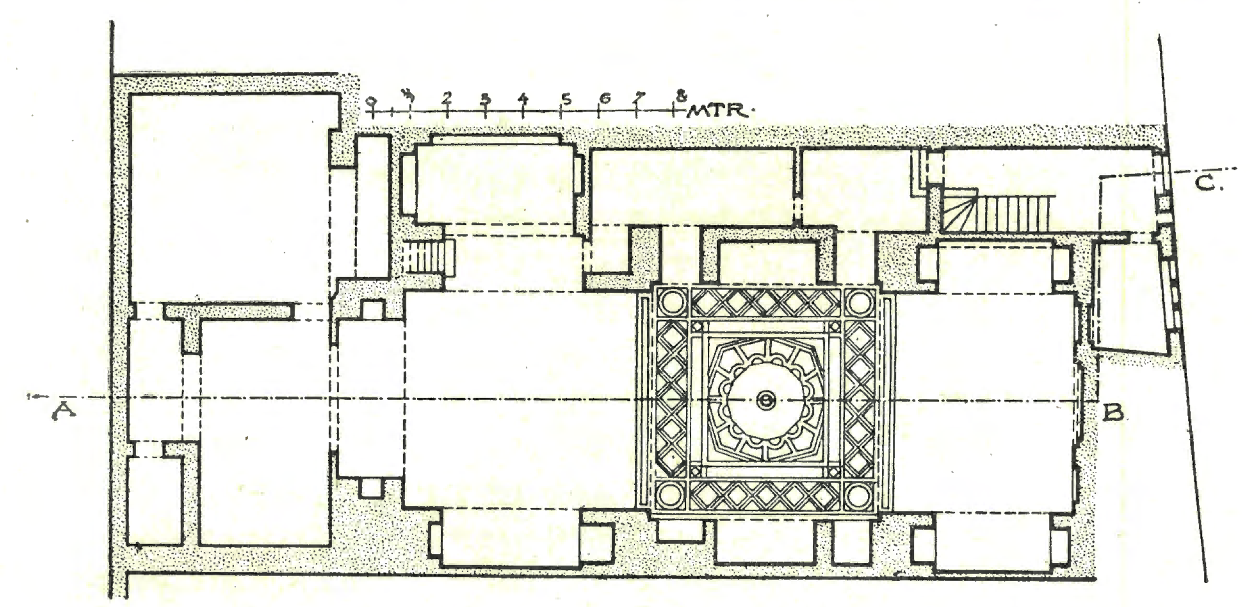


Fig. 35. — Plan de la ḳâʿa du palais de Mohammad Mouhibb ed-Dîn (B. C. 1913).

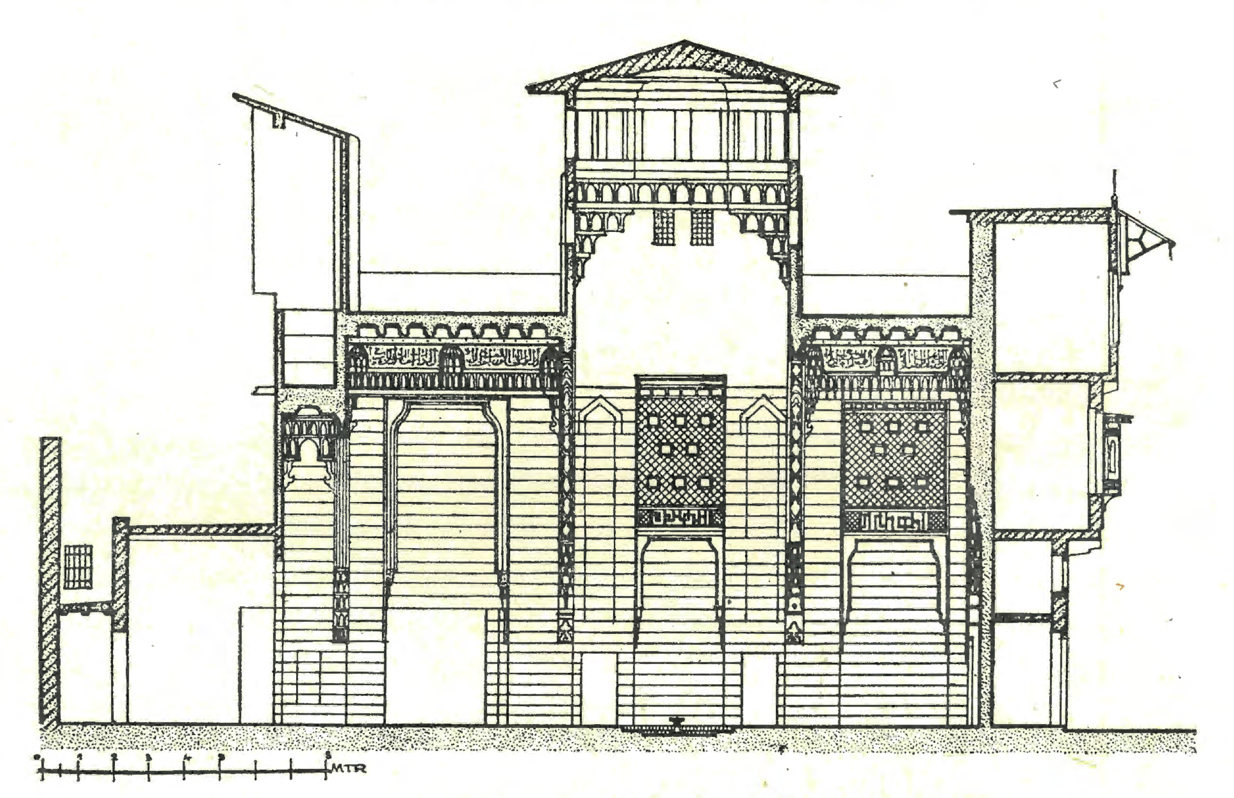


Fig. 36. — Coupe sur la ḳâʿa du palais de Mohammad Mouhibb ed-Dîn (B. C. 1913).

croire que cette salle ne fut pas remaniée, depuis le XIVe siècle. Son style ne l'apparente aucunement aux grandes pièces de Bechtâk, de Yachbak ou de Khayerbek. Par ses proportions élégantes, la ligne de ses «kourdi» qui se substituent aux arcs brisés du XIVe, cette ḳâʿa se rapproche des ouvrages du XVIe siècle.

La maison Zaïnab Khatoun, dont nous parlerons plus loin, nous fournit le meilleur exemple de comparaison.

On trouve au Caire quelques autres vestiges de somptueuses maisons du xive siècle : l'ancienne ḳâʿa, aujourd'hui transformée, connue sous l'appellation de tombeau de Ghannamiya, l'intéressante salle dont on aperçoit le portail sur la nouvelle avenue al-Azhar, dite la ḳâʿa du Dâr de Mohyi-d-dîn Yahia, aujourd'hui mosquée de Charaf ed-Dîn, et surtout la longue et majestueuse salle, devenue la madrassa de Khôchḳadam (fig. 37). Celle-ci devait appartenir à un très vaste palais. Elle se compose, comme toutes les précédentes, d'une partie centrale flanquée de deux iwâns latéraux inégaux. Elle a conservé des détails de décor remarquables. Une large frise à inscription couronne l'ancien lambris, sur le pourtour, en caractères naskhi à haut relief; des cartouches en stuc ornent les iwâns Est et Ouest; les plafonds en bois sont peints de couleurs brillantes et rehaussés d'or. Le centre était couvert par une coupole à lanterneau qui a disparu, ainsi que les lambris.

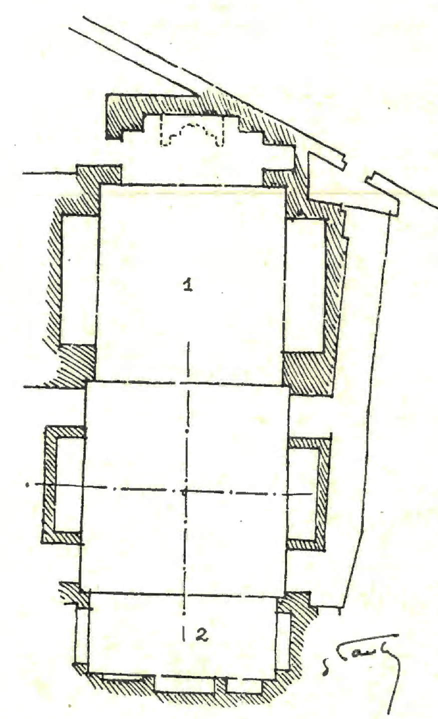


Fig. 37. — Plan de la ḳâʿa de Khôchḳadam.

L'inscription du pourtour, fort belle, donne la date suivante : « Et l'achèvement en a été fait dans le mois de Ragab l'an 778 ou 768 (1367 ou 1377).

La mosquée de Khôchḳadam forme aujourd'hui un ensemble disparate : la salle est datée 1367 ou 1377, le vestibule est au nom de Tachtimour (1386); le second corridor fut construit en 1461, le minaret et la transformation de la salle en madrassa datent de Khôchḳadam (1486). Ce dernier fut sous Ḳâitbâï, successivement, chef des sommeliers, vizir, trésorier et intendant du Palais.

*
* *

Après le xive siècle, le palais et la maison s'humanisent. Déjà sous Ḳâitbâï, au xve siècle, les proportions et le style n'ont plus la puissance et la majesté des constructions précédentes, à la fois palais et forteresses. S'ils occupent encore une assez grande superficie, ainsi qu'en témoignent les vestiges du palais de Mamâï et ceux du maḳʿad de Ḳâitbâï, près de la mosquée funéraire, par contre les locaux se multiplient en diminuant de volume, ne visent plus qu'à l'élégance.

Le caractère plus luxueux de l'architecture indique une période moins troublée, tournée vers les joies de la vie citadine et familiale.

Le maḳʿad du Palais de Mamâï, connu sous l'appellation de maḳʿad de Beit al-Ḳâdi, est tout ce qu'il reste d'un palais qui dut être vaste. De proportions majestueuses, il est élevé sur un haut soubassement, garni de dépendances voûtées. Un élégant portail le flanque sur la droite.

Le développement de cette loggia sur cinq arcades (32 mètres de longueur sur 11 m. 20 de haut sous plafond), sa richesse architecturale, laissent supposer qu'une cour d'honneur importante s'étendait devant elle, entourée de locaux nombreux.

L'ordonnance et la légèreté de ses piliers, le soin apporté à l'exécution, la répartition du décor ornemental, la préciosité des peintures qui recouvrent les poutres du plafond, l'allure décorative des grandes inscriptions rehaussées d'or, témoignent de la qualité des œuvres du temps de Ḳâitbâï.

On ne connait que peu de choses sur les titres de celui qui fit édifier, pour son usage, cette demeure princière. Sous la dynastie des sultans Ḳâitbâï et al Ghouri, sept princes ont vécu. L'émir Mamâï ibn Khadâd, mamlouk de Ḳâitbâï, intelligent et courageux, dit-on (Ibn Iyâs), mourut en 1496-1497 (H. 902).

Diverses inscriptions, relevées par Van Berchem, nous donnent les titres de l'émir et la date de construction du maḳʿad. Les plus importantes sont sculptées de part et d'autre du portail d'entrée et peintes sur la grande frise décorative qui reçoit le plafond à poutres apparentes.

Ce bel élément architectural du xve siècle jette un peu de lumière sur l'ampleur et la distinction des cérémonies officielles de cette époque. On pense naturellement aux galeries ouvertes d'un goût si pur que l'art italien produisit, à Florence ou à Rome, parallèlement.

Les artistes de l'Expédition française connaissaient ce palais; ils l'ont porté sur le plan de la ville (pl. 26 de l'album, état moderne) sous le nom de Beit el-Ḳâdi, désignation qu'elle garde encore aujourd'hui. Déjà à cette époque on l'utilisait comme tribunal religieux.

Arthur Rhoné donne de la cour, qui existait en partie en son temps, quelques impressions. « La maison du kâdi, dit-il, a l'aspect d'une grande demeure d'autrefois : un préau bien clos, orné de machrabiyyas. Au milieu de la cour un grand arbre dont les branches se profilent comme des arabesques sur le fond d'arcades et de colonnettes qui décorent la terrasse du Palais[1]. Au pied de l'arbre une

[1] Voir *Photographie ancienne*, *B. C.*, 1902.

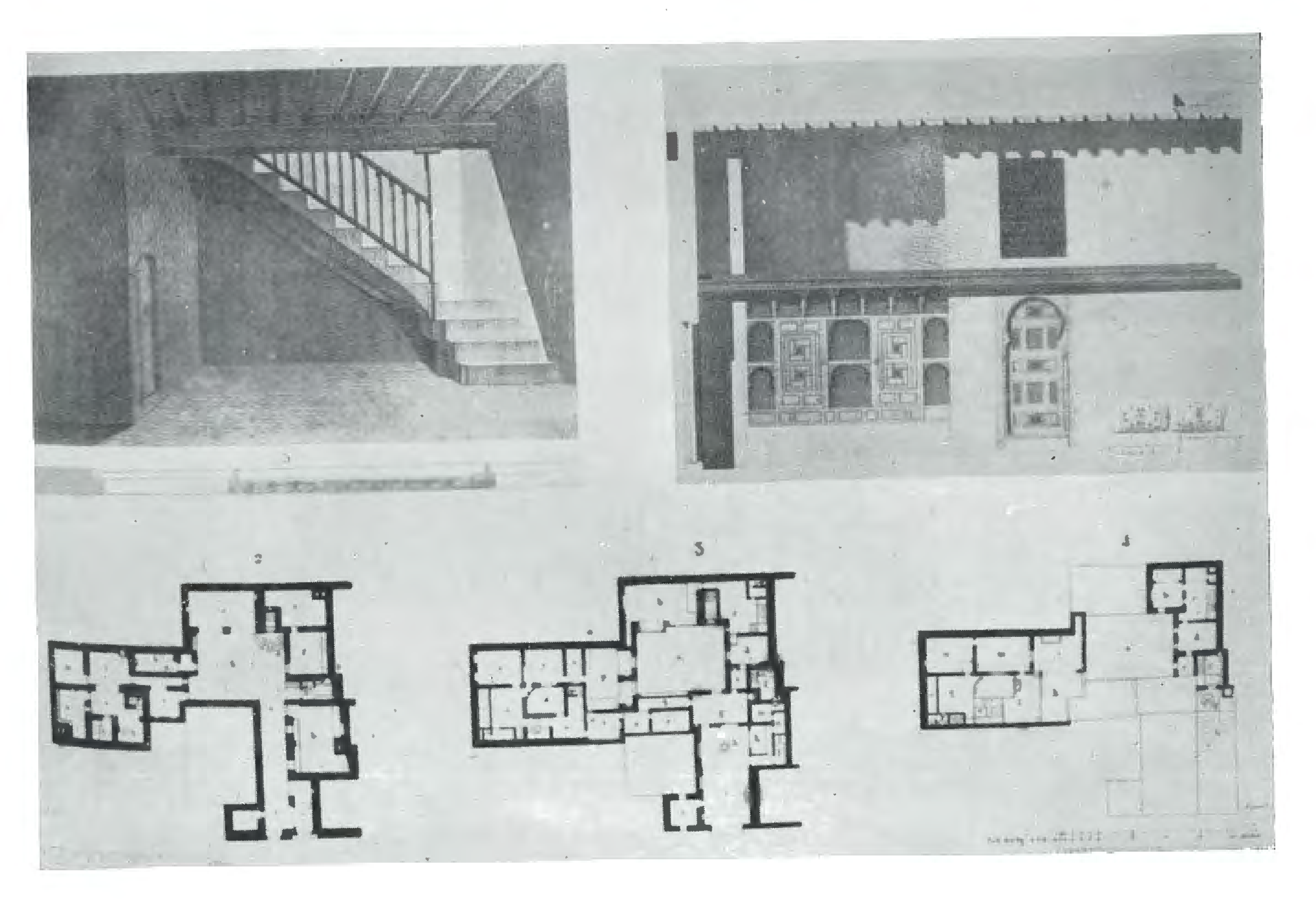
société de gens paisibles dégustent du café ou bien tournent des yeux d'envie vers la nourriture qu'à cette heure et en vertu d'un legs pieux le bawâb d'une mosquée voisine distribue à tous les chats du quartier. C'est là aussi qu'on loue les faux témoins, avant de gravir l'escalier de la loggia du ḳâdi, où la justice est rendue presque en plein air et d'une manière toute patriarcale» (A. Rhoné, *L'Égypte à petites journées*, p. 292).

Le rapprochement de cette œuvre avec le maḳʿad que le sultan Ḳâitbâï fit construire auprès de sa mosquée funéraire, au cimetière de l'est, confirme l'harmonie de caractère des monuments civils de cette époque. Ce maḳʿad était réservé aux réceptions que justifiait le cérémonial funéraire du temps.

Ce sont les mêmes proportions, très pures, la même délicatesse affectée du décor. Cette salle était située en dehors de la ville, exposée à tout venant; aussi (et ceci constitue une modalité différente) l'intérieur des arcades, qui constituent ici un rappel du maḳʿad, était-il rempli par une maçonnerie bien appareillée ne laissant subsister pour l'éclairage que des baies rectangulaires, fermées par des grilles en bronze. Élevée également sur un haut soubassement garni de locaux voûtés, on y accède par un élégant portail terminé par un jeu de stalactites. L'ensemble est abrité par un auvent qui enrichit la composition de ses peintures délicates. Nous ne retrouverons à l'époque suivante aucun témoignage d'une architecture civile, reflétant encore, comme celle du xve siècle, la puissance des palais princiers du xive siècle. Néanmoins cet art nous révèle que les Circassiens sont plus attachés à jouir d'une civilisation, que les Mamlouks baharites avaient fortifiée par d'incessantes luttes, qu'à grandir leur domination; ils laissent par leur mollesse, se glisser dans leurs mœurs une décadence dont les Ottomans sauront profiter.



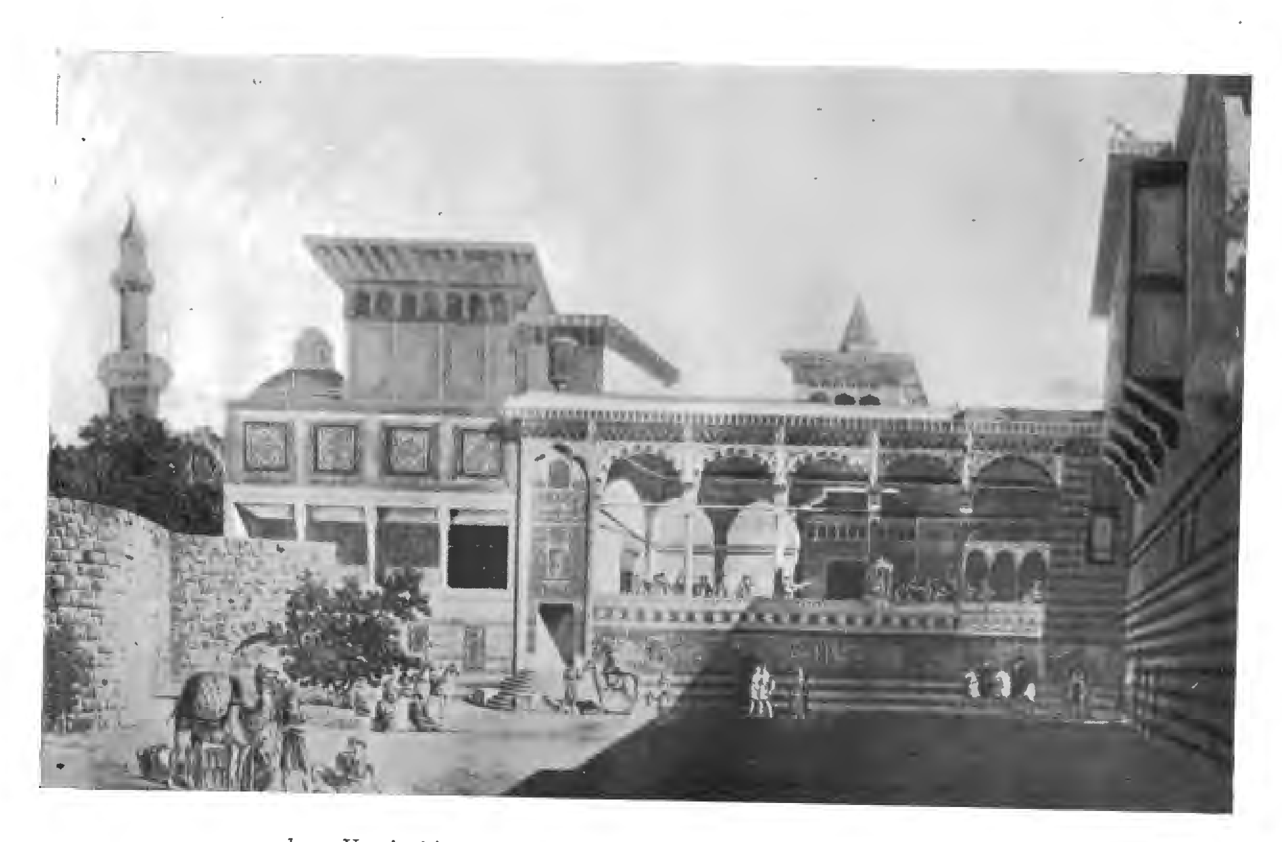
a. — Vue du jardin de Mourad bey à Guizeh (*Description*, pl. 17).



b. — Plans de la maison d'Ibrahīm Katkhoda es-Sinnâri (*Description*, pl. 57).



a. — Vue intérieure du palais de Kâssem bey (*Description*, pl. 51).



b. — Vue intérieure de la maison de 'Osman bey (*Description*, pl. 50).

CHAPITRE IV.

LES PALAIS ET MAISONS APRÈS LA CONQUÊTE TURQUE.

Avec le XVIe siècle, la maison est plus intime; les pièces plus petites, décorées avec préciosité, abritent une société plus bourgeoise. Les éléments qui la composent ont trouvé leur forme définitive. Pendant longtemps encore son type ne variera guère. Il faut atteindre le règne de Mohammad ʿAli pour que l'habitation recherche à nouveau les grands espaces, les salles imposantes, les jardins et les grandes pièces d'eau.

La maison turque apparaît généralement sous l'aspect suivant[1] :

Franchie une porte qui attire par son décor l'attention du passant, seul indice extérieur du rang social du maître de la maison, on rencontre le «mastaba», siège en pierre qui reçoit habituellement le portier; ce siège est parfois en bois tourné «dikka». Puis, on parcourt un couloir coudé, plafonné, ou encore voûté, qui donne accès à une cour intérieure sur laquelle s'aèrent et s'éclairent, en partie, les pièces principales du logis. Cependant, cette cour ne saurait être comparée à celle de l'ancienne maison orientale, laquelle formait le véritable centre du plan où s'ouvraient largement les pièces principales. Ici, elle sert de cour d'honneur, pour la réception. L'étranger y pénètre avant d'être reçu, stationne au «takhtabôch», ménagé dans un défoncement du mur, dont le linteau est soulagé par une colonne centrale, ou encore est reçu dans une sorte de loggia qu'on appelle le «makʿad». Il est alors invité à se reposer sur des divans chargés de coussins, disposés le long des parois. Le «makʿad» existe dans toutes les maisons bourgeoises; cette haute loggia aux arcs élégants domine la cour de quelques mètres. Généralement placé sur le côté sud de la cour il reçoit la brise rafraîchissante du nord. Le «takhtabôch» et le «makʿad» sont surtout utilisés en été. Sur eux et sur les deux portails distincts se concentre l'intérêt architectural de la cour. De l'un ou l'autre de ces lieux de repos, le visiteur peut admirer les dallages, les mosaïques des allées, les verdures des parterres et les machrabiyya qui garnissent les fenêtres des étages. Parfois aussi dans la cour

[1] Voir *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, by Edward William Lane, p. 10 et seq.

était édifié une sorte de kiosque en treillage qui servait aux mêmes fins que le takhtabôch et le maḳʿad.

Il semble bien que le goût des loggias provienne d'une inspiration syrienne et persane. La disposition du maḳʿad est très apparentée au «talar» persan, à deux colonnes et niche centrale, que les persans réservaient pour les réceptions, en été. On remarque de nombreux exemples de ces loges ouvertes dans les palais élevés à Téhéran, au XVIIIe siècle, à Ḳasr-i-Kadjar et au divan de Khanchi-chah. Pascal Coste donne le plan d'une maison de notable à Ebher. (*Les monuments modernes de la Perse*, pl. LXIX) où une loggia à deux colonnes, flanquée de salons profonds fermés par des machrabiyya, est disposée dans l'axe d'un agréable jardin, orné d'une fontaine. Puis nous ne devons pas oublier que plus anciennement, la Syrie chrétienne avait généralisé dans ses maisons l'emploi des portiques et des loggias, sur cour ou sur rue.

Un perron et une porte ornementée, réservés aux hommes, donnent accès au maḳʿad. Celui-ci, l'hiver, cède le pas à un grand salon de réception, la «mandara». Ce dernier est l'une des pièces les plus importantes de l'habitation musulmane.

Voici donc une partie de la maison, facilement accessible, réservée essentiellement au propriétaire et à ses hôtes; elle constitue le «selamlik». Dans cette première division du logement, des dépendances donnent directement sur la cour, en rez-de-chaussée : cuisine, offices, dépôts, chambres de domestiques, écuries, etc. Les murs sont parfois garnis de plantes grimpantes ou de treilles; dans un angle, un puits donne une eau d'infiltration venant du Nil, généralement saumâtre.

La partie publique de l'habitation est d'une architecture assez sobre quoique élégante. Ce n'est pas là que se tient la famille qui est retranchée à l'intérieur de la maison, dans des appartements soigneusement défendus contre toute indiscrétion, et plus luxueusement décorés. On y pénètre par un petit portail donnant sur la cour intérieure «bâb al-harîm», très différent par son élégance de celui du maître, et facilement reconnaissable, grâce à son décor et à sa situation dans la cour. Il ne peut y avoir de doute pour l'étranger sur sa destination. Cette porte ouvre sur un escalier qui conduit, à l'étage, à une grande pièce, la «ḳâʿa» qui sert de pièce commune aux femmes et constitue le véritable centre familial de l'habitation. Autour d'elle, et en un ou plusieurs étages, sont groupés les chambres secondaires, les réduits, les débarras.

Georges Ebers, nous décrit ainsi le harem. «L'entrée des chambres du harem est interdite, même aux amis les plus intimes. «Harem» ou «haram» signifiait, à l'origine, ce qui est défendu, ce qu'on ne saurait toucher, et, je l'ai déjà remarqué, la maison est pour l'Oriental un sanctuaire dans le vrai sens du mot. Quand nous entendons dire, nous autres Européens, que le maître de la maison reste dans le harem, nous nous imaginons d'ordinaire le contraire de ce qui est; cette phrase signifie seulement que l'homme à qui on rend visite s'est retiré au sein de sa famille, dans cet asile où ne doit le suivre aucun des soucis ou des tourments inhérents aux affaires, où il peut se livrer tout entier et sans dérangement aux douceurs du repos ou au bonheur calme de la vie domestique. Lorsqu'on a longtemps séjourné en Orient, on comprend quel est le sentiment qui a inspiré ce respect pour la sainteté de la maison, et combien il est nécessaire de l'éprouver : aussi bien doit-on avoir un endroit où ne pénètrent point les bruits du marché de la vie. Ce lieu, où les enfants viennent en bondissant saluer le père, où le mari trouve ses femmes, qui n'ont jamais part à ses soucis d'affaires, est le harem; le harem dont les habitantes, tout entières au soin des enfants, à la paresse, au narghileh et à des plaisirs grossiers, peuvent paraître méprisables à leurs sœurs européennes, mais ne se sentent nullement prisonnières, et ont assuré souvent, à celles de nos femmes du monde qui leur rendent visite, qu'elles ne voudraient pas changer de condition avec elles. Le harem est dans un des étages supérieurs, et la chambre principale, la «ḳâʿa», en est disposée de la même manière que le salon de réception; elle est même plus riche que celui-ci, dans les maisons aisées (Georges Ebers, *L'Égypte, du Caire à Philæ*, traduction Gaston Maspero, p. 96).

De par leur destination et aussi leur situation relativement au niveau de la cour, la mandara et la ḳâʿa sont très différents.

La mandara égyptien se compose ordinairement d'une partie centrale, dallée ou mosaïquée, le plus souvent en marbre blanc et noir, qui constitue en quelque sorte le vestibule. C'est la «dorḳâʿa». L'invité s'y débarrasse de ses sandales et les domestiques s'y tiennent aux ordres. Un, deux ou trois iwâns latéraux, surélevés par une haute marche, ouvrent largement sur ce centre accueillant. Des tapis, des divans recouverts de coussins, sont installés sur les trois côtés de chaque iwân. Les divans sont formés de matelas posés sur le sol ou encore sur des cadres en bois «sarir». Lorsque les murs latéraux comportent des défoncements en niches, les divans sont constitués par des plates-formes basses en maçonnerie, les «sidilla».

Le centre de la dorḳâʿa est occupé par une fontaine richement décorée de mosaïques et, au fond, face à l'entrée, une tablette «souffa», posée sur une élégante arcature, supporte ou abrite les gargoulettes d'eau fraîche, les flacons à parfums, vases, etc.

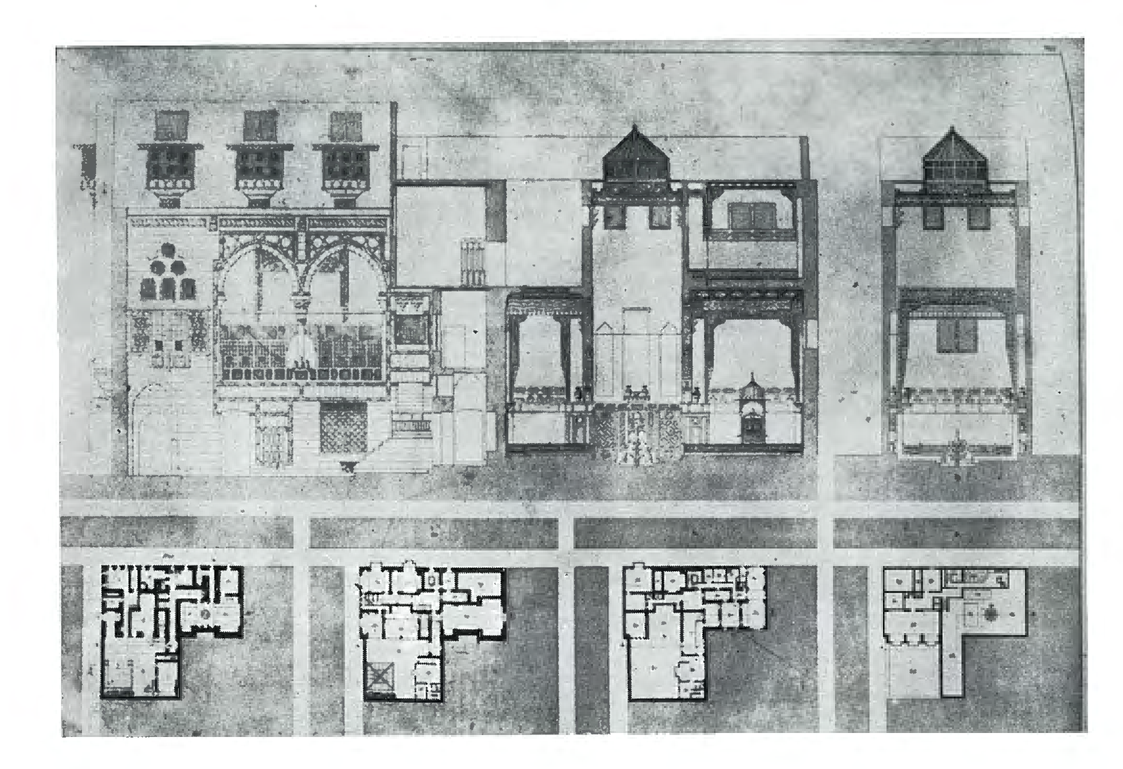
La paroi qui reçoit le «souffa» est décorée d'arabesques. Cet usage a pris naissance à Boukhâra, d'où son nom de «boukhâriyya».

Le plus souvent, l'un des iwâns est plus profond que l'autre, plus riche, et revêtu de lambris. Des tablettes, des rayonnages à arcatures, supportent des faïences persanes, des vases de Chine. C'est l'iwân d'honneur. En Égypte, le type de la salle à deux iwâns est le plus courant, quoiqu'il ait existé des salles à trois iwâns dans des maisons aujourd'hui disparues, mais dont il nous reste des descriptions. En Syrie, au contraire, le mandara à trois iwâns disposés en croix se rencontrait fréquemment. Celui du milieu devient la place de choix, sorte de tribune où le maître de la maison se tient et préside aux réceptions.

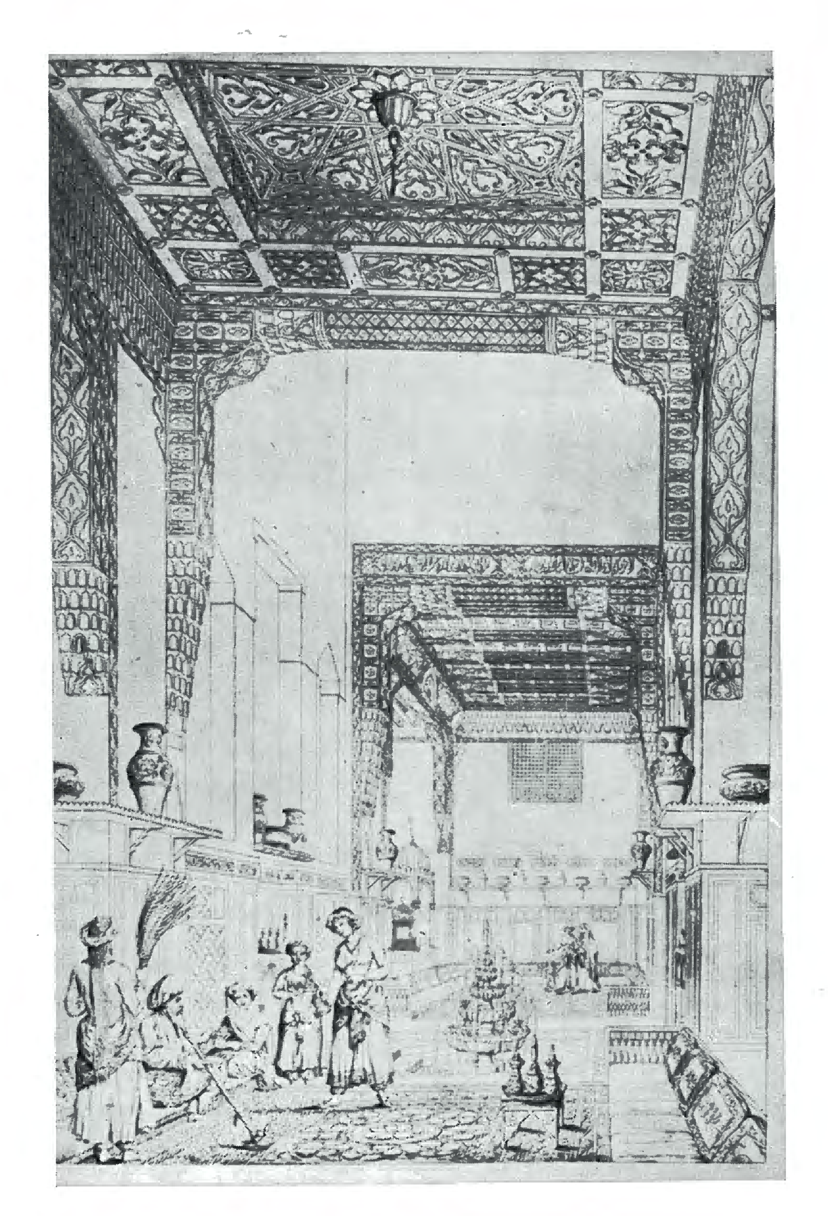
Cette pièce, surmontée par des étages, est couverte par un plancher intermédiaire, constitué par un jeu de poutres apparentes, sculptées et peintes, rattachées aux murs par un bandeau de couronnement, simple ou à stalactites. Les murs sont revêtus de carreaux de faïence décorée, à hauteur des lambris. Quelques armoires, encastrées dans les murs, sont fermées par des portes délicatement ouvragées et complètent le décor. Les fenêtres qui s'ouvrent, soit sur le jardin, soit sur la cour, sont garnies de grilles en bronze ou en fer, à mailles très larges; il importe peu que les hommes soient vus.

La grande «ḳâʿa» de l'étage est d'aspect infiniment plus riche. Sa situation sous terrasse, permet de lui donner une plus haute élévation; elle monte quelquefois sur plusieurs étages et son plafond est souvent défoncé par un ou plusieurs lanterneaux, les «mamraḳ», qui ont donné lieu à d'ingénieux motifs de coupoles ajourées. Les pièces adjacentes qui ne peuvent s'éclairer directement sur l'extérieur, sont aérées sous terrasse, par des appentis ou «malḳafs» dirigés vers le nord.

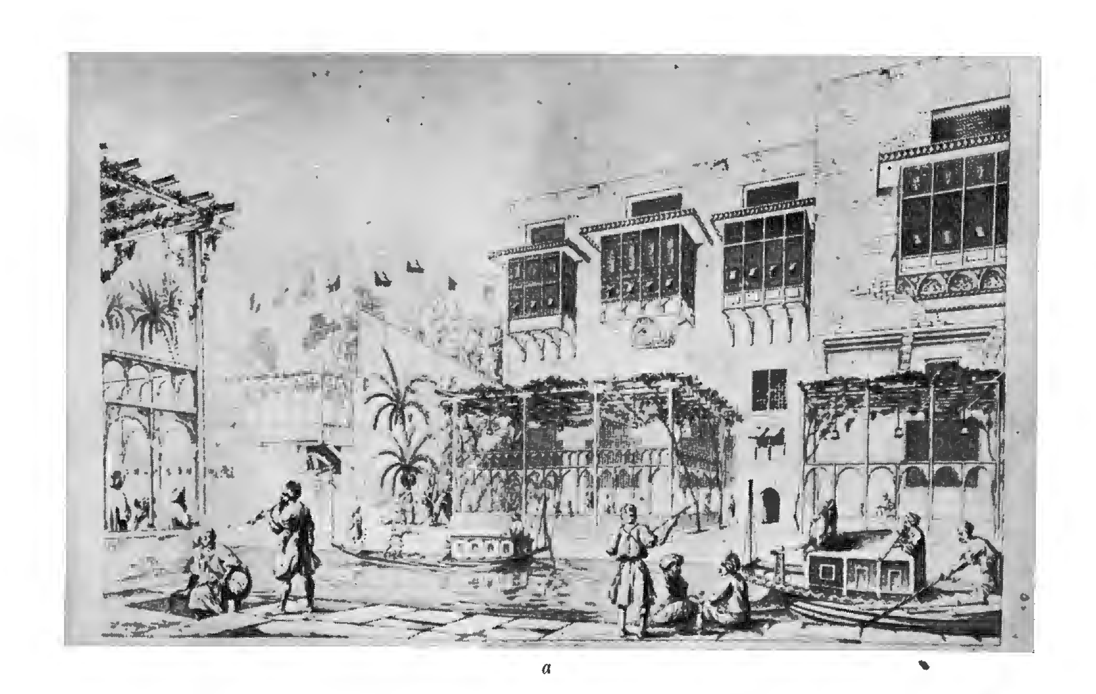
Le «souffa» de cette grande salle est plus riche; sur lui est rassemblé la vaisselle d'apparat, les vases de Chine, les gargoulettes des Indes ou de Perse, les verreries égyptiennes, tous les objets précieux. Le pavage de la «dorḳâʿa» est particulièrement soigné, et les tapis qui couvrent le sol des iwâns sont luxueux. Là aussi, à hauteur des lambris courent des rayonnages à arcatures, et dans les lambris mêmes s'ouvrent des placards. Au-dessus du lambris et tournant autour des iwâns, des étagères portent des faïences précieuses. Mais l'intérêt décoratif de ces salles réside surtout dans les nombreuses combinaisons de «machrabiyya», sortes de clôtures ajourées, formées par l'assemblage de petits bois tournés. A l'origine, le machrabiyya était une sorte de petite échauguette demi-circulaire ou demi-polygonale, placée dans un courant d'air, en saillie sur



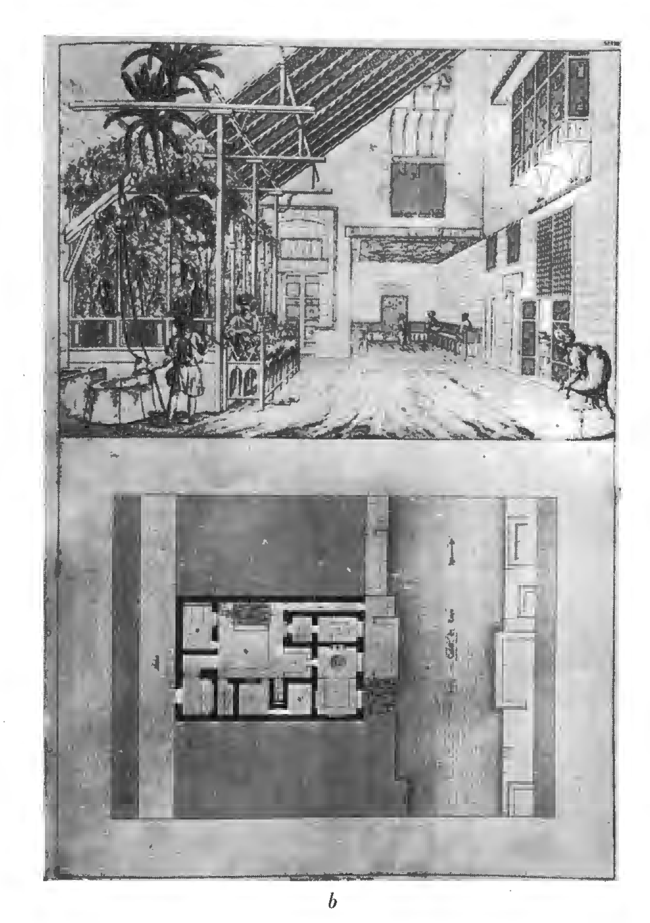
a. — Plans et coupes d'une maison au quartier de Khôchḳadam (P. Coste, *Monuments du Caire*, pl. 45).



b. — Ḳâʿa d'une maison au quartier de Khôchḳadam (P. Coste, *Monuments du Caire*, pl. 46).



a



b

a et *b*. Plan et vues d'une maison sur le canal el-Khalig (P. Coste, *Monuments du Caire*, pl. 48 et 49).

l'extérieur. On y plaçait les gargoulettes, qui contenaient ainsi une eau plus fraîche. Par extension, on constitua pour y trouver la fraîcheur, des divans en encorbellement sur l'extérieur, enveloppés de ces combinaisons de boiseries ajourées. Les machrabiyyas sont devenus alors l'un des éléments habituels des salles et, extérieurement ils jouent un rôle prépondérant dans l'aspect des façades, surtout des façades sur cour. Ils sont souvent complétés par des vitraux, les «ḳamariyya», placés dans leur partie supérieure. Afin de donner un peu plus de lumière, quelques maisons possèdent, entre les plafonds et les lambris, des claires-voies en plâtre dont les vides sont garnis de verres de couleurs qui tamisent la lumière. Enfin, le décor comporte des sujets peints sur les bois, représentant des fleurs, des personnages et des inscriptions de bienvenue.

Il est intéressant de noter que dans ces pièces, il n'y a pas de meubles en dehors des divans. Les repas étaient pris sur des plateaux portés par des supports, les «koursis», à proximité des convives. Dans les pièces secondaires il y avait des lits pour le repos de la nuit. Point de cheminées, l'hiver l'air était adouci au moyen de braises rougies contenues dans des sortes de réchauds en cuivre découpé et décoré, les «mangals», et nous ne devons pas oublier que le musulman se défend contre le froid par le costume.

Dans les maisons importantes il y avait des réduits, des passages secrets conduisant à une porte dérobée permettant aux maîtres du logis de s'échapper en cas de danger, comme aussi de faire pénétrer les visiteurs compromettants; enfin il y avait, pour abriter les objets précieux, un local dissimulé le «makhba».

Le hammam occupait une place importante dans la maison musulmane.

*
* *

L'un des plus beaux exemples de ḳâʿa nous est fourni par la maison, encore visible, de *Zaïnab Khatoun* (fig. 38-39), à ed-Darb el-Ahmar (ʿAtfat el-Azhari, n° 77). Elle est élevée comme la nef d'une chapelle. Deux iwâns inégaux donnent sur la dorḳâʿa, mosaïquée et dominée par un lanterneau. L'un des iwâns, remarquable par sa profondeur, constitue à lui seul, par sa surface et ses défoncements, un élément cruciforme d'un grand intérêt architectural.

On ne peut que goûter, notamment, la légèreté de ses kourdis, la richesse des couronnements de stalactites, les plafonds à poutres ou caissons, la tenue des lambris en mosaïques de marbre, l'harmonie générale. Un salsabîl s'élevait au fond, en niche; il est aujourd'hui remplacé par une armoire à rayonnages.

Quelques portes à bois assemblés donnent encore à cette salle un peu de sa richesse, de son luxe d'antan.

Des inscriptions sous les plafonds contiennent des vers, des louanges, des formules de bienvenue; elles ne nous donnent malheureusement pas d'indication

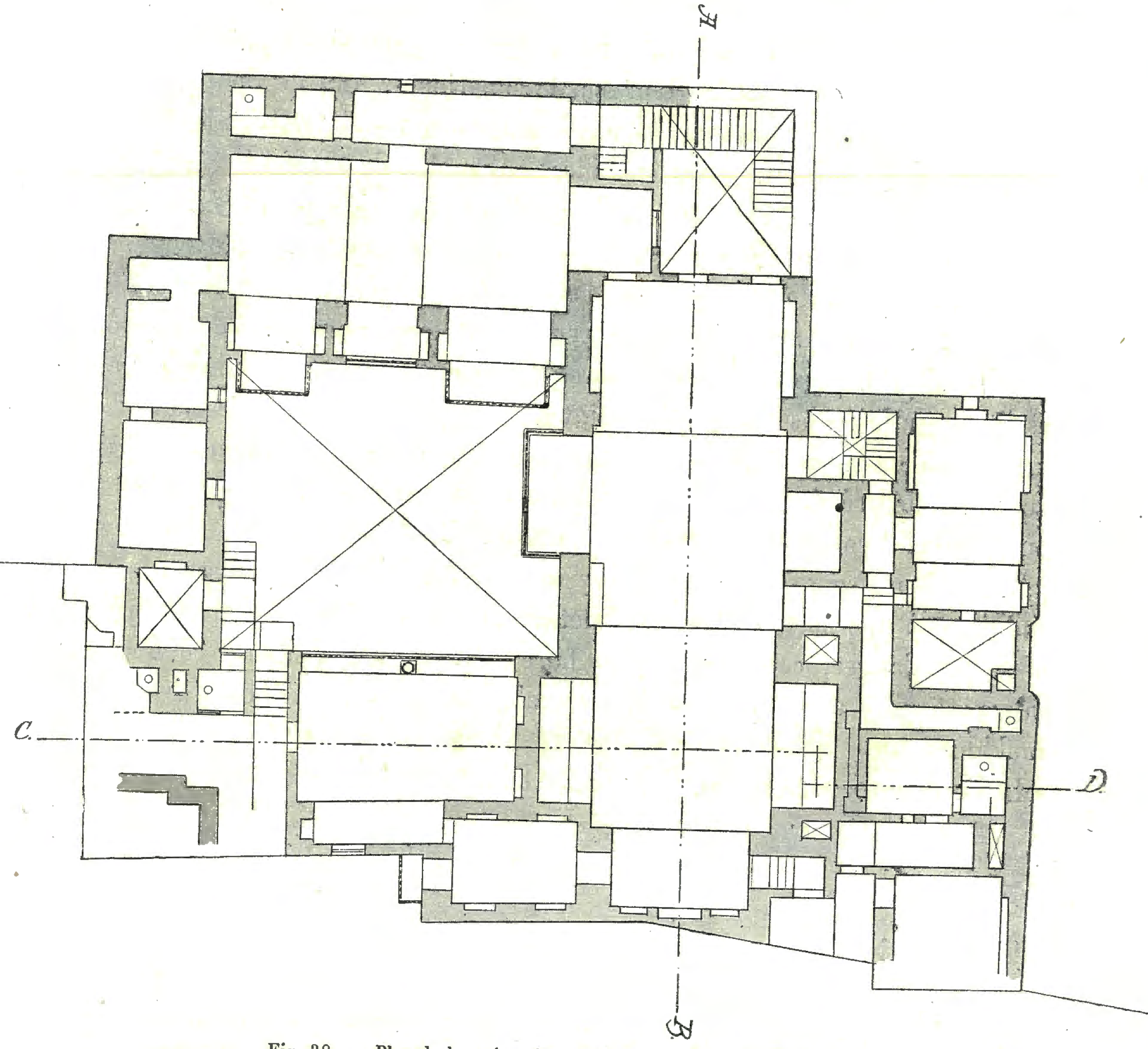


Fig. 38. — Plan de la maison Zaïnab Khatoun, étage principal.

sur la construction de cette salle. Toutefois, ses nobles proportions, son style, la simplicité élégante de ses lignes générales, son plan, nous incitent à supposer qu'elle appartient à une époque qui possédait encore le goût des réceptions fastueuses, comme le révélait l'architecture des émirs du temps de Ḳâitbâï. Ce n'est pas la maison du XVIIe, aux pièces nombreuses, comme celle de Gamal ed-dîn ou

d'el-Moulla, où ne se distingue plus de ḳâ'a d'apparat, de grandes dimensions. Nous retrouvons ici le souvenir de la belle salle de Katkhoda, plus grande, mais de même esprit. Nous pensons qu'il faudrait voir dans cette œuvre l'expression architecturale du début du XVIe siècle, de l'époque du sultan el-Ghouri, recon-

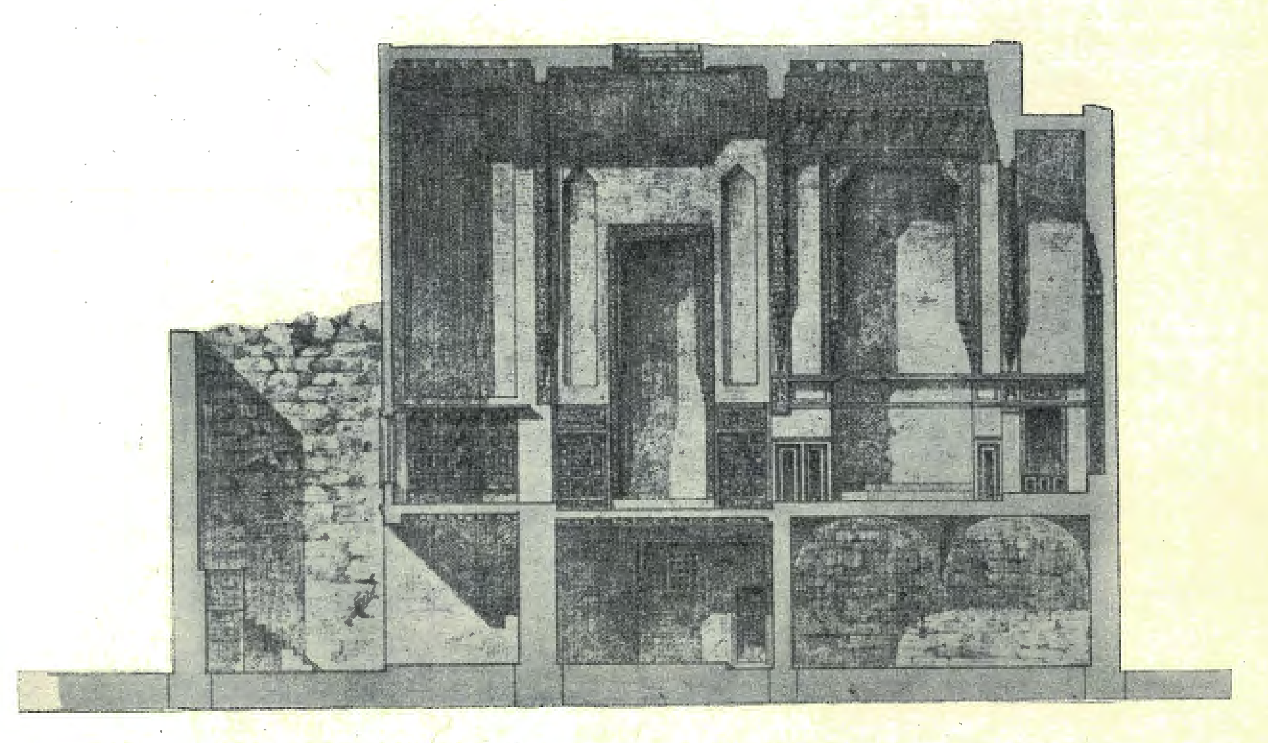


Fig. 39. — Maison Zaïnab Khatoun, coupe sur la ḳâ'a (d'après Herz Pacha).

naissable à une sorte de verticalisme des formes, tel qu'il apparait dans les ouvrages religieux de ce temps.

La maison Zaïnab Khatoun dispose encore, autour d'une cour réduite, de pièces plus petites, mais il ne faut y voir, à notre avis, que des adjonctions d'une date bien postérieure.

Nous pensons, avec Herz Pacha, qu'on peut également dater de la même époque, une autre ḳâ'a de même plan, dont il nous faut déplorer la disparition. La ḳâ'a de la maison el *Haramaïn*, à es-Sikka-l-Gadida, présentait les mêmes caractéristiques que celle de Zaïnab Khatoun : «salle oblongue avec deux iwâns à ses extrémités, isolés par la dorḳâ'a, au plafond plus élevé que celui des iwâns». Comme particularité, elle était pourvue, au fond du petit iwân, d'une tribune, dont la balustrade plongeait sur la dorḳâ'a (fig. 40-41).

Les planches du *Bulletin du Comité de conservation des monuments arabes* (*B. C.*, 1909, p. 167, pl. IX à XI) nous permettent d'apprécier l'élégance de l'iwân principal, très comparable à celui de Zaïnab Khatoun. Le plafond de la dorḳâ'a

était particulièrement surélevé, au-dessus du niveau des plafonds des iwâns; une rangée d'alvéoles, amorties aux angles par des pendentifs à stalactites, soutenaient le plafond, troué par un lanterneau.

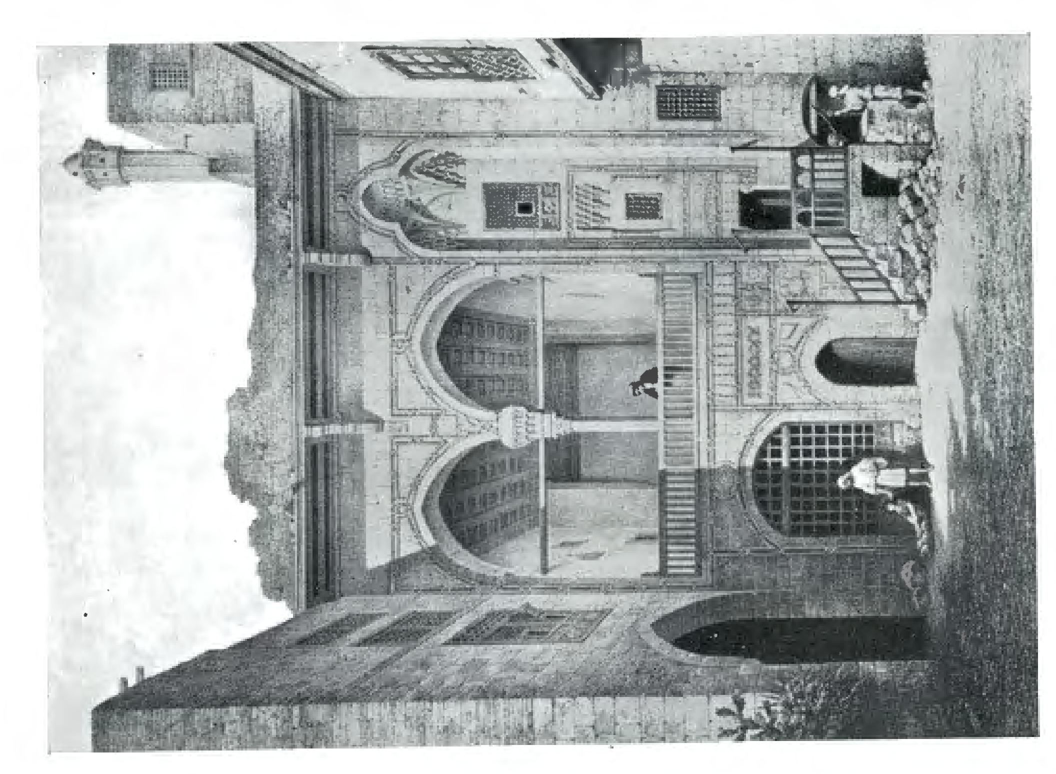
Fig. 40. — Plan de la ḳâ'a d'el-Haramaïn.

Grâce aux restaurations habiles d'Herz Pacha, la maison Gamâl ed-Dîn ez-Zahabi (Harat Khôchḳadam n° 72) peut nous donner un ensemble, cour et salles, représentatif de la maison bourgeoise du xviie siècle (H. 1044). C'est par une ruelle des plus pittoresques qu'on aboutit à l'entrée de la maison de l'ancien prévôt des marchands, Gamâl ed-Dîn ez-Zahabi. La maison est petite, mais confortable, les pièces sont sans grandeur, mais gagnent en intimité.

La cour est très attrayante. Un maḳ'ad ouvert par deux larges baies, portées sur une colonnette centrale, le portail délicat logé dans l'angle de la cour, de nombreux machrabiyya en saillie, une fontaine enfin (qui fut prélevée sur la maison d'ach-Cha'râoui), concourent à donner un grand charme à cette cour d'honneur. Des dépendances nombreuses occupent un haut soubassement; on y pénètre par des baies arquées, soigneusement appareillées.

Au premier étage, une ḳâ'a discrète, tout en longueur, de petites dimensions a conservé l'attrait d'une partie de ses lambris et de ses dallages de marbres polychromes. Elle est du type à deux iwâns, à défoncements garnis de machrabiyya et armoires. Un lanterneau surmonte la dorḳâ'a et domine le plafond à poutres peintes des iwâns. Cette maison doit à sa bonne reconstitution d'être connue, et visitée de préférence à toute autre maison, généralement peu présentable.

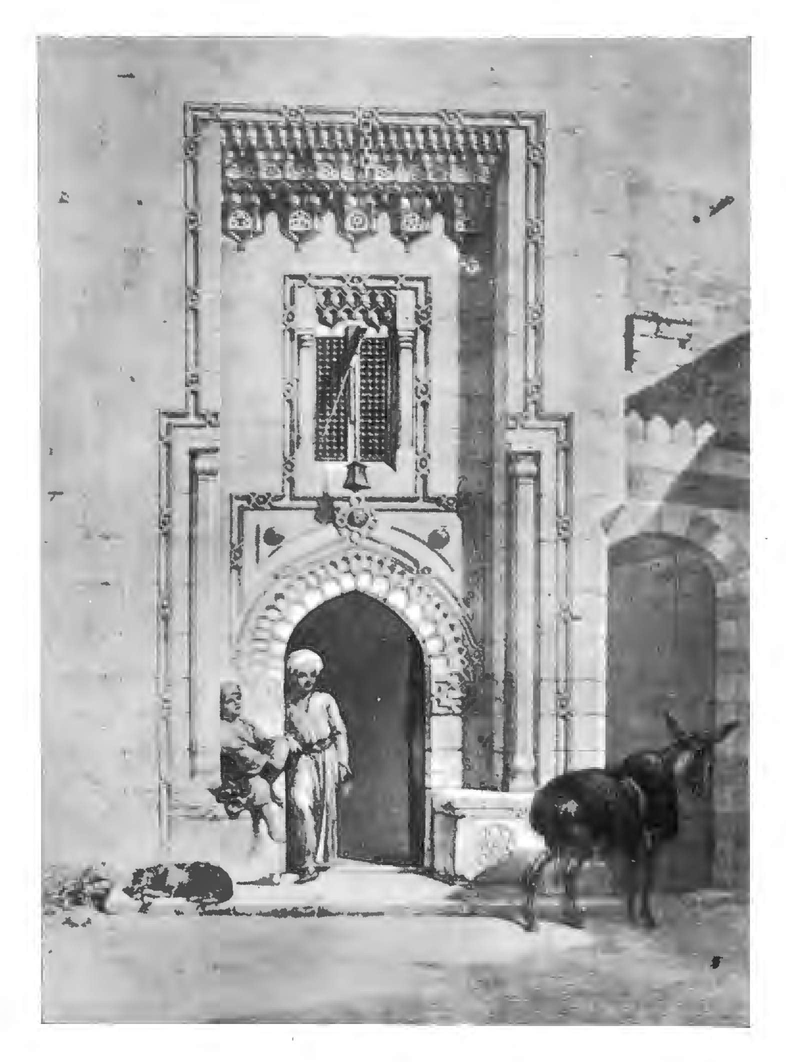
Une autre maison du xviie siècle, désignée aujourd'hui sous le nom de Baït el-Moulla, à el-Maqâssis (Gamâliyya) aurait été construite sur l'emplacement d'une résidence fondée au xive siècle par l'émir Beibars, alors intendant d'an-Nasir Mohammad ibn Ḳalaoun. Maḳrîzi la mentionne sous la désignation de «Dâr



b. — Maison el-Amyr (Prisse d'Avennes, pl. 31).



a. — Maison El-Tchéléby (Prisse d'Avennes, pl. 39).



a. — Porte de bain, Hammam el-Talat (Prisse d'Avennes, pl. 38).



b. — Maison el-Amyr, porte du harem (Prisse d'Avennes, pl. 32).

Beibars el-Hâguib ». Sur l'entrée de la maison subsiste un souvenir de cet ancien édifice, un arc en briques, confirmant l'indication de Makrîzi. Au XVII[e] siècle, l'émir Mohammad ibn Tourân, alors propriétaire, remania complètement l'hô-

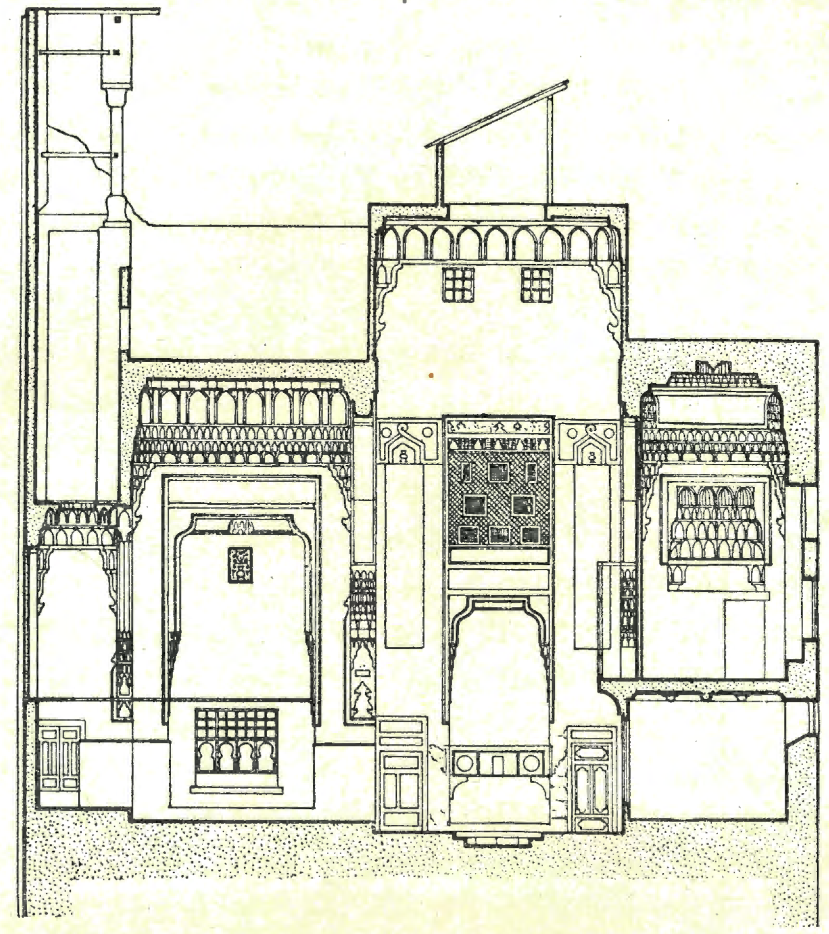


Fig. 41. — Coupe longitudinale sur la ḳâ'a d'el-Haramaïn (B. C. 1909).

tel, il y annexa, en outre, un élégant maḳ'ad à trois arcades. Celui-ci fut par la suite subdivisé pour être utilisé comme logement, et sa façade fermée par un muret troué de petites fenêtres. C'est ainsi qu'il apparait aujourd'hui. Il était élevé; son plafond, encore aujourd'hui en assez bon état, laisse apparaître la peinture de ses poutres apparentes; une frise à inscription nous fournit la date de 1065 H. (1654).

Autour d'une cour assez spacieuse, les locaux s'organisaient. Les ruines d'une « mandara » élancé, à deux iwâns, quelques vestiges de façades à encorbellements portés par des corbelets de pierre, des arcs surbaissés en soubassement, laissent encore deviner l'importance de cette demeure qui comptait parmi les plus belles.

La maison du cheikh Ahmad Moussa el-ʿAroussy (rue Soûḳ ez-Zalaṭ) a conservé, malgré les adjonctions de locaux et les remaniements, quelques beaux éléments de son ancienne richesse. Sur la rue, au-dessus d'un rez-de-chaussée garni d'échoppes, six hauts machrabiyya alignent à un même niveau la broderie de leurs bois tournés. Quoique de moindre intérêt, une maison voisine participe à cette perspective par l'apport d'un grand et de deux petits machrabiyya.

Une porte, devenue basse par suite de la surélévation de la rue, donne accès à un large vestibule, aboutissant à la cour privée de la maison. Celle-ci a gardé beaucoup de son charme. Dès l'entrée un spacieux takhtabôch offre un abri ombreux; une colonne de marbre, de style dorique, supporte en son milieu le linteau de bois traditionnel.

Tout proche, une porte de proportions et de décor gracieux donne accès à un mandara, largement éclairé sur la cour. Au-dessus de cette pièce on distingue encore le maḳʿad à deux arcs, défiguré par un mur de remplissage troué de fenêtres rectangulaires. Un portail élégant qui conduit à l'escalier du maḳʿad, complète l'ensemble architectural de cette cour. La subdivision des pièces principales en logements a enlevé tout intérêt aux étages.

La maison du cheikh Mohammad el-Ḳassabi (communément appelée as-Souhemi) située dans le quartier de Gamâliyya, rue darb el-Asfar, fut élevée au XVIIe siècle par le cheikh Zain ed-din Abd el-Hay et-Tablâoui. Restaurée au XVIIIe siècle (1211 H.), elle appartint finalement au cheikh Ahmad es-Souhemi et à son frère qui la constituèrent en bien wakf.

Grâce à sa cour agrémentée de plantations, à la diversité de ses salles, elle demeure l'une des plus attrayantes maisons qui nous soient parvenues. La cour est rectangulaire, de proportion voisinant un sur deux; cette particularité provient de l'addition de deux maisons contiguës. Ce fait est confirmé par la présence, sur l'un des petits côtés, de deux arcades d'un maḳʿad, de modestes dimensions, que le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe vient de faire dégager.

Face au passage coudé, un profond takhtabôch, occupant la largeur de la cour, est surmonté par un machrabiyya qui occupe toute la paroi du premier étage. Plusieurs salons de réception occupent le rez-de-chaussée. Un mandara de grande superficie, très élevé, se signale par l'élégance de ses «kourdi», la profondeur de ses deux iwâns, l'agrément de sa fontaine mosaïquée. Sa dorḳâʿa est précédée d'un vestibule. Cette pièce monte de fond; un lanterneau diffuse en son milieu, un éclairage discret.

Sur la partie opposée de la cour, une autre salle qui dut être amputée, étend,

au delà d'une dorḳâʿa mosaïquée, un iwân spacieux, largement aéré par un machrabiyya sur le jardin postérieur de la maison.

Au premier étage une ḳâʿa se superpose au takhtabôch. Cette pièce intime, petite, et de proportions bâtardes, dégage cependant un charme, qui tient à l'arrangement de ses détails. Son souffa à sept arcatures, adossé à un lambris, est revêtu de carreaux de faïences, anatoliens ou syriens. Des placards, des rayonnages peints enveloppent les deux iwâns. Un carrelage de marbre recouvre le sol de la dorḳâʿa. Non loin, un petit hammam, composé de pièces couvertes par des coupolettes sur trompes, complète le confortable de la demeure.

La ruelle qui conduit à la maison es-Souhemi est caractéristique. Très étroite, elle est encore rétrécie aux étages, par les encorbellements à machrabiyya qui se rejoignent au-dessus de la porte d'entrée de l'immeuble.

*
* *

Il est difficile de préciser avec certitude la date d'édification du palais d'al-Moussafirkhana, à darb el-Masmat, dans le quartier de Gamâliyya (fig. 42).

Cette résidence appartint à un grand commerçant du Caire, du nom de Mohammad Moharram. Mohammad ʿAli en fit l'acquisition pour y héberger ses hôtes de marque. Elle doit, aujourd'hui, une grande part de sa célébrité, au fait qu'elle abrita les premiers jours du Khédive Ismaïl.

Aucune inscription portant le nom du fondateur n'a été découverte. Toutefois, sur les linteaux des portes du rez-de-chaussée, des versets indiquent les dates de 1193 H. et 1203 (J.-C. 1779-1789) qui pourraient bien autoriser une hypothèse. Cet immeuble, en effet, n'a aucun des caractères, ni par son plan, ni par la composition de ses salles, des constructions d'apparat que Mohammad ʿAli et ses successeurs élevèrent pour leurs fastes. Les proportions mesurées de la cour d'honneur, les pièces subdivisées en iwâns et dorḳâʿa, la répartition des pièces de relation et celles du harem en étages distincts, tout indique la maison de tradition égyptienne, telle qu'elle apparaît au XVIIIe siècle.

La demeure est luxueuse, les pièces nombreuses. Au rez-de-chaussée, l'accès coudé aboutit à un vestibule, plutôt un hall, éclairé par un lanterneau. Sur lui donne le mandara principal. Une fontaine aux festonnages mosaïqués, au centre de la dorḳâʿa, reçoit l'éclairage vertical d'un tambour ajouré surmonté d'une coupolette à stalactites. Trois iwâns rayonnent autour de la dorḳâʿa; l'un d'eux est complètement ajouré par une grille permettant de voir sur un terrain qui dut être jadis un jardin d'agrément.

Dès qu'on pénètre dans la cour, l'attention est attirée par un monumental takhtabôch, qui donne par l'une de ses parois sur la grande mandara. Sa colonne centrale, de style corinthien, élève très haut un linteau sculpté, au-dessus du-

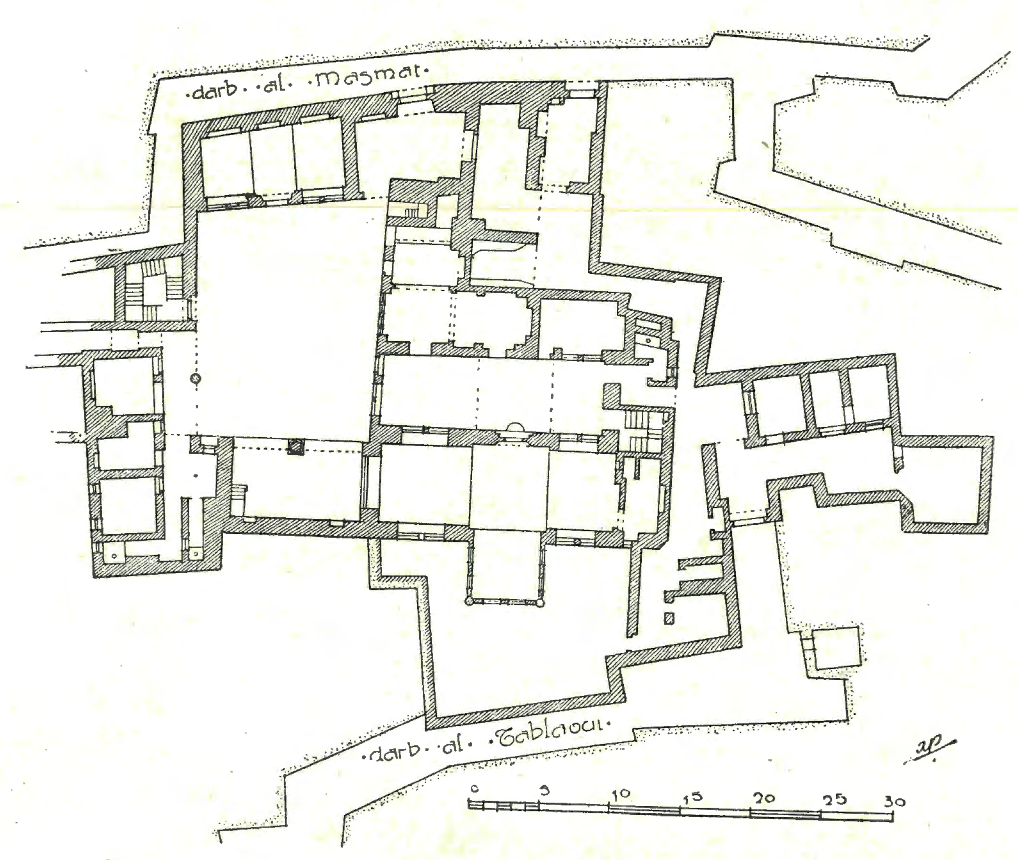


Fig. 42. — Plan, à rez-de-chaussée, du palais de Moussafirkhana (B. C. 1915-1919).

quel apparaissent les ouvertures de la grande ḳâʿa. Des pièces de réception secondaires, à deux iwâns, sont disposées autour de la cour d'honneur.

Au premier étage, la grande ḳâʿa garnie de lambris et de dallages en mosaïques de marbre, se développe tout en longueur; deux lanterneaux et des machrabiyya lui fournissent une lumière abondante. Une ḳâʿa moins importante, recouverte de peintures florales, des pièces secondaires garnies de bibliothèques ou de rayonnages, un hammâm, complètent cette installation luxueuse.

Des retouches dans le décor, des transformations de pièces ont donné à cette habitation un goût bâtard. Elle n'en reste pas moins un bel exemple de l'architecture bourgeoise de la fin du XVIIIe siècle.

Le comité de Conservation des Monuments tenta, sur l'instigation de Herz Pacha, de sauver une maison très connue jadis, la maison dite «du Moufti»

située derrière «le charmant hôtel du Nil» apprécié des voyageurs, vers 1869, à chariʿ el-Khalig el-Masri (*B. C.*, fasc. 29, 1912, pl. IV à XI) (fig. 43). Elle appartenait au cheikh el-ʿAbbâsi el-Mahdi, moufti d'Égypte de 1264 à 1304 H. (1847-1886).

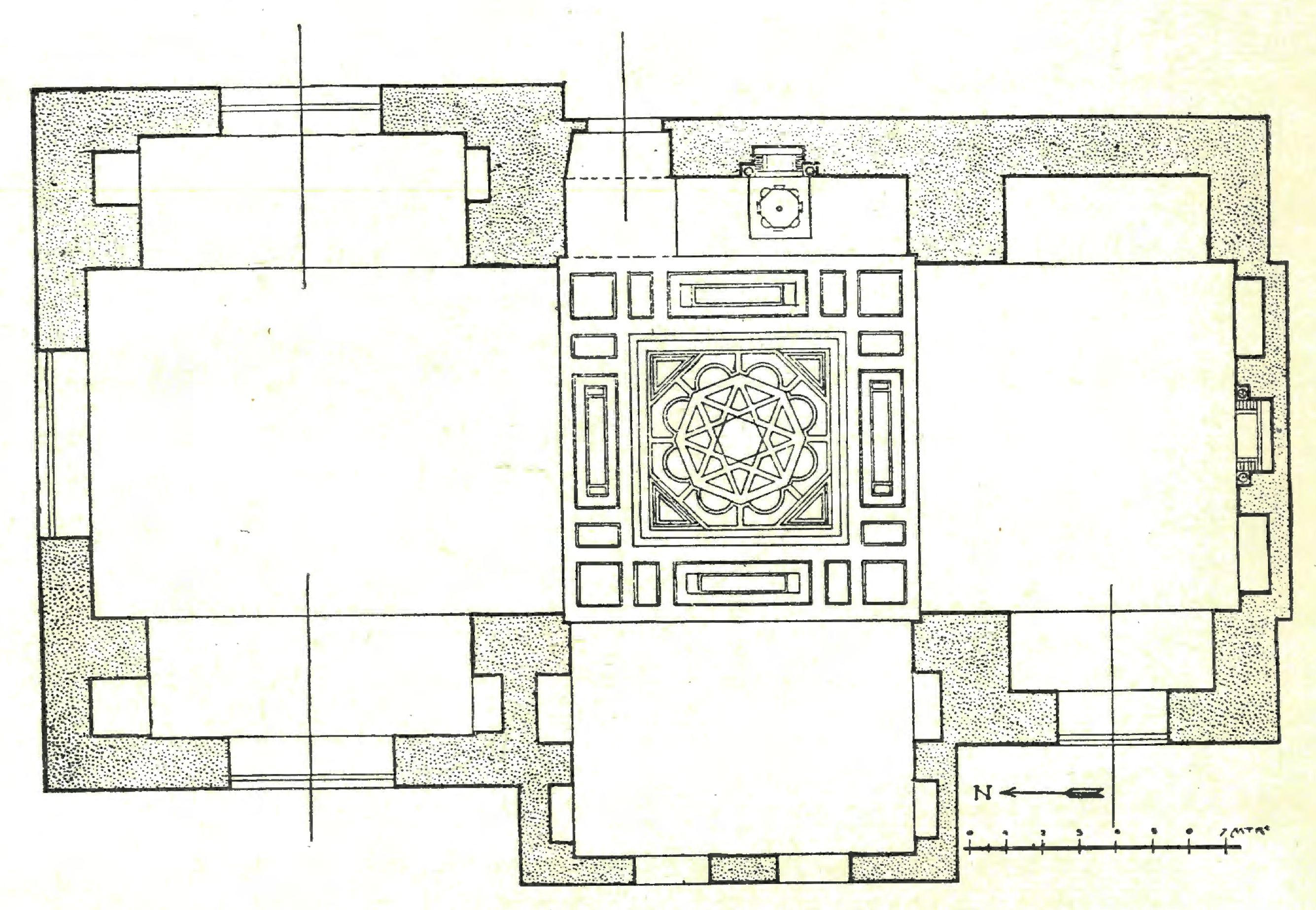


Fig. 43. — Plan de l'ancienne ḳâʿa de la maison du Moufti (B. C. 1912).

C'était une maison dans le goût des demeures de la fin du XVIIIe siècle, confortables mais sans noblesse. Une belle salle, au rez-de-chaussée, comportait trois iwâns inégaux, disposés autour de la dorḳâʿa; l'un d'eux plus important recevait latéralement de forts défoncements. Elle était, dit Rhoné, un des spécimens les plus complets, les plus élégants d'un selamlik. Ces iwâns avaient peu de hauteur sous plafond; la partie centrale, par contre, surmontant la dorḳâʿa était élevée. Un lanterneau éclairait abondamment la salle. Deux salsabils, l'un sur la dorḳâʿa, le second au fond du plus petit iwân, rafraîchissaient la pièce.

Sur les photographies fournies par Herz Pacha (voir *Bulletin du Comité*) il n'apparaît que peu d'éléments des revêtements de marbre ou de faïence, des

bois peints, frises ornementées, dont M. R. P. Piers put prendre des croquis, en 1866. Il ne reste rien de cette maison «qui a fait l'admiration de tous les visiteurs venus en Égypte, à l'époque du Khédive Ismaïl Pacha», et où venaient se délasser Bonaparte, Kléber et leur suite.

Le type des ḳâʿa à trois iwâns qui est celui de la mandara de Moussafirkhana, celui de la maison d'ech-Chaʿrâoui (n° 63) et était également celui de la ḳâʿa de la maison Hassan Kachef, sur laquelle la *Description de l'Égypte* nous fournit des détails, est d'inspiration syrienne.

M. von Oscar Reuther a étudié la ḳâʿa de quelques maisons syriennes (*Die Qaʿa*, dans *Festschrift* de Fr. Sarre, *Beiträge z. Kunst des Islam*, F. 76) : celle de la maison Ghazali, et celle de Adschemian, du xviiie siècle, à Alep. Toutes deux comportaient un arrangement de trois iwâns autour d'une dorḳâʿa, en contre-bas d'une marche. C'est également le cas de la grande salle d'apparat, et de salles secondaires du Palais Azem, à Damas. On distingue dans ce plan la survivance des coutumes cérémoniales de l'ancienne Syrie chrétienne, dont nous avons vu l'adaptation au Palais de Mschatta, dans la salle triconque, réservée pour les grandes solennités.

Ce plan offre un avantage pratique, il permet au maître de céans de se placer au centre même de ses invités, disposés dans les iwâns latéraux. De plus, l'iwân central ménage une perspective, dès l'entrée, effet que ne favorise pas le mur du «souffa», aussi enrichi de faïence qu'il puisse être. Nous voyons ce type se répandre en Égypte au cours du xviiie siècle et survivre au xixe siècle dans certains salons de style ottoman.

Dans son ouvrage, «*Coup d'œil sur l'état du Caire*», (p. 245 à 252) Arthur Rhoné signalait un carrefour dont l'aspect, ceci va paraître extraordinaire, n'a guère changé. Sur lui ouvrait le haut portail du palais d'Aly Kikhyet (ʿAli Katkoda), contigu à la mosquée d'el-Arabi. «L'oratoire de Sidi Mohammad el-ʿArabi a beau être délabré, son porche trilobé, percé d'une baie obscure, n'en forme pas moins un fort joli tableau, placé comme il l'est entre l'arbre imprévu, venu là par hasard, et le portail en retour d'équerre de la somptueuse demeure du défunt mamlouk ʿAly Kikhya el-Kharboutli. Tout était grand et princier chez le bey, Volney et Savary, le virent avant l'expédition.» Une grande salle aux iwâns entourés de divans «à la façon d'un triclinium antique» recevait la fraîcheur d'une fontaine jaillissante; des alcarazas garnissaient les crédences de marbre. Des armoires, des rayonnages, des vases, des coussins arrêtaient le regard. Dans une grande alcôve, une porte secrète donnait accès à une chambre isolée, le retrait favori du maître. L'escalier du harem desservait diverses

chambres secondaires et aboutissait aux terrasses d'où l'on apercevait «d'un côté le beau minaret d'une mosquée du sultan Beibars, et de l'autre, toute la secrète et curieuse région des terrasses où les femmes pour assouplir leur peau, raconte un indiscret, s'exposaient à un soleil ardent, après s'être enduites de graisse.»

Voisinant avec cette maison on trouvait celle d'un riche marchand, le plus riche du Caire, disait-on, Ahmad el-Mahrouḳi, enrichi par son commerce des marchandises de l'Inde et de l'Arabie. «Ici, plus de vastes dépendances, ni de grands espaces pour recevoir les solliciteurs et les cavaliers, mais un joli petit jardin, au fond duquel un retrait à colonnette de marbre (le takhtabôch), ménagé sous le plancher du premier étage, abrite les divans hospitaliers, propres à nouer les bonnes affaires. Un escalier, coupé de paliers, au-dessous desquels se découpent des arceaux de bois ajouré, conduit à un salon à la dernière mode du directoire, le plafond est tendu d'une jolie soie claire, à plis rayonnants, dont la vue a dû rappeler, à plus d'un de nos soldats, les coquets boudoirs parisiens où s'exerçaient les grâces de Mme Tallien, de Mme Récamier, de Mme Bonaparte et de tant d'autres beautés vêtues à l'antique».

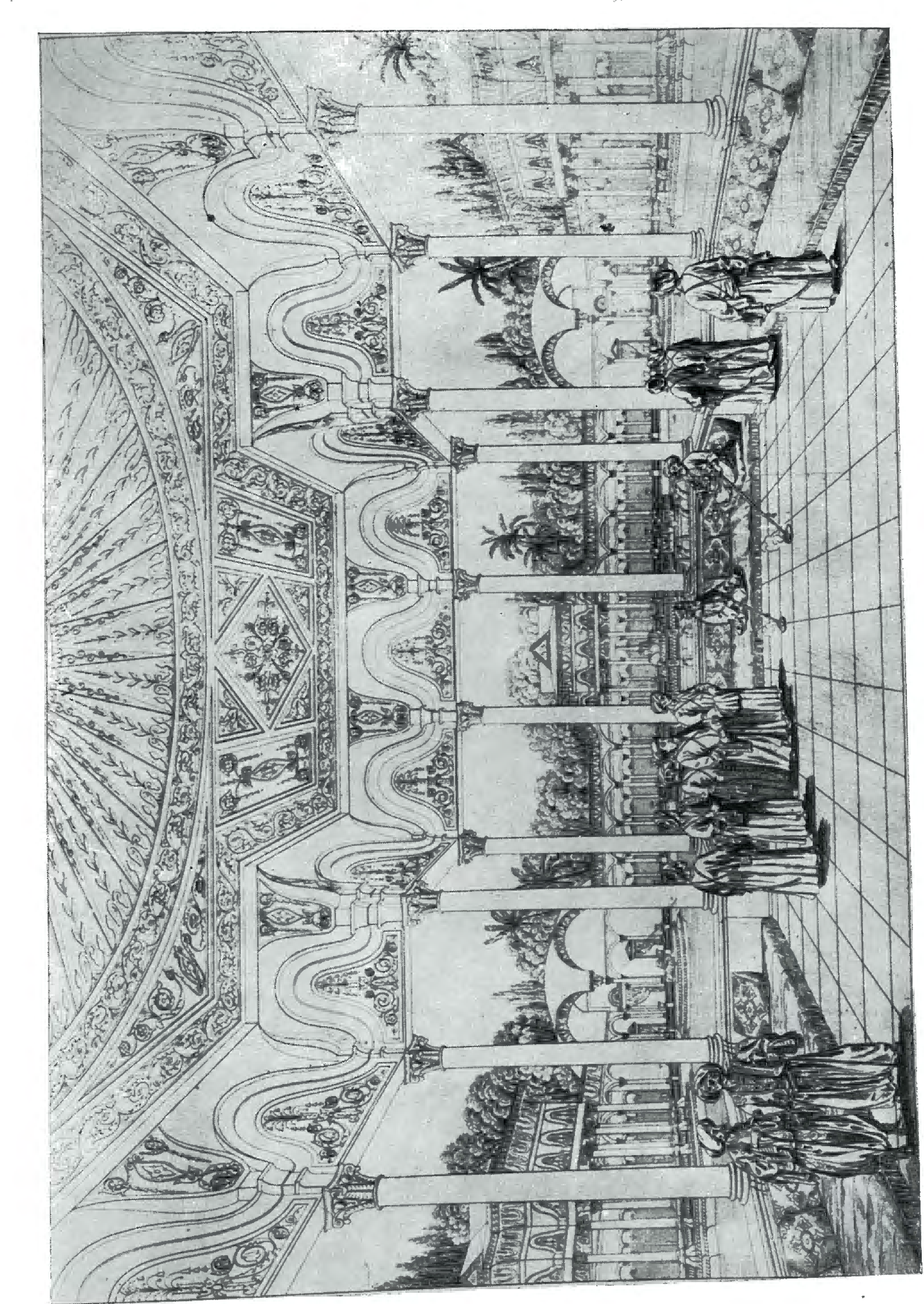
* * *

Si aux xviie et xviiie siècles, les constructeurs ottomans n'abandonnèrent pas, en Égypte, les traditions locales antérieures, avec le règne prolongé du puissant Mohammad ʿAli, au cours de la première moitié du xixe siècle, il n'en va pas de même. L'affranchissement est presque total. Désormais ce sera Constantinople qui donnera le ton des créations nouvelles, réglera les formes artistiques et les plans. Lorsque Mohammad ʿAli rasa le plateau supérieur de la Citadelle, fit disparaître ce qui restait du monumental divan d'an-Nâsir ibn Ḳalaoun, c'est du côté des jardins géométriques, des bâtiments équilibrés du grand Sérail de Constantinople qu'il dirigea ses regards. Il rêva d'avoir, lui aussi, ses cours à portiques, ses auvents saillants, dans des quartiers de grands dignitaires, de harem, de grand Divan. Il voulut son trésor, sa mosquée, ses kiosques, tout cela conçu sur un plan dûment organisé. Toute cette architecture, inspirée à la fois des prestigieux palais du xviie siècle français ou italien et des palais persans de même époque, d'Ispahan et de Téhéran, mais exécutés par des artisans grecs et turcs, se retrouvera sur la Citadelle. Une particularité très importante qui conditionna en grande partie l'esthétique du Sérail d'Andrinople, le Palais de Tiriboli, sur la mer Noire, et le grand Sérail de Constantinople, c'est l'emploi dans la construction, du pan de bois à remplissage et les colonnes de même matière.

Il s'ensuit que les murs n'ayant plus d'épaisseur, la nécessité d'enduire les parois tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, donne au palais un aspect provisoire.

Le palais de Mohammad ʿAli, à la Citadelle, est aujourd'hui fort endommagé. Le visiteur qui parcourt les seuls locaux encore debout, ne soupçonne pas l'étendue des bâtiments, le nombre des salons et des chambres. On pénètre dans cet ensemble, divisé en quartiers, par une vaste cour d'honneur, dont le niveau est en contre-bas de plusieurs mètres de la terrasse de la mosquée; elle est largement ouverte sur le nord. Au sud, face à l'entrée, le grand Divan (Salle de Justice) domine de sa silhouette monotone les bâtiments voisins. Il est élevé au-dessus d'un rez-de-chaussée voûté; un perron à double volée porté par des berceaux lui donne accès. Ce grand salon rectangulaire qui n'a plus aujourd'hui la moindre peinture, a plutôt l'air de quelque garage. Jadis, les trumeaux qui séparent ses douze fenêtres cintrées, son plafond à voussures, devaient s'illustrer des motifs les plus suggestifs. Ce corps de bâtiment s'accompagne de pièces nombreuses. A l'est de la cour on distingue encore les locaux couverts par des coupoles, affectés au Trésor du Sultan. A l'ouest, formant un corps bien distinct, se développent les quartiers du palais particulier du sultan, où il s'abritait avec sa famille; il est divisé en pièces de réceptions et haremlik. Pour pénétrer l'on s'engage d'abord, après avoir franchi un porche léger, dans un long vestibule, entrecoupé d'arcs et de plafonds. Laissant de part et d'autre des locaux secondaires on aborde une cour étroite à plusieurs niveaux, accueillante par son architecture élégante. Au fond, un porche à trois arcades inégales, dans l'esprit de Palladio, ouvre sur un hall-vestibule, centre d'une série de salons carrés ou oblongs. C'est le selamlik. Par un couloir coudé l'on aboutit à la partie intime du Palais, le harem, situé au point le plus agréable du lieu. Ce harem porte aujourd'hui le nom de palais «Bijou», de al-Gaouhara. On y peut jouir d'une vue qui s'étend sur la ville jusqu'au delà du Nil et des Pyramides. Du côté de la mosquée, au travers d'un jardin bien planté, les silhouettes effilées des minarets, invitent l'esprit à conquérir le ciel.

En somme, ce sont bien là les dispositions classiques des plans européens du XVIIIe siècle : cour d'honneur, salons d'apparat, appartements particuliers. Comme au XVIIIe siècle, ici les pièces se commandent, les salles sont de haute proportion, les fenêtres rectangulaires sont multipliées (ce qui n'est guère un moyen de se défendre contre la chaleur). C'est bien au XVIIIe siècle qu'appartient ce dispositif de baie allongée, surmontée d'un œil de bœuf, dont l'ovale est vertical ou horizontal. A l'intérieur, les parois compartimentées en panneaux, les plafonds à voussures, dont la partie horizontale est occupée par un immense



Bassin et pavillon du palais de Mohammad ʿAli, à Choubra (P. Coste, *Monuments du Caire*, pl. 65).

ovale, les scènes peintes représentant des paysages, des croisières, des combats navals sont bien du XVIIIe siècle français ou italien. Dans les voussures ou les panneaux supérieurs, des motifs décoratifs à rinceaux architecturés rappellent les compositions de l'œuvre du Bérain, ainsi que les camaïeux, les grisailles, qu'un filet d'or anime.

Mais le principal attrait de ces salles trop grandes, boursouflées, tient au caractère enfantin des interprétations architecturales et décoratives. Ces étoffes aux plis parallèles, la répétition d'un même sujet sur vingt panneaux, alors qu'en un coup d'œil l'esprit est rassasié de l'un d'eux, tout cela constitue une fête pour les yeux. Le plaisir qu'on goûte à parcourir du regard ce luxe hors du goût est de même essence que celui qui nous est donné par la vue d'une image d'Epinal, à paillettes d'or, ou encore par les déformations enthousiastes des peintres modernes du Dimanche. C'est le rajeunissement sans limites d'un art que nous avons vu à Versailles et en Italie.

Mohammad ʿAli fit construire une résidence fastueuse, à Choubra, à quelques kilomètres du Caire. Vers 1826 Pascal Coste la visita, mais, déjà en son temps, elle n'offrait plus à la curiosité des visiteurs qu'une grande fontaine, «qui fit l'admiration des orientaux» (Pascal Coste, *Les monuments du Caire*, pl. LXV). C'est au centre d'un bassin qui reflète les colonnades et les pavillons d'angle qui l'entourent que la fontaine, en marbre de Carrare, est placée. Cet ensemble architectural en bois et plâtre, à plafonds peints et dorés, balustrades, vases, auvents saillants, est du même style que les palais que Mohammad ʿAli fit construire au Caire (pl. L).

L'aspect de la ville du Caire fut en grande partie transfiguré par les nombreuses constructions de caractère ottoman que les citadins élevèrent sous Mohammad ʿAli ou sous ses successeurs. Il n'est guère de rue qui ne présente sur ses deux parois, ces constructions élevées, à étages monotones, troués de hautes fenêtres. Mal construites, en pans de bois, beaucoup n'ont guère résisté aux attaques du temps. Certains palais sont actuellement inhabités et farouchement gardés par des gardiens intransigeants. Telle est la demeure d'Ibrahim pacha Yakan. Elle se signale par une porte cochère à arc surbaissé, une grande cour jardin, une fontaine de marbre, des porches en bois accolés à des façades roses, des moulures détendues aux courbes sans défense, de grands salons aux ors peu coûteux.

Près de la mosquée de ʿAbd el-Bâsit on remarque le portail en niche d'une maison ottomane, la maison *el-Bakri,* à al-Khoronfich, construite au temps de ʿAbbâs Ier, fils de Mohammad ʿAli. Son porche à trois pans, plus curieux qu'attrayant,

est illustré de peintures, figurant des sites verdoyants meublés de villas à portiques. Cette ornementation qui eut rendu «le douanier» jaloux, a le charme des interprétations enfantines qui illustrent les baraques foraines. La porte franchie, on distingue au fond d'une cour d'honneur des bâtiments coloriés, très élevés; leurs murs de carton sont assis sur des portiques légers. Des jardins, des espaces libres entourent les constructions. Un porche aux formes assoupies donne accès à un vestibule, de là on passe dans un salon doré, à trois iwâns. Aux plafonds, les ovales allongés et aux murs les panneaux dorés, les sujets peints, concourent à vous donner cette impression de cérémonial pompeux qui caractérise les habitations de cette époque.

La seconde partie du XIXe siècle et les débuts du XXe siècle ont produit de nombreux ouvrages, l'urbanisme a modifié des quartiers entiers de ville ancienne, en a créé de nouveaux. En ce qui concerne l'architecture, les constructions de la ville du Caire mettent aux prises les architectes des nations les plus diverses, y compris ceux de l'Égypte. Il semble prudent pour en juger, d'attendre le résultat de ce concours international, qui nous donnera peut-être un jour un art moderne égyptien.

CHAPITRE V.

LES MAISONS ANCIENNES

ILLUSTRÉES PAR QUELQUES AUTEURS.

Depuis l'Expédition de Bonaparte, l'ancienne ville du Caire a subi tant de dommages qu'il est nécessaire d'avoir recours à l'image pour se faire une idée des plans, des ensembles et de la splendeur des logis d'autrefois. Comme nous l'avons vu aux chapitres précédents, il ne subsiste aujourd'hui que fort peu de maisons complètes, au Caire. Les ruines sont insuffisantes à nous renseigner sur le cadre particulièrement séduisant dans lequel vivait la civilisation musulmane de jadis.

C'est dans le grand ouvrage de l'Expédition Française, publié de 1809 à 1828, et de Coste, constitués de 1817 à 1826 et édités de 1837 à 1839, puis dans ceux de Prisse d'Avennes, 1878 que nous puiserons notre documentation.

Les planches de la *Description de l'Égypte* donnent, en des gravures remarquables, des relevés de plans, vues intérieures, dessins, détails. Ils fournissent une vision nette des maisons ou palais qui avaient le plus frappé les artistes qui suivaient l'Expédition.

Voici d'abord le palais d'Elfy Bey (l'un des beys mameluks battus à la bataille des Pyramides), siège du quartier général de l'armée française (E. M, Vol. I, pl. 52). Situé en bordure de l'étang de l'Ezbekiya, dont il n'était séparé que par une allée bordée d'arbres, ses plantations s'étendaient en arrière jusqu'au jardin el-Maghrabi (khalîg el-Maghrabi). C'est là que fut assassiné Kléber. L'hôtel Shepheard's en occupe actuellement l'emplacement.

Au temps de Rhoné (*Coup d'œil sur l'état du Caire*, p. 16) ce palais, que la ruine n'avait pas encore transfiguré, rappelait aux visiteurs de nombreux souvenirs. On y voyait un arbre, près de la porte, sous lequel Bonaparte venait prendre le café, puis l'emplacement ombragé qui vit tomber Kléber. Mais déjà, vers 1880, Rhoné retrouva ce coin bien changé, «qu'est devenu, dit-il, cet horizon qui, en 1869, vu du perron, pouvait encore charmer Théophile Gautier? Sur la gauche, plus d'anciennes maisons à machrabiyya; en face plus aucun de ces arbres énormes parmi lesquels on reconnaissait «ceux qui avaient posé pour

Marilhat, agrandis encore par le temps écoulé et garnissant le milieu de la place avec leurs dômes de feuillage d'un vert si intense qu'il paraissait noir» (Théophile Gautier, *L'Orient*).

C'est ensuite la maison de Hassan Kâchef (*Description*, E. M, vol. I, pl. 54 à 60) (pl. D et E), où se donnèrent les premières séances de l'Institut; elle occupait une vaste étendue au sud-ouest de la ville, dans une boucle de l'ancien khalig. La maison elle-même n'était séparée du jardin, sur l'un des côtés de la cour intérieure, que par une galerie en treillage. Tous les éléments de la maison égyptienne s'y retrouvent : accès par passage coudé, «takhtabôch» au linteau soutenu par une colonne de marbre, etc. On accède au maḳ'ad, à trois arcs, par un escalier droit menant à un portail d'une architecture délicate.

La «mandara» de grandes dimensions, avait trois iwâns, suivant la mode syrienne; celui du centre donnait sur le grand jardin. Une fontaine décorative occupait le centre de la dorḳâ'a. A l'étage, les iwâns de la grande ḳâ'a se superposaient à ceux de la mandara. C'est dans cette pièce aux nobles proportions qu'avaient lieu les grandes séances de l'Institut.

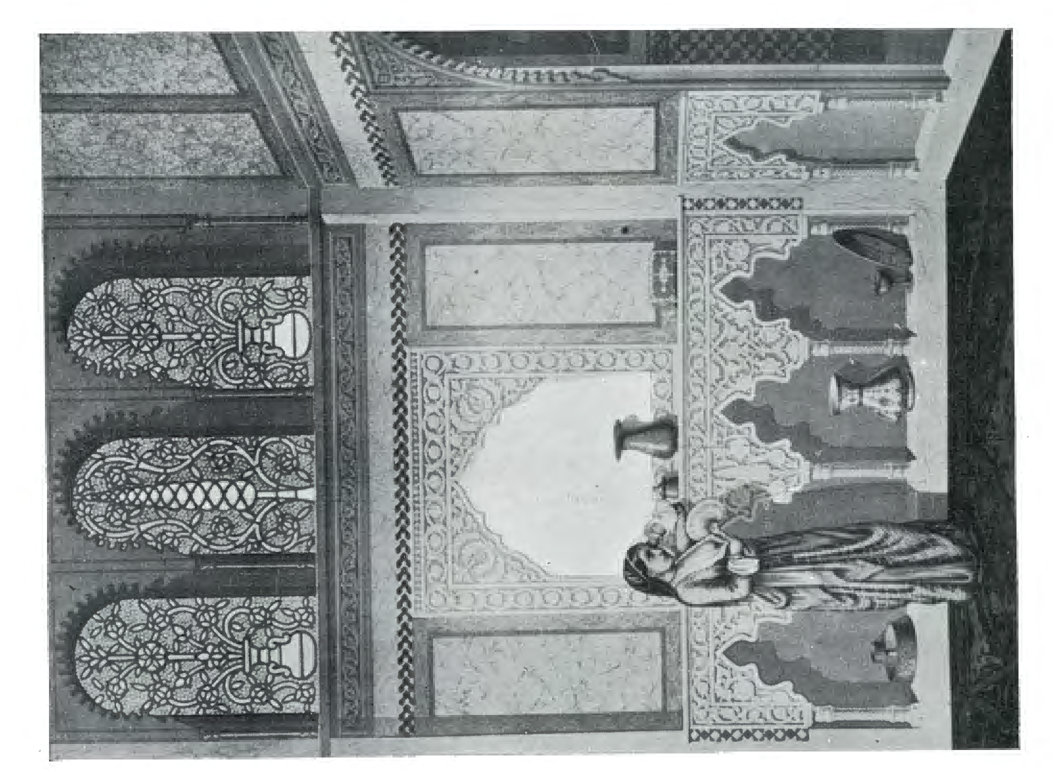
Au centre des trois iwâns entourant la dorḳâ'a, une coupolette à fenêtres donnait à la salle un intérêt décoratif. Des lambris, des armoires à étagères, des boiseries peintes complétaient cette salle, où le général Bonaparte est représenté, conférant avec quelques savants, membres de l'Expédition.

Des dessins (*Description*, vol. I, E. M, pl. 55 et 56) donnent des aspects de la cour, du jardin, les proportions élégantes du maḳ'ad et de son portail, le volume des machrabiyyas.

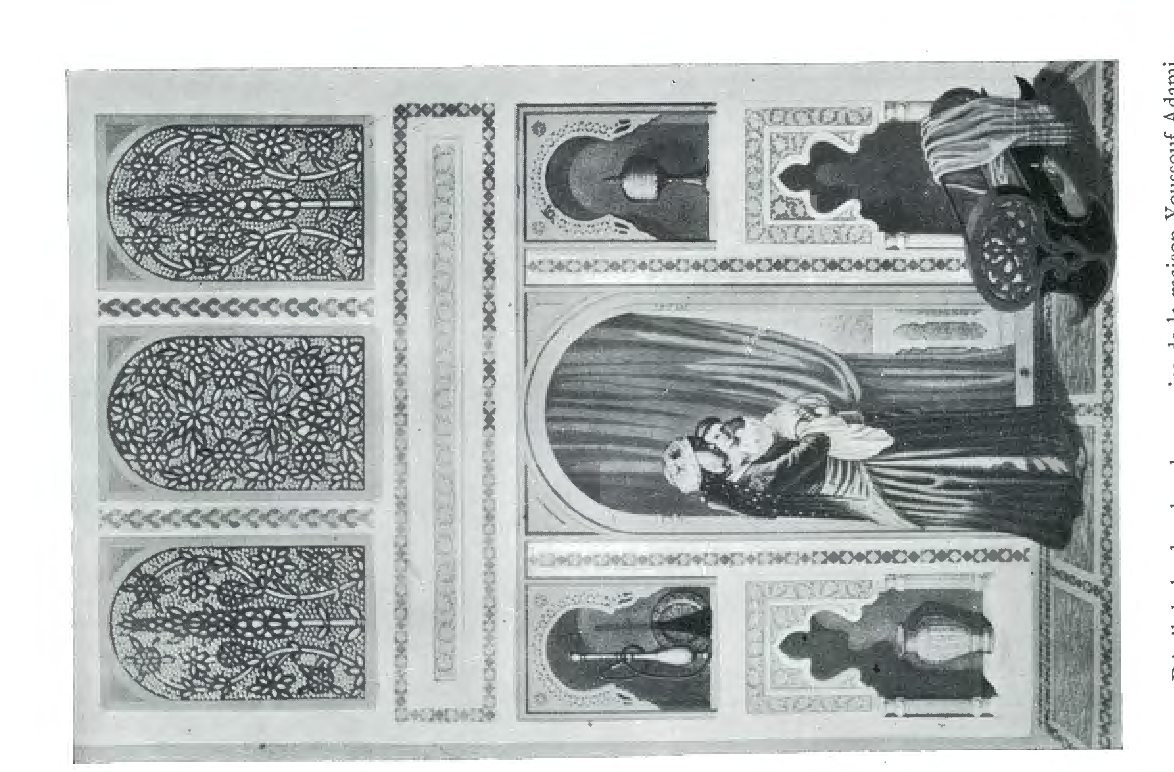
Puis encore la maison d'Ibrahim Katkhoda es-Sinnâri où des artistes et des savants, d'après Legrain, avaient établi leur atelier : les peintres Rigo et Redouté, le naturaliste Savigny, les ingénieurs Villiers du Terrage, Jollois et Fèvres. Plus tard, Gaillardot Bey y réunit tout ce qu'il put trouver comme documents et souvenirs sur l'épopée de l'Expédition.

Des trois maisons, réquisitionnées par les commissaires Monge, Berthollet et Caffarelli, pour l'installation de la Commission des Sciences et des Arts, la maison es-Sinnâri est la seule qui subsiste encore aujourd'hui. Nous ne connaissons les deux autres, celle de Hassan Kâchef et celle de Ḳâssem Bey Abou Saif, que par les planches de la *Description de l'Égypte*.

La maison es-Sinnâri doit son nom à un eunuque noir, originaire de Dongola, émîr de Mourâd Bey, qui la fit construire pour lui-même (Av. 1211 H. = 1798 J.-C.). Ayant pris part aux combats contre Bonaparte, il finit malheureusement à Alexandrie.



b. — Souffat de la ḳa'a de la maison Youssouf Adami (Prisse d'Avennes, pl. 140).



a. — Détail de la chambre de nourrice de la maison Youssouf Adami (Prisse d'Avennes, pl. 139).



b. — Porte du palais de Beibars (Prisse d'Avennes, pl. 8).



a. — Entrée de maison (Prisse d'Avennes, pl. 12).

Moins importante que ne l'était la maison de Hassan Kâchef, ses dépendances étaient moins nombreuses et son jardin réduit. Sur une petite cour à laquelle on arrive par un large couloir, s'ouvre un large et profond «takhtabôch» au-dessus duquel est installé le maḳʿad, à deux arcs. L'ensemble est élégant. Au premier étage, entourée de nombreuses pièces annexes, s'élève une grande ḳâʿa; la dorḳâʿa ne donne accès qu'à un iwân très profond. Chose assez rare, malgré sa situation à l'étage, la dorḳâʿa possède une fontaine en son milieu. L'album donne le plan des deux étages, une vue sur la cour, une coupe intérieure de la maison, une élévation du portail surmonté du remarquable machrabiyya qu'on peut encore admirer (pl. 57, 58, 59, E. M, vol. I), (pl. F, *b*).

La planche 51 *b*, donne une vue du palais de Ḳâssem Bey qui nous fait regretter sa disparition; c'est celle de la cour vue du takhtabôch. On y voit le maḳʿad, son portail et une loggia de construction légère, posée au bord de la balustrade, surplombant la cour (pl. G, *a*). Le plan de l'ancienne ville du Caire (pl. 26, E. M, vol. I), établi par les Membres de l'Expédition, situe ce palais proche la maison Hassan Kâchef, dont elle n'était séparée que par une rue.

C'est au groupement des trois maisons, ci-dessus indiquées, que le quartier dans lequel elles étaient édifiées doit son nom de quartier de l'Institut.

Un vaste jardin donnait du charme à ce quartier, on l'appelait le «jardin de l'Institut». Il ne mesurait pas moins de 400/500 mètres; ses allées larges et droites aboutissaient à l'étang dit de Ḳâssem Bey et au fort de l'Institut, ouvrage aujourd'hui démoli, qui reçut provisoirement les restes de Kléber et vit son assassin supplicié (A. Rhoné, p. 101-103). Vivant-Denon admirait la variété de ses plantations, évoquait le calme de ses ombrages, au temps qui précéda la conquête. «Quelle différence, dit-il, depuis qu'il est devenu le point de ralliement des Membres de l'Institut! que de mouvements! que de rapides discussions! que de franches communications! que de projets proposés, avortés, remplacés par des nouvelles conceptions, souvent utiles et toujours brillantes! L'étincelle naissait du choc de la pensée, la plaisanterie terminait la dispute et la gaieté nous ramenait au logis».

D'autres planches donnent l'aspect intérieur d'une riche salle de la maison Solaïmân Pacha, dont la dorḳâʿa, ornée d'une fontaine, est couverte par une riche coupolette (E. M, pl. 51), puis une vue sur la cour intérieure de la vaste et très somptueuse maison d'Osmân Bey. Le maḳʿad à cinq arcades rappelle étrangement, avec son portail précieux, celui de Baït el-Ḳâdi qui est la plus grande loggia de ce genre existant au Caire aujourd'hui (pl. G, *b*). Il est curieux que les graveurs de la *Description* qui ont mentionné sur le plan le Baït el-Ḳâdi,

n'en aient donné aucun dessin; cette belle galerie les avait certainement impressionnés.

Par contre, nous relevons (pl. 53', vol. I) une vue perspective et un détail de la porte, de la maison du Sultan Zâhir Beibars, organisée défensivement avec mâchicoulis, et (pl. 70 à 72, vol. I) (pl. B, *a*) des renseignements précieux, plans, détails, vue perspective, sur le divan de Joseph dont nous avons parlé plus haut (pl. B, C).

Nous relevons aussi dans cet ouvrage une vue sur le jardin de la maison qu'occupait Mourâd Bey, l'adversaire de Bonaparte, à Guîza (pl. 17, vol. I), et une série intéressante de vues intérieures, plans et coupes sur les maisons à étages des villes d'Alexandrie, Rosette et Damiette (pl. 91 à 94, vol. I).

*
* *

Pascal Coste visita l'Égypte au début du XIXe siècle, peu de temps en somme après le passage de l'Expédition Française. Il mesura et dessina, de 1817 à 1826. Les documents qu'il nous fournit sont précieux, quoique moins abondants que ceux des artistes de l'Expédition. Il nous a donné le plan et la coupe sur cour d'une maison de modestes dimensions, mais richement décorée, située au quartier de Khôchḳadam, où se rencontre encore aujourd'hui celle de Gamâl ed-Dîn (pl. H).

La maison s'élevait sur trois étages; sa cour, petite, s'agrémentait néanmoins d'un kiosque en treillage. On note les deux portails habituels, l'un pour les hommes qui ouvrait sur un maḳ'ad haut élevé, à deux arcades; l'autre réservé aux femmes, permettait de monter aux pièces qui leur étaient destinées, aux second et troisième étages.

La ḳâ'a était vaste. Au-dessus de la dorḳâ'a, occupée par un bassin de marbre, une coupole ajourée s'élevait. Elle dominait les plafonds des deux iwâns latéraux, peints et dorés. Des lambris de marbre, des rayonnages en bois précieux meublaient les iwâns; des tablettes supportaient des porcelaines précieuses. Les sofas étaient couverts de riches étoffes, de beaux tapis. Sur la cour, des groupes de machrabiyya débordaient ses étages (pl. 45 et 46, Monuments du Caire).

Pascal Coste nous donne aussi des façades sur rue, généralement très irrégulières, sans souci de symétrie. Les fenêtres en très petit nombre se disposent à des hauteurs différentes et sans se superposer (pl. 47). Au-dessus de la porte qui constitue, par son importance et son ornementation, tout l'intérêt décoratif

de la façade extérieure, on voit une baie grillée qui ouvre sur un entre-sol réservé aux hommes. Les étages, par le jeu de leurs encorbellements et de leurs fenêtres grillagées, donnent de la sévérité aux rues étroites qui laissent pénétrer peu de lumière.

La ville était traversée par des canaux, et Coste nous montre comment, au bord de l'eau, les Égyptiens installaient des maisons d'été. Certains canaux s'épanouissaient par endroits, y formaient de véritables étangs qui, comme celui de l'Ezbekiya, pouvaient atteindre une assez grande superficie. C'est le sultan en-Nâsir qui fit, en 725 H. (J. C. 1324) creuser le Khalîg. Du 10 au 20 août, on y laissait passer l'eau du Nil, et les propriétés qui étaient construites sur ses rives, pour y profiter de la fraîcheur de l'eau, reprenaient vie et gaîté. Le soir, des gondoles élégantes glissaient sur le canal, cependant que des femmes chantaient.

La maison, dont Coste nous donne le plan et des vues perspectives (pl. 48 et 49), était située hors des murailles, près de Bâb ech-Cha'riyya (pl. I). Elle est comprise entre une rue et le canal. Elle ne comporte rien de particulier, en ce qui concerne les éléments et l'aménagement de son plan, sinon que la mandara et la grande ḳâ'a donnaient directement sur le canal, l'une par des grilles aux larges mailles, l'autre par d'épais machrabiyyas. Sur la berge, un jardin étroit était planté de dattiers, d'orangers, de citronniers et de bananiers. Il s'ombrageait par des kiosques en treillage, recouverts de plantes grimpantes odorantes. Au plus fort de l'été (pl. 48) la cour intérieure était protégée par de grandes charpentes en appentis qui, partant du haut de la maison, s'appuyaient, en bas, sur le pavillon en treillage.

Sur le palais de plaisance que Mohammad 'Ali Pacha s'était fait construire à Choubra, Coste nous donne un croquis perspectif du vaste bassin entouré de portiques légers; quatre grands pavillons s'érigeaient aux angles du quadrilatère. Cette fantaisie fut construite en 1826 (pl. 65). Architecture grandiloquente, emploi surabondant de marbres, peintures en camaïeu dans les plafonds et sur les lambris, c'est à peu près ce que nous trouvons, à la Citadelle, au palais, dit «Bijou» : curieux spécimen d'un art né, au XIXe siècle, de la collaboration d'architectes grecs, italiens et turcs. Si l'on est quelque peu choqué par le goût discutable d'un décor alourdi, on recueille toutefois l'impression d'une prédilection pour les grandes ordonnances et les pièces somptueuses (pl. L).

Coste, dans son texte, nous parle aussi de la maison du fellah, sorte d'enceinte à l'intérieur de laquelle s'élèvent des salles couvertes en dômes. Les maisons des cheikhs en différaient peu. Dans une cour centrale le bétail vit

pêle-mêle, un pigeonnier domine les constructions. Les hommes se tiennent dans les pièces du rez-de-chaussée, tandis que femmes, enfants et provisions sont entassés à l'étage. Le mobilier consiste en quelques caisses peintes quelques vases de terre pour le beurre, l'eau, etc.

La description qu'il nous donne d'une habitation d'homme aisé en province, diffère de celle du fellah. On accède à la cour par un couloir central et voûté, assez haut pour que le chameau puisse passer. En face, un « maḳʿad » occupe tout le fond de la cour, et sur les autres côtés s'alignent les pièces accessoires, cuisines, écuries, dépôts, etc.

De part et d'autre du passage couvert, deux escaliers sont disposés, l'un qui conduit au harem, l'autre à l'appartement des hommes. A l'étage deux groupes de chambres sont séparés par une salle longue, réservée pour les fêtes, qui se superpose au passage.

Le plan est très simple, bien équilibré et parfaitement adapté à la vie rurale des occupants [1].

*
* *

Dans son ouvrage sur *L'Art arabe d'après les Monuments du Caire,* paru en 1878, Prisse d'Avennes, en quelques planches, nous donne de très beaux dessins. Ce sont des vues intérieures et des détails pittoresques pris dans les maisons, interprétés au crayon.

De Baït el-Amîr, du XVIIe siècle, qui n'existe plus aujourd'hui, il prit un aspect de la cour intérieure, du côté du maḳʿad. De celui-ci, on voit les deux arcades élancées, le portail précédé d'un perron droit (pl. 31) (pl. J, *b*); il donne aussi la porte du harem (pl. 32) (pl. K, *b*) au décor abondant. Le détail d'un curieux machrabiyya sur plan polygonal présente le plus vif intérêt décoratif (pl. 134); enfin il note quelques détails de revêtements intérieurs en faïence.

Ailleurs, dans une autre maison du XVIIIe siècle, Baït Tcheleby, il fixe un aspect de la façade sur le maḳʿad, ouvrant par deux arcades, et surmonté d'un volumineux machrabiyya (pl. 39) (pl. J, *a*). De cette maison, il nous donne un intéressant plafond à poutres apparentes (pl. 72).

Sur la disposition et le décor des pièces intérieures, les planches dessinées sont peu nombreuses : un exemple de mandara, avec, au premier plan, la fontaine de la dorḳâʿa (pl. 141), le mur de souffa de la riche maison de Youssouf

[1] Voir : J. Lozach et G. Hug, *L'habitat rural en Égypte.*

Agami (pl. 140) (pl. M, *b*), une chambre de nourrice (pl. 139) (pl. M, *a*), quelques détails de faïences murales pris dans la maison de Radouân et le palais Ismaïl Bey. Enfin, deux beaux dessins reproduisent la porte (pl. N, *b*) du palais de Beibars, déjà relevée par les dessinateurs de la *Description,* et celle d'une maison, encadrée par une large archivolte (pl. N, *a*).

Il est à remarquer que les documents dessinés, plus exacts et plus précieux que les abondantes descriptions, sont assez rares. Cependant, les palais et les maisons étaient nombreux en Égypte, au début du XIXe siècle, et la nomenclature annexée au plan de la ville du Caire (*Description,* pl. 26) dressé par les Membres de l'Expédition, donne la preuve incontestable de l'existence d'une ville riche en demeures de premier ordre.

Lorsque le Comité de Conservation des Monuments de l'art arabe voulut entreprendre, en 1882, le classement des maisons, beaucoup n'existaient déjà plus. Aujourd'hui, le nombre des édifices civils à peu près complets est réduit, et les vestiges des autres n'offrent plus guère qu'un intérêt archéologique.

NOMENCLATURE
DES PALAIS ET MAISONS DU CAIRE
GROUPÉS PAR QUARTIERS
(ÉDIFICES CLASSÉS PAR LE COMITÉ DE CONSERVATION DES MONUMENTS DE L'ART ARABE).

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN (1).	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			PARTIE NORD (QUARTIERS GAMÂLIYYA ET BAB AL-CHAʿRIYYA).	
1	165	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAISON WAQF DU CHEIKH AHMAD MOUSSA EL-ʿAROUSSI, rue Soûq ez-Zalat (pl. I)	58
2	339	J.-C. 1648. H. 1058.	MAISON DU CHEIKH MOHAMMAD EL-KASSABI OU MAISON DE MOHAMMAD AMIN ES-SOUHÊMI, rue Darb el-Asfar, Gamâliyya (pl. II à V)	58-59
3	471	J.-C. 1713. H. 1125.	ḲÂʿA DANS LA MAISON WAQF ES-SILÂHDÂR ET MOUSTAPHA GAʿFAR EL-KABIR, à Darb el-Asfar (pl. VI) : On accède à cette salle par une porte étroite, dont le linteau en pierre porte des inscriptions en naskhi, réparties sur quatre cartouches oblongs. La ḳâʿa est à deux iwâns, mais elle n'offre plus guère aujourd'hui d'intérêt, vu son état de ruines, malgré ses plafonds peints, ses meubles encastrés, ses lambris peints et ses grillages en bois. Une fontaine aux mosaïques dispersées occupe encore le centre de la dorḳâʿa.	
4	non classée	J.-C. 1848. H. 1265.	MAISON D'EL-BAKRI, à el-Khoronfich (pl. VII). Maison turque de l'époque d'Abbas Ier, fils de Mohammad ʿAli.	65

(1) Numéros du répertoire des monuments et du plan dressé par le Service des Monuments de l'Art arabe. Un plan de situation portant les numéros du plan du Comité est annexé à la présente nomenclature.

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
5	63	J.-C. 1725 H. 1138	Maḳ'ad et ḳâ'a waqf ech-Cha'râoui, à Khoronfich : Ces vestiges sont ceinturés de monticules d'immondices qui en rendent l'accès pénible. Le maḳ'ad, à trois arcades, de proportions élégantes, est malheureusement obstrué par des murs de remplissage, et subdivisé à l'intérieur par des cloisonnements, afin d'être utilisé comme logement. On remarque encore son plafond à poutres apparentes et peintes, puis, en frise, une inscription aux couleurs atténuées. Celle-ci nous apprend que «cette demeure bénie a été élevée avec la largesse de Dieu suprême, par l'émir Ibrahim eff. en l'année 1725 J.-C. (H. 1138).» Sur les murs couraient des lambris de marbre et des mosaïques. Extérieurement, à la partie supérieure de la façade, subsiste encore un auvent en bois peint, supporté par des corbelets en pierre, d'un dessin agréable. Au delà d'un massif de démolitions, une vaste mandara, remarquable par son dispositif à trois iwâns est, aujourd'hui, nettement séparé de toute construction. Transformé en écurie, il n'offre plus d'intérêt que par son plan. Autrefois la dorḳâ'a était garnie, en son centre, d'une fontaine à alvéoles, mosaïquée et dallée. Elle agrémente aujourd'hui la cour d'honneur de la maison Gamal ed-Dîn, reconstituée par les soins de Herz Pacha. Sur la porte, on lisait une inscription, il y a quelques années, qui fournissait une date de construction J. C. 1796 (H. 1211).	
6	19	J.-C. 1673 H. 1138	Maison waqf Oda Bâchi, chârï' Gamâliyya : Cette maison, liée à l'okala caractéristique d'el-Ouich, est occupée par des boutiques, en rez-de-chaussée, sur la rue. En elle-même la façade aurait peu d'intérêt, mais elle participe à un ensemble de grand pittoresque, formé par un sabil kouttab à sa gauche, et à droite, par la porte puissante de l'okala et ses étages en encorbellement. On trouve, au premier étage, une pièce spacieuse; son plafond est constitué par des poutres apparentes, peintes, rehaussées d'or. De larges baies sont fermées par de hauts	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			machrabiyya; on en distingue encore d'un bon dessin, dans des pièces secondaires. Une inscription courant en frise, sous le plafond de la grande pièce, indique que ce fut l'émir Zoulficar Katkhoda Moustahfazan qui fit construire cette maison, en J.-C. 1673 (H. 1084).	
7	20	J.-C. 1779-89 H. 1193-203	Palais d'el-Moussafirkhana, à Darb el-Masmat, Gamâliyya (pl. VIII à XII)	59
8	50	J.-C. 1353 H. 751	Ḳâ'a de Mohammad Mohibb ed-Dîn, connue sous le nom de ḳâ'a de 'Osman Katkhoda, chârï' Baït el-Ḳâdi, Gamâliyya (pl. XIII)	44
9	34	J.-C. 1337-40 H. 730-740	Palais de Bechtak, Darb Qirmiz, Gamâliyya (pl. XIV et XV)	42, 43
10	51	J.-C. 1496 H. 901	Maḳ'ad de Mamâï, connu sous le nom de Maḳ'ad de Baït el-Ḳâdi, chârï' Beit el-Ḳâdi, Gamâliyya (pl. XVI) .	47
11	541	J.-C. 1334 et XVIIe s. H. 735 et XIe siècle	Maison Waqf el-Moulla, à el-Maqâssis, Gamâliyya (pl. XVI, b)	56
12	504	Présumée J.-C. XVIIIe siècle H. XIIe s.	Façade des maisons nos 18, 20, 22 tanzim, chârï' ech-Cha'râoui (Bircher), (pl. XVII) : Ces maisons se distinguent par la bonne tenue de leurs façades sur rue, dans le prolongement l'une de l'autre : encorbellements, machrabiyya, portes d'entrée. L'une d'elle, proposée à l'achat par les membres du Comité de Conservation, a conservé quelques pièces anciennes, réparties autour d'une petite cour très attrayante. Un takhtabôch modeste, quelques portes, en rez-de-chaussée, et au premier étage une ḳâ'a principale à un iwân, donnent à cette habitation sa valeur d'édifice du XVIIIe siècle.	
13	13	(?)	Maison d'el-Hatou, Darb er-Rachîdi, Gamâliyya : Cette maison est portée sur le plan du Comité de Conservation des Monuments arabes; elle a disparu au cours des dernières années.	

PARTIE CENTRALE

(QUARTIER AD-DARB EL-AHMAR).

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
14	355	Présumée J.-C. fin XVIe s. H. fin Xe s.	MAISON WAQF DU HAG ABDEL WÂHID EL-FÂSSI, chârï' es-Sab' ḳâ'ât al-Qibliyya, Darb el-Ahmar (pl. XVIII, *a*) : Ancienne maison, dit Herz Pacha, «dont l'angle se caractérise par son architecture originale pouvant bien remonter au XVe et au XVIe siècle». Elle est notée dans le *Précis de l'art arabe*, de Bourgoin (vol. I, pl. 73) qui en donne une vue. On remarque actuellement sa façade à encorbellement, et au rez-de-chaussée un beau plafond, en bon état.	
15	500	Présumée J.-C. fin XVIIIe s. H. fin XIIe s.	FAÇADE DE LA MAISON WAQF EL-KÂCHIF (Mohammad eff. Daouidâr), à Darb Sa'âda en face de sabîl Djaqmaq (pl. XVIII, *b*) : Cette maison est aujourd'hui à peu près inaccessible. Sa porte d'entrée, coupée en deux par la surélévation de la chaussée, est bouchée. On distingue de l'extérieur les vestiges d'un petit maḳ'ad, et d'une ḳâ'a de grandeur moyenne.	
16	336	J.-C. 1618 H. 1028	RESTES DU PALAIS DE MOHAMMAD IBN SOUWEIDÂN (le maḳ'ad et le plafond de la ḳâ'a nord), à Atfat es-Sâwi, Darb Sa'âda, Qism ad-Darb el-Ahmar : Cet immeuble qui, d'après les inscriptions, fut élevé au XVIIe siècle (H. 1028) pour Mohamed bey ibn Souweidân, possédait encore, il y a peu d'années ses deux ḳâ'a au nord et un maḳ'ad de grandes dimensions. Aujourd'hui, cet ensemble ne présente qu'un amas de ruines, dans lesquelles on relève quelques pièces de menuiseries et de décor en pierre.	
17	65	J.-C. 1503/4 H. 909-10	MAISON WAQF SA'ÎD PACHA, chârï' et-Tablîta (pl. XIX, *a*) : La façade seule offre un intérêt par la disposition de ses murs en redents, ses baies bien appareillées, ses machrabiyya. Ce dispositif à redents, courant au Caire et surtout dans la ville d'Alexandrie, est une conséquence du débordement sur la rue, de pièces que le constructeur a voulu ramener à une forme simple, carrée ou rectangulaire.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
18	66	J.-C. 1503-4 H. 909-10	MAḲ'AD EL-GHOURI, chârï' et-Tablîta : Ce maḳ'ad nous donne un exemple complet d'une loggia d'été, d'époque précédant la conquête turque. Élégante, sans toutefois posséder la noblesse et les dimensions des maḳ'ad du temps de Kaïtbâï, elle reflète encore le goût des grandes réceptions du XVe siècle. Elle est aujourd'hui utilisée comme bibliothèque.	
19	189	Présumée J.-C. XVIe s. H. Xe s.	MAISON ADOSSÉE À LA MOSQUÉE D'EL-GHOURI, à al-Ghoûriyya (pl. XIX, *d*) : Il n'est pas douteux que cet immeuble fut, à son origine, de l'époque d'el-Ghoûri, «sa charpente formant corps avec celle de la mosquée» contiguë. Sur les instances du Comité de Conservation le propriétaire, Moustapha Mohamad, consentit à traiter la nouvelle construction qu'il se proposait d'élever dans le style de l'ancien, et surtout de conserver les vestiges.	
20	72	J.-C. 1637 H. 1047	MAISON DE GAMAL ED-DIN EZ-ZAHABI, Hârat Khochḳadam, à Darb el-Ahmar (pl. XX et XXI)........	56
21	488	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAISON WAQF EL-MAGHARBA, Atfat el-Mou'âyergui, chârï' ed-Dardîr (pl. XXII, *a*) : On distingue encore dans cette maison envahie par les détritus, une ḳâ'a de belles proportions, non restaurée. De la cour encombrée de décombres on aperçoit les traces d'un maḳ'ad et de son portail, bouchés par de malencontreuses maçonneries. Le maḳ'ad est à trois arcades, et le portail est couronné par une demi coupole, constituée par un jeu de stalactites dans le style des ouvrages d'al-Ghoûri. Une inscription peinte se lit dans la ḳâ'a.	
22	466	Présumée J.-C. XIVe s. H. VIIIe s.	ḲÂ'A WAQF ED-DARDIR, chârï' ed-Dardîr (pl. XXII, *b*) : On accède à cette ḳâ'a très vaste, à deux iwâns, après avoir franchi une courette meublée de machrabiyya. Elle offre une particularité unique, fort intéressante : les deux iwâns sont terminés par une voûte en cul de four portée par des pendentifs. La salle est très délabrée, elle ne comporte ni couverture, ni dallage.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			Il est présumable qu'elle fut construite à une époque antérieure à la conquête turque, peut-être au XIVe siècle.	
23	96	J.-C. 1372 H. 774	TOMBEAU AL-GHANNAMIYYA (ancienne ḳâ'a), à el-Azhar . .	46
24	77	Présumée J.-C. XVIe s. H. Xe s.	MAISON DE ZAÏNAB KHATOUN, Atfat el-Azhari, Darb el-Ahmar (pl. XXIII)	53
25	437	J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAISON DU CHEIKH ES-SÂIM (Abd el-Gawâd Mohammad el-Ansâri), Atfat ach-Cheikh Fathallah (pl. XXIV, *a*) : Donnant sur la cour d'honneur, un maḳ'ad gracieux reçoit dans ses arcades des boiseries surplombant la balustrade. Aux étages, des machrabiyya saillants couronnent le maḳ'ad. Celui-ci présente un plafond peint en bon état.	
26	445	J.-C. 1663 H. 1074	MAISON WAQF D'ES-SITT WASSÎLA, Zouqâq el-'Enaba (pl. XXIV, *b*) : Malgré ses boiseries peu intéressantes (B. C. 1913, p. 57) et ses machrabiyya en très mauvais état, cette maison reste un exemple de la maison du XVIIe siècle : cour rectangulaire avec maḳ'ad (celui-ci est obstrué par un mur de remplissage) et ḳâ'a au premier étage. Le maḳ'ad a conservé un plafond intéressant et la petite ḳâ'a des peintures de paysages, d'une époque antérieure, et des machrabiyya. Contigu à la maison, l'on remarque le gros œuvre d'une ḳâ'a du XIVe siècle très endommagée.	
27	446	J.-C. 1731 H. 1144	MAISON WAQF ABD ER-RAHMAN EL-HERRÂOUI, Zouqâq el-'Enaba : La cour se distingue par la superposition des machrabiyya saillants. Quelques portes sont à remarquer. Une grande ḳâ'a, d'intérêt relatif, possède encore un grand et beau machrabiyya à inscription, et un spacieux meuble bibliothèque, engagé dans le mur.	
28	514	J.-C. 1654/5 H. 1065	MAḲ'AD DANS LA MAISON DE KHOSROU PACHA, à Hârat Khôch-ḳadam : La cour est curieuse, avec ses encorbellements peints en	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			rouge. Elle possède une grande ḳâ'a, à bois de revêtement peints, mais d'un intérêt médiocre.	
29	366	Présumée J.-C. XVIe s. H. Xe s.	LE SABÂT (passage) WAQF EL-FAKAHÂNI, Hârat Khôchḳadam, n° 4 : Cette maison était construite au-dessus d'un passage, couvert en voûte d'arêtes. On distingue encore les vestiges d'une ḳâ'a aux kourdis et poutres peints, mais elle est aujourd'hui en un tel état de délabrement qu'elle a perdu tout intérêt.	
30	368	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	FAÇADE DE LA MAISON DES HOIRS MOUNÎB EFFENDI, à Atfat el-Alâyli, 7 : Cette maison est accolée au mur d'enceinte fatimide. Ses étages sont munis de machrabiyya. Elle contribue à donner, avec les maisons voisines, un aspect pittoresque à la place située devant Bab Zoueila.	
31	364	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAḲ'AD DE LA MAISON APPARTENANT À ABDOU EFFENDI OUA'DI, à Atfat al-Qolal, 4, ad-Darb el-Ahmar : Maḳ'ad dont la façade est aujourd'hui masquée et l'intérieur aménagé en logement. Le plafond à poutres apparentes est demeuré en bon état.	
32	421	J.-C. 1732 H. 1145	MAISON D'EL-KEUR 'ABDALLAH, chârî' Aslân : Cette maison a perdu tout son intérêt.	
33	406	J.-C. XVIIe s. H. XIe s.	FAÇADE DES MAISONS WAQF RADOUÂN BEY, à al-Kheyamiyya : Groupe de maisons à étages, formant bloc, derrière le sabil Farag ibn Barḳoûḳ. Son rez-de-chaussée, ses étages en encorbellement, ses retours d'angle sont du même type que le groupe ci-dessous.	
33	407	*Idem.*	FAÇADE DES MAISONS AU NORD DU SABÎL INÂL, n° 17.	
33	408	*Idem.*	FAÇADE DES MAISONS AU NORD DE LA MOSQUÉE D'EL-KOURDI, jusqu'au n° 3, Tanzim.	
33	409	*Idem.*	FAÇADE DES MAISONS AU SUD DE ZAOUIYAT ED-DOHEICHA, façades Est et Ouest : Façades donnant de part et d'autre, sur Kasabat Radouân,	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			seule rue au Caire, à laquelle les services de voirie ont laissé un ancien plafond en bois, troué de lanternaux. Elles se composent uniformément d'un rez-de-chaussée en pierre, à baies très larges, dont les linteaux sont à claveaux festonnés. Des marchands de babouches y ont installé leur magasin. De puissantes consoles reçoivent l'étage en saillie, troué de baies rectangulaires simples ou doubles alternées. Des machrabiyya les ferment à leur partie inférieure. Cette ordonnance architecturale se retrouve à l'extrémité de la rue, sur la place de Bab Zoueila; elle se prolonge tout le long de chari' el-Kerabiyya, face à la mosquée de Sâlih Talâyi'.	
34	208	J.-C. XVIIe s. H. XIe s.	MAḲ'AD WAQF RADOUÂN BEY, à al-Kheyamiyya (pl. XXV) : Cette maison fut construite pour l'émir Radouân bey, vers le milieu du XVIIe siècle, sur l'emplacement d'une bâtisse, élevée au XIVe siècle pour l'émir Olgâï, Mamelouk du sultan Mohammad, fils de Ḳalaoun. Radouan, dont l'influence était grande en son temps, d'après Gabarti, fut le fondateur du bazar qui porte son nom, à Bab Zoueila, le bazar des cordonniers et des tapissiers. Il mourut en J.-C. 1654-1655 (H. 1065). On pénètre dans une vaste cour par un passage voûté. Les vestiges de cette importante demeure sont groupés au sud. Un très beau maḳ'ad à trois arcs, élevé sur un haut soubassement, une ḳâ'a au 1er étage, des machrabiyya sur cour, sont tout ce qui reste d'un ensemble qui paraît avoir été important. Le plafond du maḳ'ad fut restauré et l'on remarque quelques beaux éléments de lambris mosaïqués.	
35	229	J.-C. 1604 H. 1013	MAISON YOUSSOUF AGHA EL-ḤABACHI, Hârat el-Mardâni : Le tombeau el-Ḥabachi fait corps avec cette maison, dont l'intérieur ne présente plus aucun intérêt. Par contre le large portail d'entrée qu'un machrabiyya surmonte a gardé beaucoup de son caractère. Il est bon de noter une maison voisine, située devant le portail postérieur de la mosquée el-Mardâni, «la maison Rabiah Khatoun». On y remarque un intéressant maḳ'ad à trois arcs.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
36	228	J.-C. 1485 H. 890	MAISON DE ḲÂITBÂÏ, à Sikkat el-Mardâni (pl. XXVI et XXVII) : Il n'existe aucune note historique sur la destination de cette maison, dite de Ḳâitbâï, précieux document pour l'histoire de l'architecture civile. Un très beau portail d'entrée donne accès à l'immeuble : large porte à arc surbaissé, en retrait sur un arc de même style. Un machrabiyya en encorbellement couronne le tout. La grande cour a conservé sur ses quatre faces des vestiges de bâtiments à étages. Le rez-de-chaussée constitué par des baies à arcs brisés est terminé par un alignement de corbeaux en pierre qui supportaient les étages, aujourd'hui démolis. La face sud de la cour est pourvue d'un grand maḳ'ad à trois arcades : les colonnes élégantes à chapiteau corinthien, reçoivent les arcs par l'intermédiaire d'un sommier à stalactites. Des inscriptions courent au-dessus des archivoltes; elles étaient abritées par un auvent. Un élégant portail auquel on accède par un perron à deux volées contient des inscriptions de part et d'autre de la porte et au-dessus de la petite fenêtre grillée. En retour à gauche, la porte du harem offre l'agrément de son décor, de ses belles stalactites. Une logette en bois s'inscrit dans l'une des arcades du maḳ'ad; des peintures figurant des entrelacs s'étendent sur la partie gauche de la façade parmi les machrabiyya saillants. Non loin de cet immeuble, à haret el-Mardâni au n° 10 une petite maison à cour réduite, occupée par Youssef Lotfi, possède une petite ḳâ'a à deux iwâns inégaux. Dans la cour, des arcs brisés supportaient les étages; enfin sur la rue, la porte d'entrée, d'un style intéressant, est flanquée de deux encorbellements qui donnent une façade pittoresque.	
37	334	J.-C. 1755 H. 1169	MAḲ'AD DE LA MAISON WAQF MANÂOUI, châri' as-Souroûguiyya, Darb el-Ahmar (pl. XXVIII) : Un porche et passage voûté donnent accès à une cour qui a gardé un maḳ'ad; une logette en bois occupe l'arcade centrale.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
38	249	J.-C. 1294 H. 693	PALAIS DE KHÂYERBEK, chârìʿ at-Tabbâna : Ce palais est à peu près en ruines. Des vestiges de façades se remarquent sur la rue at-Tabbâna; la ḳâʿa est découverte et ne laisse apparaître que des murs démantelés. Ces vestiges sont de la plus haute importance, car ils nous fournissent sur l'architecture civile de la fin du XIIIe siècle un plan de ḳâʿa, qui complète ce que nous savons déjà sur l'art des baharites (palais Yachbak, Bechtak, Mandjak, etc.) : Nafi effendi a découvert, il y a quelques années une inscription située au rez-de-chaussée, sur une frise de l'entrée principale du palais. Elle porte le nom de Elnâḳ en-Nasir, émir de Khalil, fils de Ḳalaoun. Ainsi les travaux effectués par Khayerbek, au XVIe siècle, n'auraient eu pour but qu'une utilisation de l'ancien palais baharite. Grandiose, construit en maçonnerie pouvant résister à toute attaque, ce palais comprenait, d'après l'examen de ce qui a survécu, un rez-de-chaussée voûté, comme au palais de Yachbak, sur lequel s'élevait une majestueuse salle de réception. Celle-ci possède un hall central, très élevé, qui fut probablement éclairé par des fenêtres sous plafond ou voûte. Des arcs brisés et outrepassés, bien appareillés, faisaient largement communiquer le hall avec deux iwâns inégaux, véritables salles débordant nettement le hall. Des fenêtres nombreuses les éclairaient (fig. 34).	43
39	235	J.-C. XVe et 1778 H. IXe et 1192	PORTE, MAḲʿAD ET ḲÂʿA DE LA MAISON WAQF AHMAD KATKHODA ER-RAZZÂZ, Souwaïqat el-ʿIzzi, Darb el-Ahmar (pl. XXIX) : D'une ensemble qui fut très vaste, on relève aujourd'hui une grande porte sur le soûk es-Silâh et, autour d'une grande cour, à laquelle on accède par la rue at-Tabbâna, des morceaux de bâtiments importants. La grande porte fut remaniée mais elle contient des éléments essentiels : arc brisé à godrons, puissantes consoles etc. qui révèlent son ancienneté, fin XIVe ou début du XVe siècle, en tous cas, très certainement antérieure à l'époque de Ḳâitbâï. La façade à encorbellements de la rue at-Tabbâna, est des plus connues; dans un retour d'angle se trouve la porte	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			qui donne accès à la cour. Un portail intérieur est là pour nous fournir une date (XVe siècle). On lit en effet sur les deux disques des tympans «Gloire à notre seigneur, le sultan le roi très noble, Aboul nasr Ḳâitbâï, que sa victoire soit glorifiée» et sur les bandes qui flanquent la porte «la construction de ce lieu béni a été ordonné par la grâce de Dieu, par notre maître et seigneur le sultan maître de nos cous, possesseur du royaume : le roi très noble, Aboun nasr Ḳâitbâï, que la victoire soit glorifiée». En plus de la portion de façade sur cour, on note la grande ḳâʿa sur at-Tabbâna, remarquable par l'ensemble de ses beaux machrabiyya.	
40	247	J.-C. XIVe s. H. VIIIe s.	PORTE DU PALAIS DE MANDJAQ ES-SILÂHDÂR, chârìʿ Soûq es-Silâh : Cette porte est couverte par une coupole sur pendentifs curvilignes. Une inscription en forme de couronne, sculptée à l'intrados de la voûte, confirme l'attribution de cette entrée monumentale à l'ancien palais de Seif ed-Dîn Mandjak es-Silâhdâr. En voici le texte. «Au nom de Dieu clément et miséricordieux, la construction de cet édifice béni a été ordonnée, par le généreux, le plus honorable, le haut, le déiste, le prince grand et respectable, le combattant, le dévot, le vaillant, le vainqueur, le victorieux...etc.... le gladiateur Seif ed-Dîn Mandjak es-Silâhdâr, al-Maliki al-Mozaffari...». L'arc d'entrée est plein cintre, par opposition à celui qui donnait sur la cour ancienne, de forme brisée. Des écussons portant les armes du fondateur sont sculptés dans des disques occupant les pendentifs de la voûte. Mandjak était émir de Hassan ibn Mohammad an-Nâsir ibn Ḳalaoun. Cette porte entre bien, par son style, dans la catégorie des monuments du XIVe siècle que nous connaissons (voir B. C. 1892 et 1894).	
41	375	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAISON HASSAN ABD EL-LATÎF, rue el-Ghandour (pl. XXX, *a*) : Cette maison est située sur un angle de rue très aigu.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			Au-dessus d'un rez-de-chaussée construit en pierre, des étages aux encorbellements très saillants portent sur des corbeaux à retraits. A l'étage, une ḳâʿa sans grand intérêt donne sur la rue par de larges machrabiyya. C'est un peu plus loin, dans la même rue, en face de la mosquée Alti Parmak, que le palais de caractère ottoman d'Ibrahim pacha Yakan s'ouvre par un majestueux portail.	
42	457	J.-C. 1652 H. 1063	MAISON WAQF IBRAHIM AGHA ET FAÇADE DES MAISONS AU SUD DE CELLE-CI, en face de la mosquée d'Aḳsonḳor, à at-Tabbâna (pl. XXXI) : Elle est située face à la mosquée d'Aḳsonḳor. Dans un haut rez-de-chaussée bien construit, en fortes assises, des boutiques sont percées; les baies sont à linteaux à claveaux festonnés. Quatre puissants corbeaux de pierre, reliés par des dalles, supportaient les étages, aujourd'hui détruits. Cette façade se prolonge, à gauche, par les ordonnances monotones d'un rabʿ ancien, à droite, par une ḳoubba, et en retour, sur sekket el-Razzazîn, par un sabîl d'un aspect pittoresque.	
43	534	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAḲʿAD DE LA MAISON WAQF MOUSTAPHA EL-FARAMANGUI, à at-Tabbâna (pl. XXXII, *a*) : De la façade sur rue il ne subsiste qu'un rez-de-chaussée, couronné par une série de corbeaux en pierre qui supportaient les étages, aujourd'hui démolis. On pénètre dans un passage coudé, plafonné, par une large porte à bandeaux décorés. La cour est encombrée de décombres, on y remarque un élégant maḳʿad à trois arcades. L'auvent a disparu, mais un portail et son perron, le plafond à poutres apparentes, le décor de la niche axale ont conservé leur intérêt. Dans le soubassement du maḳʿad des portes en pierre sont bien appareillées; des baies ornées reçoivent des grillages. Cet élément architectural peut se rattacher a l'art du XVIIIe siècle. On note, dans la même rue, les vestiges d'une habitation dont les étages ont disparu mais qui a conservé une porte d'un beau style, à demi enfoncée dans la chaussée, surmontée de corbeaux en pierre.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
44	545	Présumée J.-C. XVIIe s. H. XIe s.	MAISON WAQF MOUSTAPHA CHALABI SINAN, à Soûk es-Silâh : Cette maison est située sur un angle de rues; sa partie principale est sur la rue soûk es-Silâh, l'une des rues les plus curieuses du Caire, où l'on voit encore, malgré les ravages des derniers temps, d'anciennes maisons à étages. Certaines présentent des murs à redents, très caractéristiques des anciens quartiers. Au-dessus du rez-de-chaussée en pierre, troué de larges baies à linteaux appareillés, des étages en encorbellements s'élèvent, reposant sur des corbeaux à retraits. Des machrabiyya nombreuses animent toute la façade. On note, au n° 45, de la même rue, une ancienne maison dont la cour a gardé un maḳʿad, malheureusement obstrué par des murs de remplissage, et des étages supportés par des consoles nombreuses. Non loin sur la Harat en-Nassara, presque en face du sabil Roḳayya Doudou, on aperçoit l'ensemble d'un portail et d'un étage à machrabiyya, restaurés. A l'intérieur, une cour réduite possède encore un takhtâboch élevé par une haute colonne, mais sans profondeur. On relève les traces d'un ancien maḳʿad et son gracieux portail, utilisés comme logement.	

PARTIE SUD.

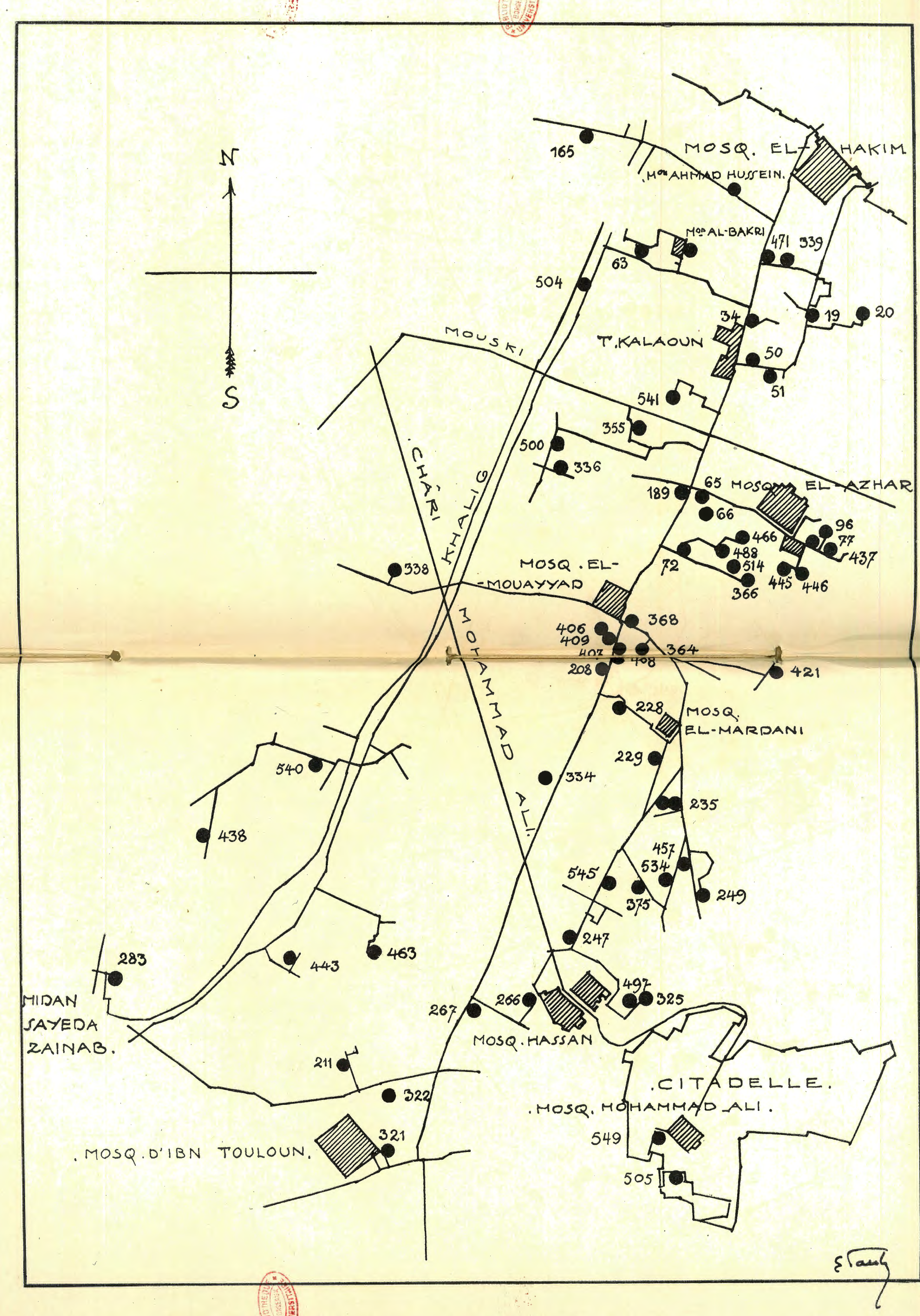
(QUARTIERS KHALIFA ET SAYYEDA ZAÏNAB).

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
45	497	Présumée J.-C. XVIIIe s. H. XIIe s.	MAISON DE ALI EFFENDI LABIB, à Darb el-Labbân (pl. XXXIII) : On pénètre dans cette maison, de dimensions modestes, par une porte étroite, dont l'arc surbaissé est encadré d'une archivolte à stalactites. Deux machrabiyya saillants la surplombent, ajoutant du pittoresque à la rue qui conduit aux portes de Harat el-Labbân et de Taḳi ed-Dîn. La petite cour réduite a conservé son attrait ancien. On y remarque un petit maḳʿad à deux arcades, augmenté d'une logette légère, saillant sur la cour. Un portail et son perron y conduisent; aux	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			étages, des machrabiyya chevauchent, ne laissant apercevoir qu'un étroit rectangle de ciel. Une cour secondaire, de moindre intérêt, éclaire la partie extrême de la maison. Cette petite maison bourgeoise peut s'apparenter aux constructions civiles du XVIIIe siècle.	
46	325	J.-C. XIVe s. H. VIIIe s.	PORTE DE ḤÂRAT EL-LABBÂN (pl. XXXIV, *a*) : Nous manquons de renseignements sur le palais, construit au XIVe, dont il ne nous est parvenu que la porte principale. Elle fut remarquée par les dessinateurs de la *Description* et par Prisse d'Avesnes qui nous en laissèrent des témoignages. Il est intéressant de rapprocher cette composition puissante, le style de son décor, du portail de la mosquée de Beibars Gachankir par exemple. Ce portail constitue un ensemble pittoresque avec la porte de la tekiyya voisine, la porte Taḳi ed-dîn.	
47	266	J.-C. XIVe s. H. VIIIe s.	PALAIS DE YACHBAK ou PALAIS DE BARDAḲ, à châri' el-MOUZAFFAR, Qism el-Khalîfa (pl. XXXV, *b*).......	42, 43
48	267	J.-C. 1352 et 1678 H. 753 et 1089	RÉSIDENCE DE L'ÉMIR TÂZ, à as-Souyoûfiyya (pl. XXXVI et XXXII)............................ Indépendamment de la ḳâ'a ancienne du XIVe siècle un très beau maḳ'ad à cinq arcs, en parfait état se remarque dans l'une des cours. Malgré son époque tardive, il rappelle par son envergure, l'élégance de ses arcades, la richesse de son décor, les loggia du temps de Ḳâitbâï.	43
49	321	J.-C. 1631-32 H. 1041	MAISON ET SABIL AL-GUIRIDLIYA, près de la mosquée d'Ibn Ṭoûloûn, Sayyeda Zaïnab (pl. XXXVII) : La cour très réduite (8, 10 de côté) a conservé tous ses éléments, maḳ'ad, portails, machrabiyya, puits; ses façades sont construites en belles pierres de taille. On y remarque la variété des arcs. Un sabil occupe l'angle du passage d'accès, près de l'entrée, qui donne sur la ruelle menant à la mosquée d'ibn Ṭouloun. Sur une frise, sous le plafond, on lit l'inscription suivante, qui nous fournit l'âge de la demeure	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			«a fondé ce sabil béni, par les largesses d'Allah Très haut et par sa grâce, le pauvre en Dieu tout puissant, le Hâg Mohammad el-Hâg el-Sâlem, el-Hâg... il fut achevé au mois de l'an 1041 de l'hégire (1631-1632). (v. *Bulletin du Comité*, 1909, pl. V, VI, VII, VIII).	
50	322	J.-C. 1501-1516 H. 906-922	MAISON D'AL-GHOURI, près de la mosquée de Saghri Bardi (pl. XXXVIII, *a*) : Il ne subsiste de cet immeuble que quelques vestiges sur la rue : portail, corbeaux et cartouches au nom du sultan al-Ghouri.	
51	463	J.-C. XVIIe-XVIIIe et XIXe siècles H. XIe-XIIe et XIIIe siècles	MAISON D'AS-SADÂT EL-OUAFA'IYA, à châri' es-Sadât (pl. XXXIX et XL) : L'entrée principale est de nobles proportions, un vestibule conduit à une cour sévère garnie de machrabiyya. On distingue plusieurs portails dans cette cour. Par l'un d'eux on pénètre dans l'Oum el-Afrâh, salle des fêtes, dont les lambris de faïences ont été remplacés par des peintures. Dans le plafond ancien, on lit sur un bandeau des vers du célèbre poète Aboussîri. Cette salle possédait un salsabil, remplacé par un divan qui reçut le grand Cheikh as-Sadât, les jours de cérémonie. D'autre pièces, dont l'une se signale par ses plafonds et un bandeau à inscriptions. Au premier étage la grande ḳâ'a se distingue par ses menuiseries anciennes, ses mosaïques de marbre, ses lambris et ses plafonds peints; une autre petite ḳâ'a, de moindre intérêt et quelques pièces secondaires complètent l'étage. Un corps de bâtiment important, construit au XIXe siècle, s'étend le long du jardin.	
52	443	J.-C. XVIIIe H. XIIe	PARTIES DANS LA MAISON DE GOHAR AGHA, à Hârat Ismaïl Pacha, Darb el-Gamamîz : Vestiges de façade comprenant un rez-de-chaussée, construit en pierre. Une porte d'entrée, à larges claveaux, d'une bonne tenue, est surmontée par une baie rectangulaire grillée. A l'étage, un encorbellement porte sur de solides corbeaux en pierre. L'intérieur n'est d'aucun intérêt.	

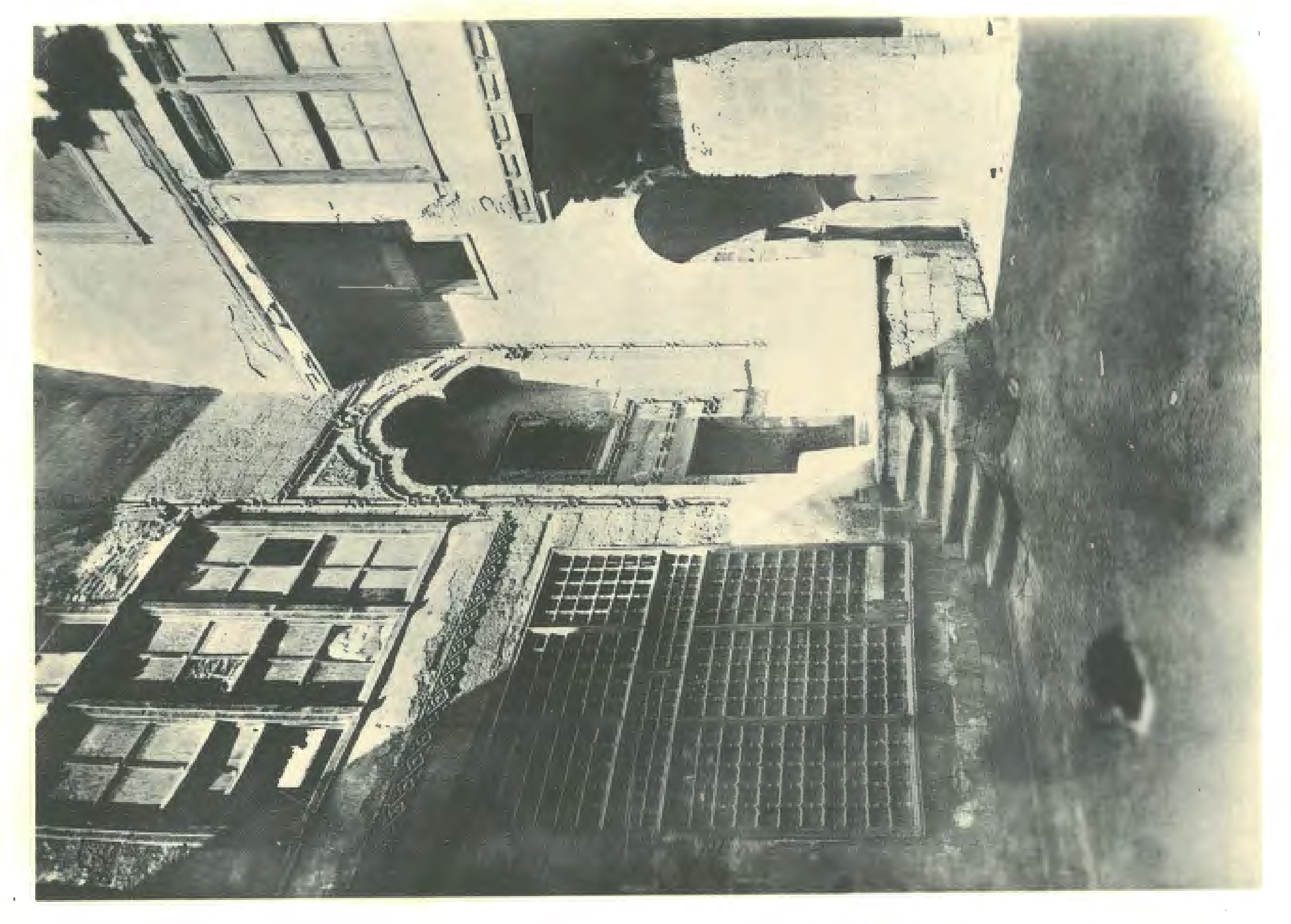
NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
53	283	J.-C. 1796 H. 1211	MAISON D'IBRAHIM KATKHODA ES-SINNARI, à Hârat Monge, Sayyeda Zaïnab .... La vigilance de Gaillardot bey et celle du Comité de Conservation ont pu conserver à cette demeure l'aspect qu'elle avait au temps de l'Expédition française.	68-69
54	438	J.-C. XVIe-XVIIe et XIXe siècles. H. X^e-XIe et XIIIe siècles	MAISON WAQF ROUSTOUM BEY, en face de la mosquée d'el-Hanafi, Sayyeda Zaïnab : Sur cet emplacement il existait une bâtisse construite au temps de Mohammed an-Naçer ibn Kalaoun, XIVe siècle, mais les éléments de maison que nous retrouvons aujourd'hui autour de la grande cour d'honneur sont postérieurs. Un maḳʿad spacieux à trois arcades, au premier étage, une ḳâʿa au plafond rehaussé d'or, une pièce dont la coupole polygonale est à retenir, sont tout ce qui subsiste d'une vaste demeure.	
55	540	J.-C. 1716 H. 1190	ḲÂʿA DANS LA MAISON DE ʿALI KATKHODA, connue sous le nom d'ar-roubʿ mîya, chârîʿ Darb el-Hagar : Cette maison fut occupée par une famille copte; des inscriptions reproduisent, en frises, des passages de la Bible. Avant cela, après sa construction au XVe siècle (IXe H.), elle fut la propriété de l'émir ʿAli Katkhoda ach-Chaouichiya. Remaniée à diverses époques, elle n'en a pas moins gardé beaucoup d'intérêt. On remarque au rez-de-chaussée, sur la cour aujourd'hui encombrée des ruines d'une partie de l'immeuble, une mandara spacieux avec niche centrale, meubles accolés aux murs, fontaine; elle s'éclaire largement sur la cour par une baie grillagée. Une seconde cour, plus petite, montre un maḳʿad et des machrabiyya. Au premier étage, une grande ḳâʿa, fort intéressante par sa disposition à trois iwâns, a conservé ses parois en bois, ses plafonds, ses inscriptions et ses panneaux peints d'époque turque, représentant des paysages et des vues de la Mecque.	
56	211	J.-C. 1494 H. 900	ḲÂʿA D'AZBAK EL-YOUSSOUFI, chârîʿ Azbak, à Sayyeda Zaïnab : Petite salle à deux iwâns, très endommagée. Elle est située entre la mosquée et l'abreuvoir d'Azbak. Une étroite façade sur la rue présente peu d'intérêt.	



Plan de situation des maisons et palais de la ville du Caire.

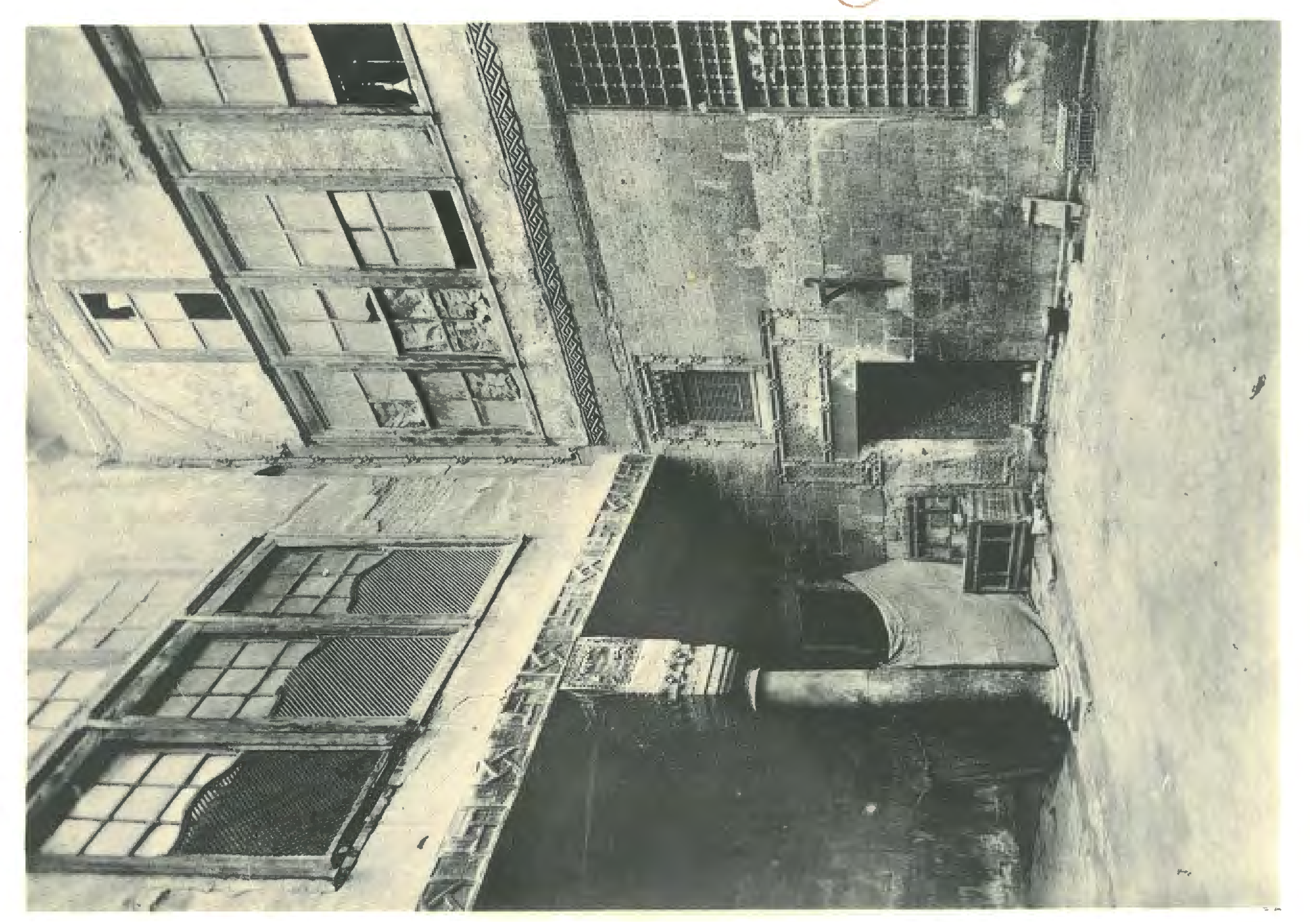
NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			CITADELLE.	
57	549	J.-C. 1313-14 H. 713-14	RESTES DU PALAIS D'AN-NÂSIR, au sud de la mosquée d'an-Nâsir, à la Citadelle................... Du palais qui fut rasé par les démolisseurs de Mohammad ʿAli, on ne signale plus que quelques murs crénelés, un bastion regardant la ville, au Nord de la grande mosquée, quelques souterrains voûtés, enfin au sud de la mosquée de Mohammad ibn Ḳalaoun les vestiges d'un portail et passage secondaires. L'allure imposante des souterrains voûtés témoigne de l'importance des constructions qui s'élevèrent sur le plateau.	37-38 39
58	505	J.-C. 1814 H. 1229	PALAIS DE MOHAMMAD ʿALI ET PALAIS «BIJOU», à la Citadelle....................................	63-64
			VIEUX-CAIRE.	
59	527	J.-C. 1786 H. 1201	FAÇADE DE LA MAISON DE CHEHATA AHMAD, chârìʿ Elouat es-Samaka (pl. XLI, *b*) : De cette maison il ne reste aujourd'hui qu'une façade dont les baies sont décorées d'archivoltes à stalactites, de motifs losangés; des disques encadrés enrichissent également toute cette façade.	
60		Présumée J.-C. XIVe s. H. VIIIe s.	ḲÂʿAT EL-ʿIRSÂN, au Qasr ech-Chamʿ (pl. XLII) : Le plan d'ensemble n'est plus discernable aujourd'hui. L'immeuble fut occupé par des Coptes; les bois sculptés qui sont encore en place dans la grande ḳâʿa, reçoivent des croix, sculptées en relief. Aucune inscription ne permet de dater avec certitude la très intéressante ḳâʿa, seul vestige important. Toutefois, la disposition de son plan, à dorḳâʿa et deux iwâns inégaux, la forme des arcs brisés, le style du décor, sculpté ou peint, tout indique l'art des Mamelouks du XIVe siècle.	

NUMÉROS D'ORDRE.	NUMÉROS DU PLAN.	ÉPOQUE.	DÉSIGNATION DES IMMEUBLES.	PAGES DU TEXTE.
			CIMETIÈRE EST.	
61	101	J.-C. 1471-1494 H. 871-900	MAḲʿAD DE ḲÂITBÂÏ, châriʿ Ḳâitbâï	46, 47 48
			DIVERS.	
62	338	J.-C. 1791 H. 1206	MAISON DE MAHMOUD SAMI EL-BAROÛDI, ou Maison d'es-Sitt Hafîza, châriʿ Ghaît el-ʿIdda, à ʿAbdîne : Un intéressant portail avec porte en menuiserie donne accès à la cour de l'immeuble. Une mandara à deux iwâns, très vaste, ouvre sur la cour; la dorḳâʿa est garnie d'une fontaine centrale, profonde, délicatement mosaïquée. Des revêtements muraux demeurent partiellement; ils garnissaient les murs de la dorḳâʿa, les défoncements des deux iwâns. Diverses pièces intéressantes occupent les étages; certaines ont gardé des revêtements de faïences anciennes. L'une d'elles, à trois iwâns, porte sous le plafond à lanterneau de la dorḳâʿa, une inscription qui nous fournit la date H. 1206 (J.-C. 1791).	
63		XIXe siècle	PALAIS DE CHOUBRA	65, 71



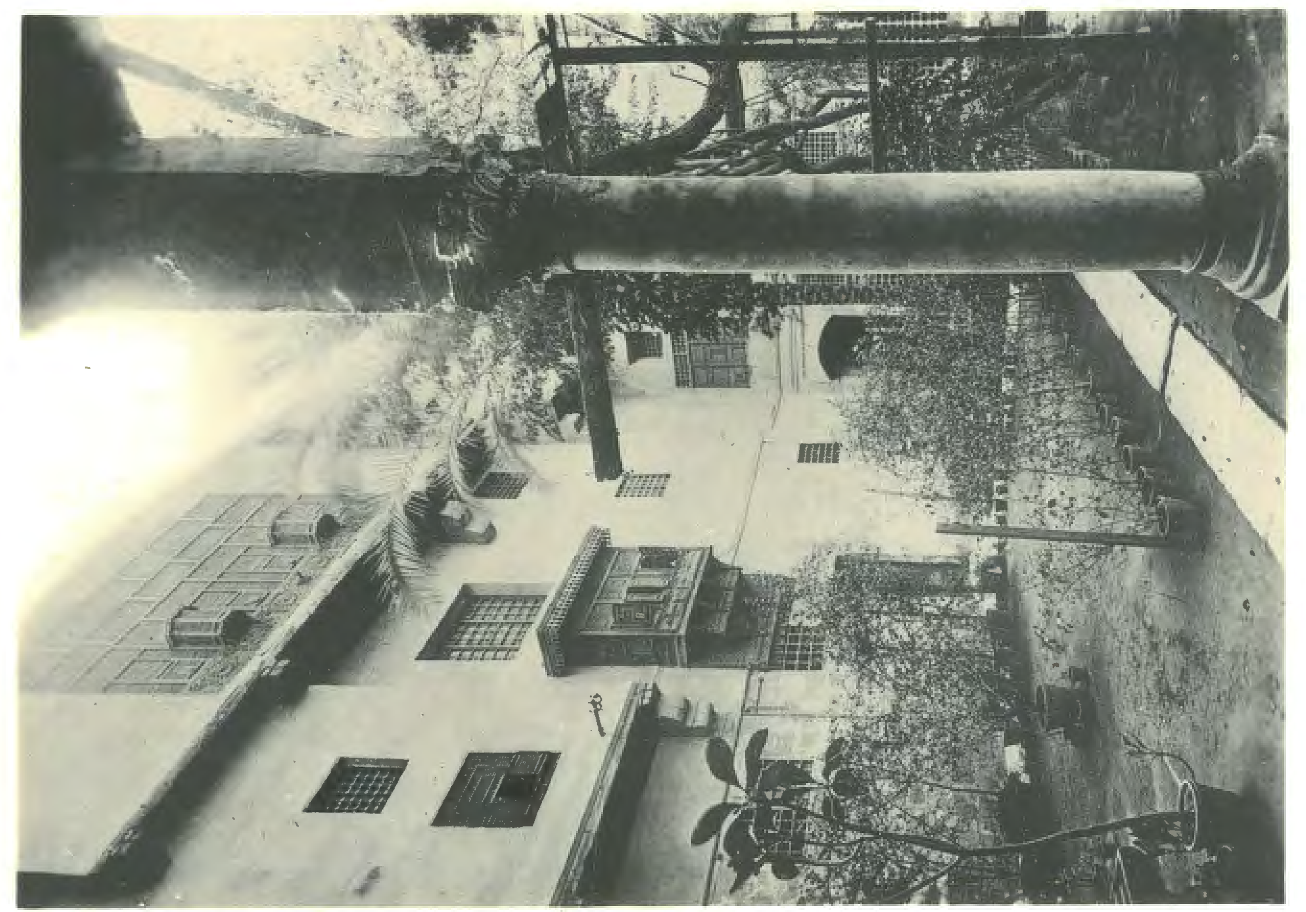
b





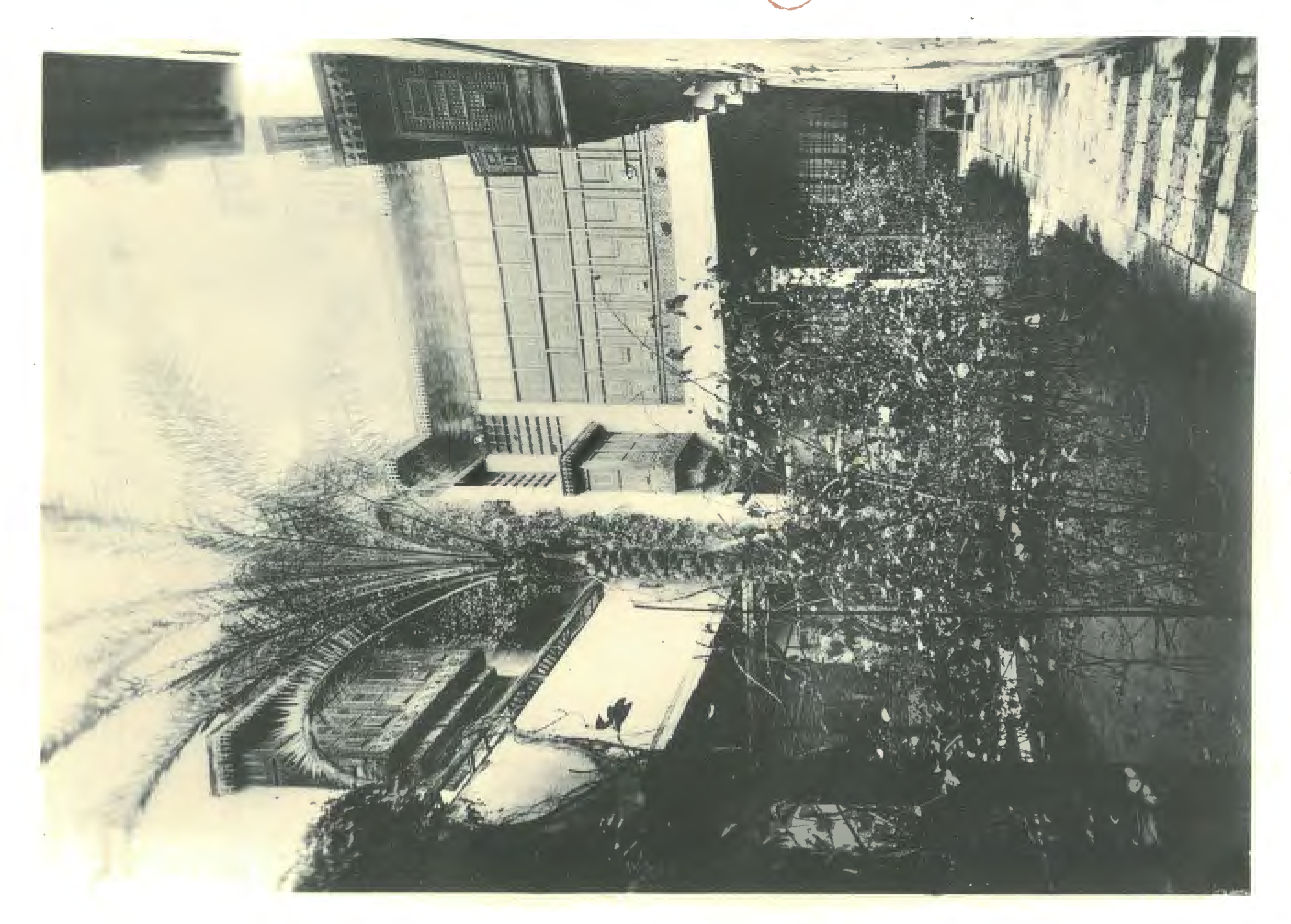
a

Maison du cheikh Ahmad Moussa el-'Aroussi. — Cour.



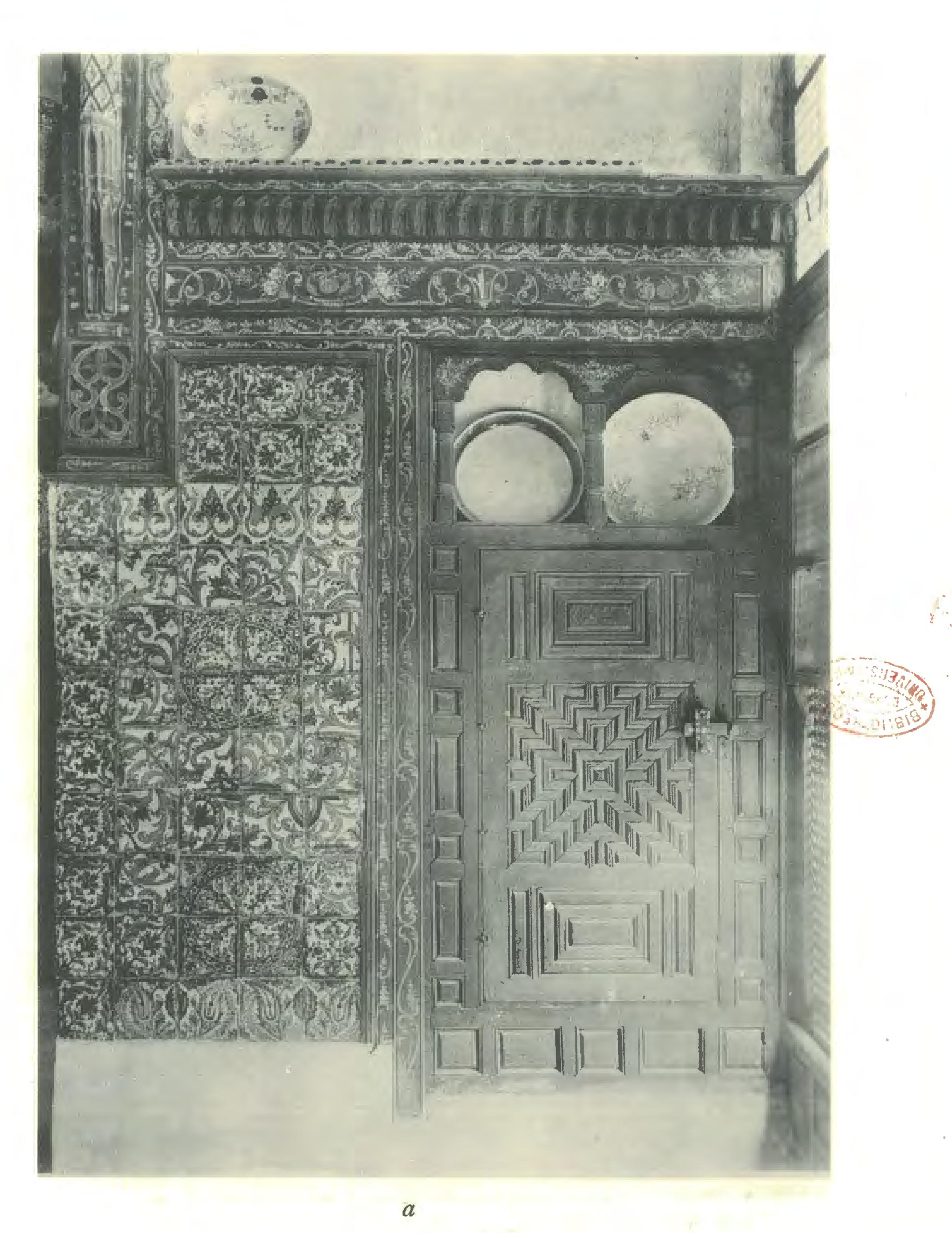
b



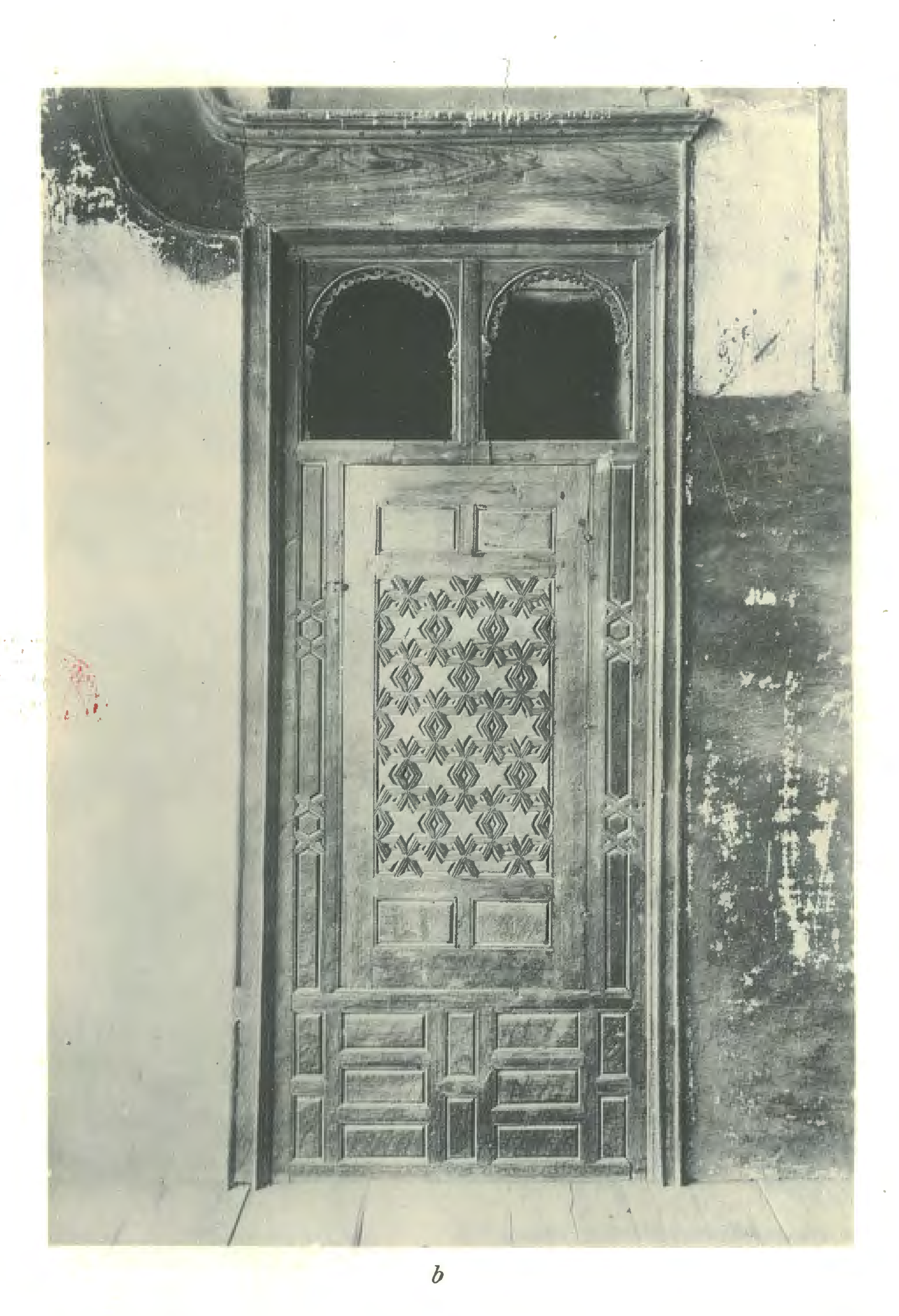


a

Maison de Mohammad Amîn es-Souhêmi. — Cour.

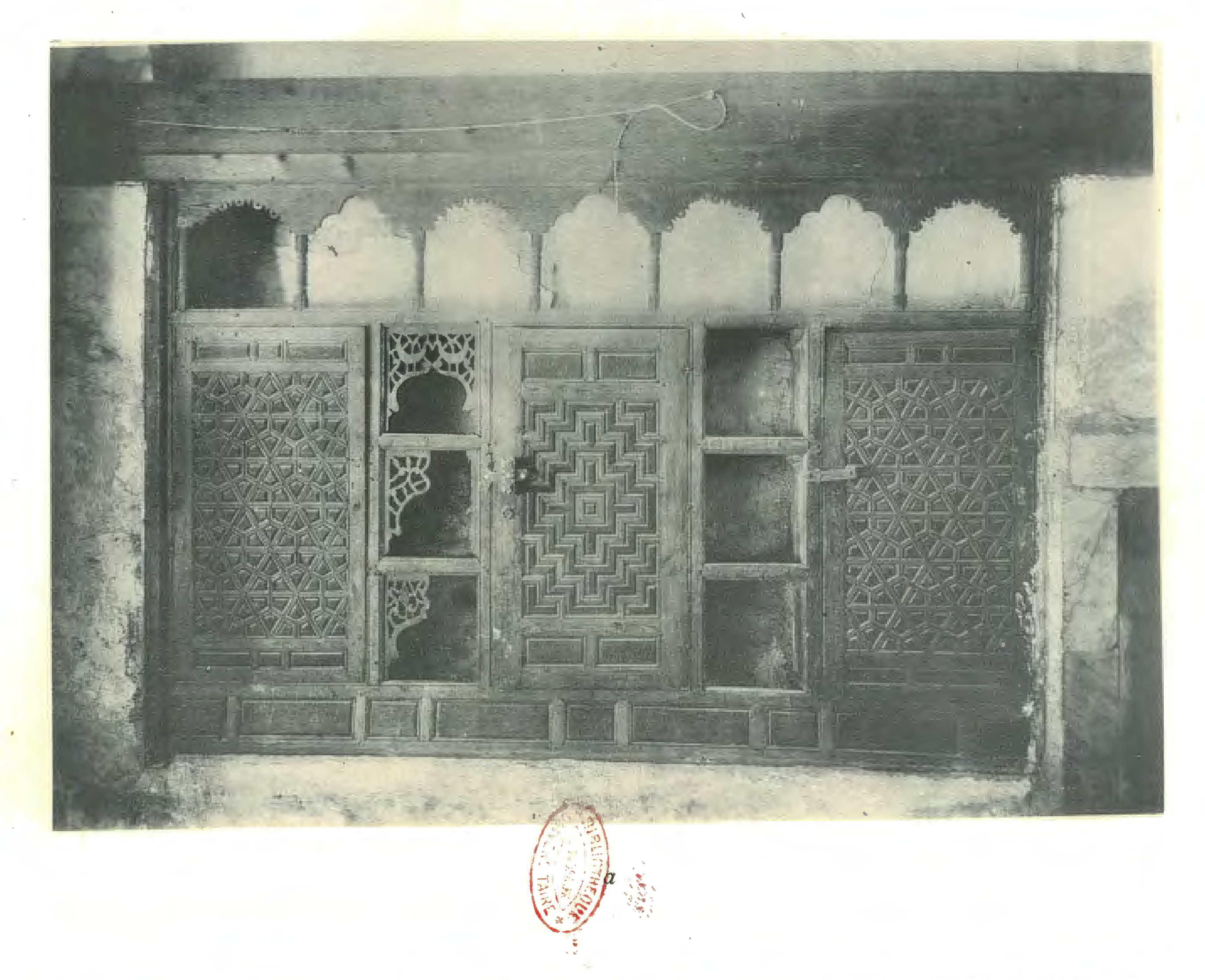


a

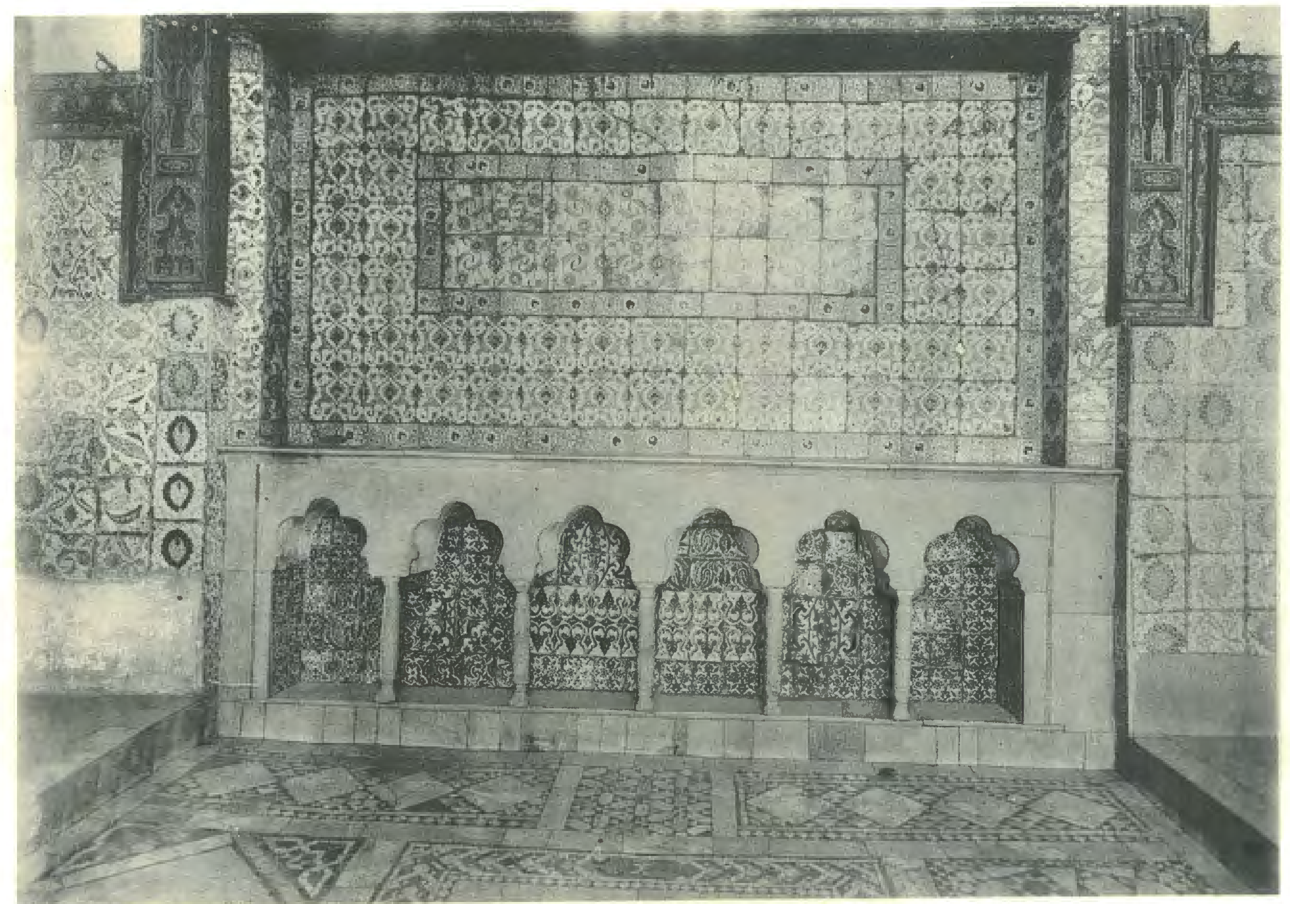


b

Maison de Mohammad Amin es-Souhêmi. — Détails.

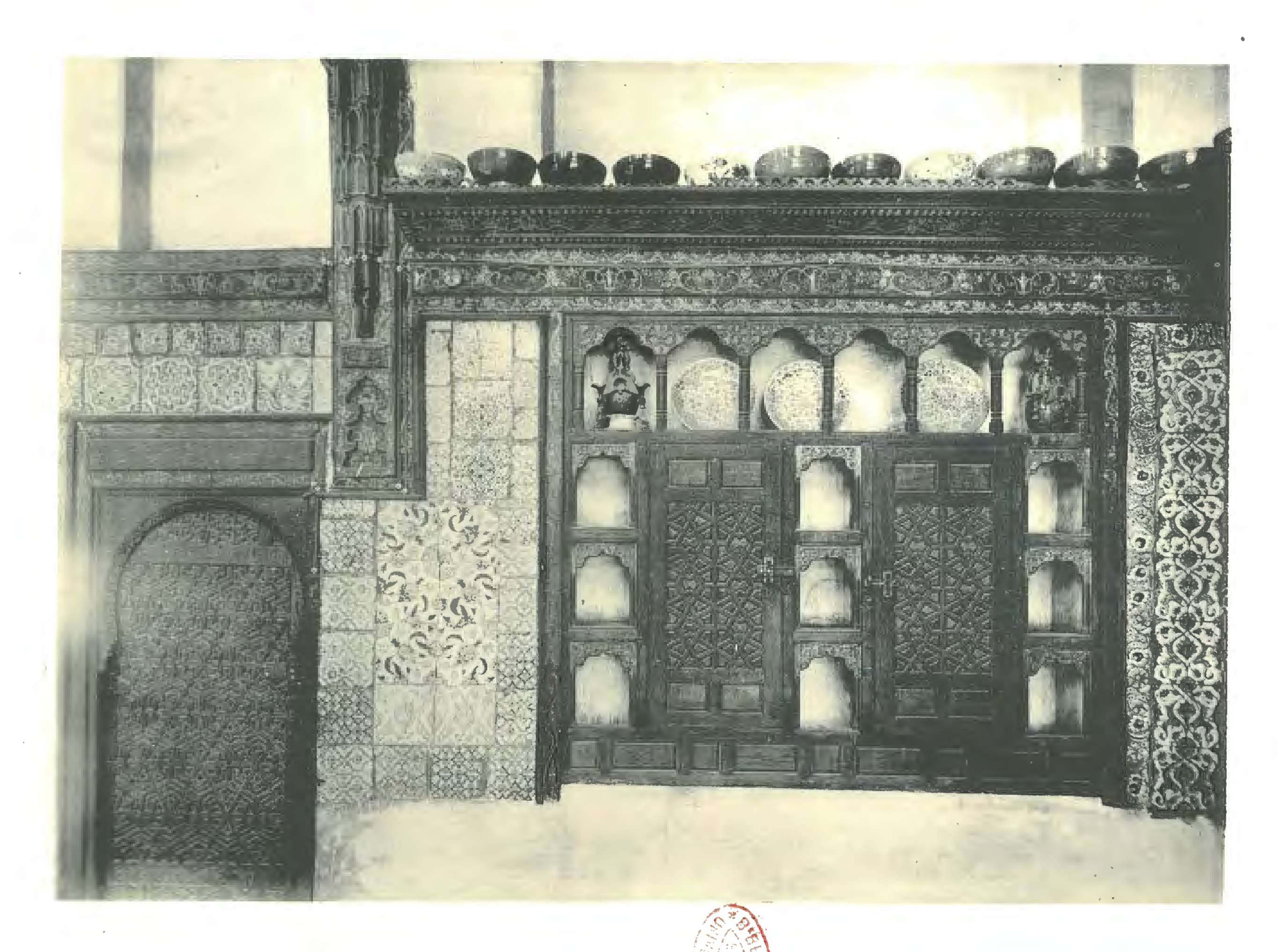


a



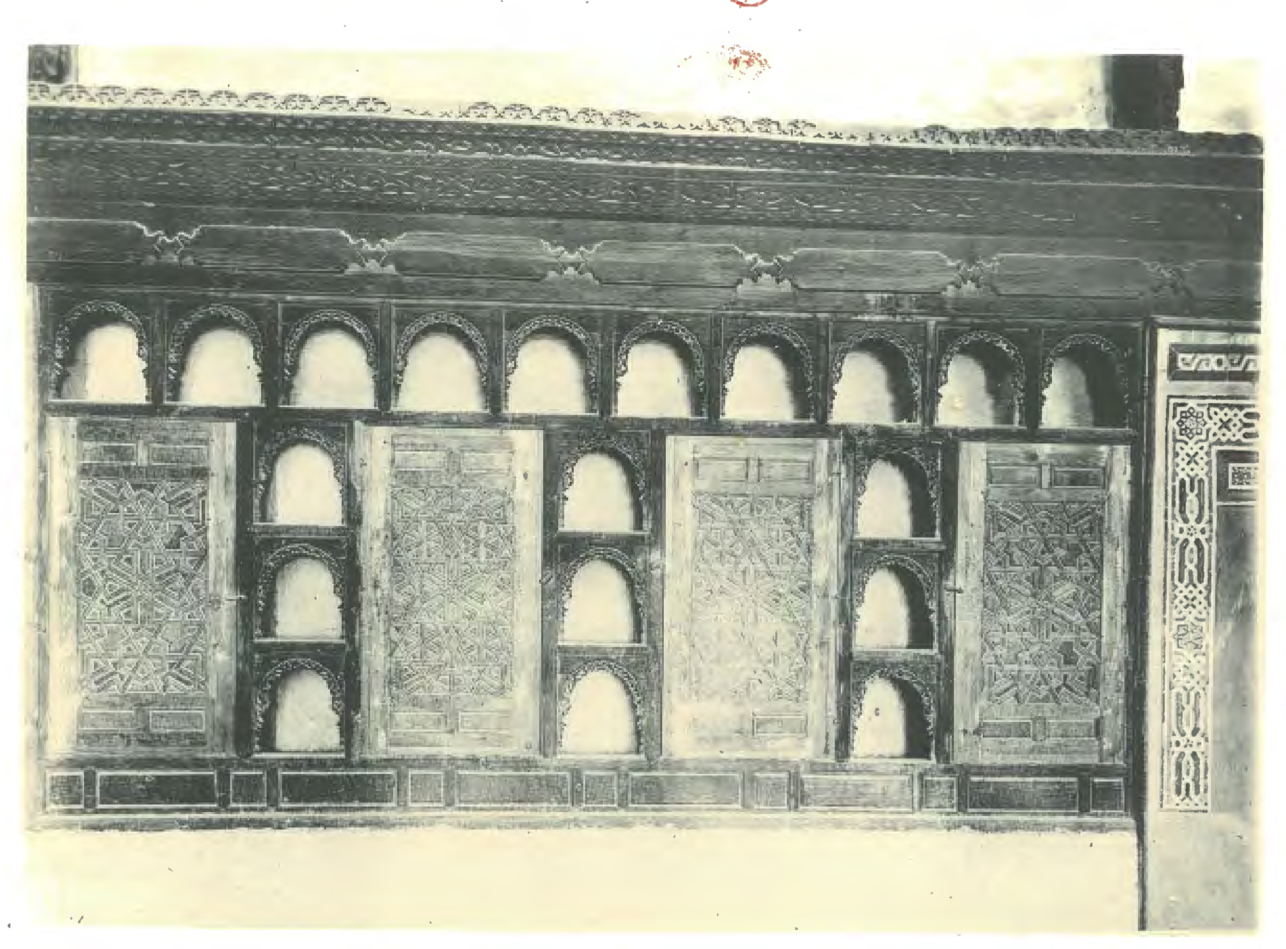
b

Maison de Mohammad Amîn es-Souhêmi. — Détails de boiseries et revêtements.



a



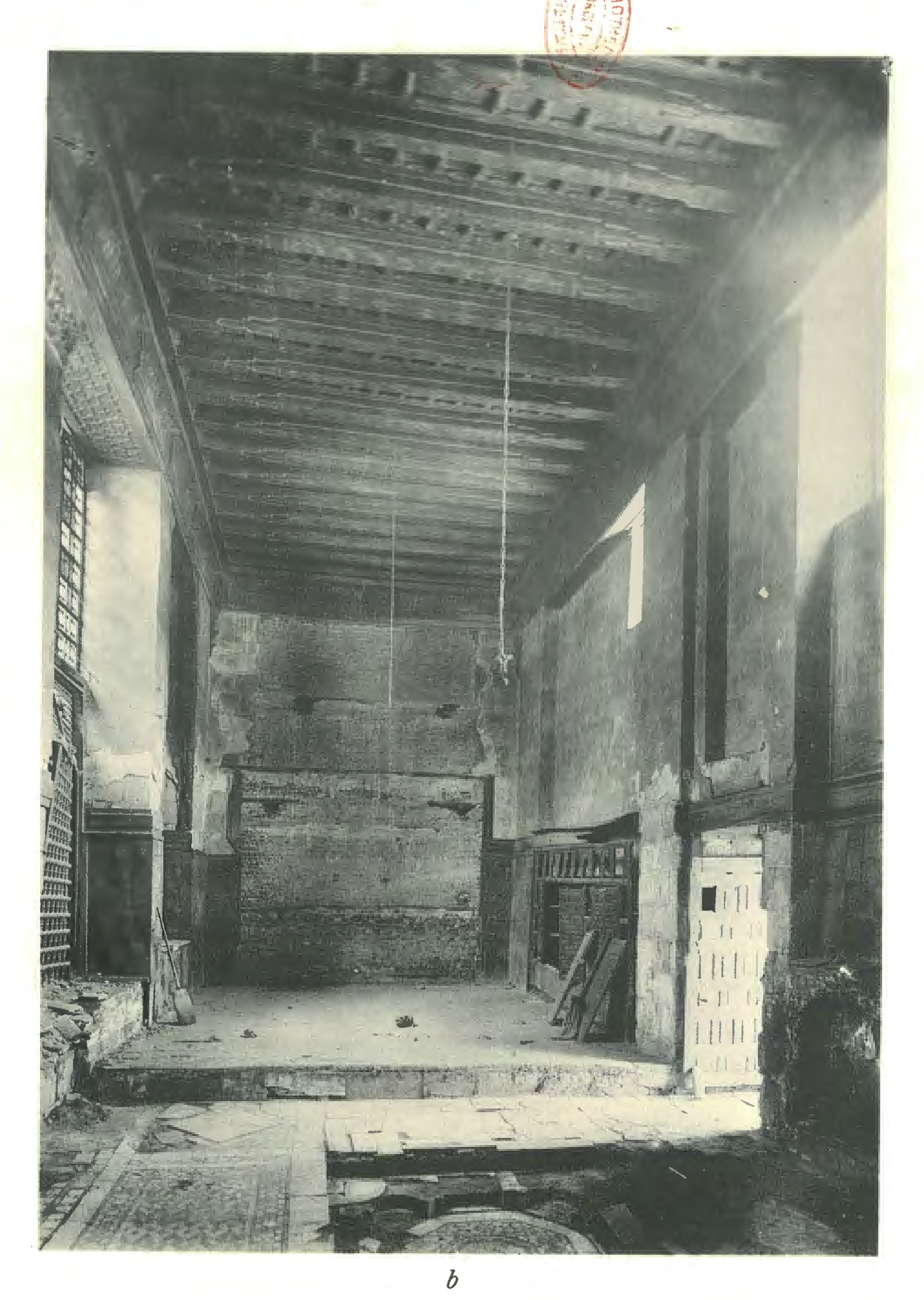


b

a) Maison de Mohammad Amîn es-Souhêmi. — Détails de boiseries et revêtements.
b) Rayonnages dans la Ḳâʿa du Palais de Moussafirkhana.



a

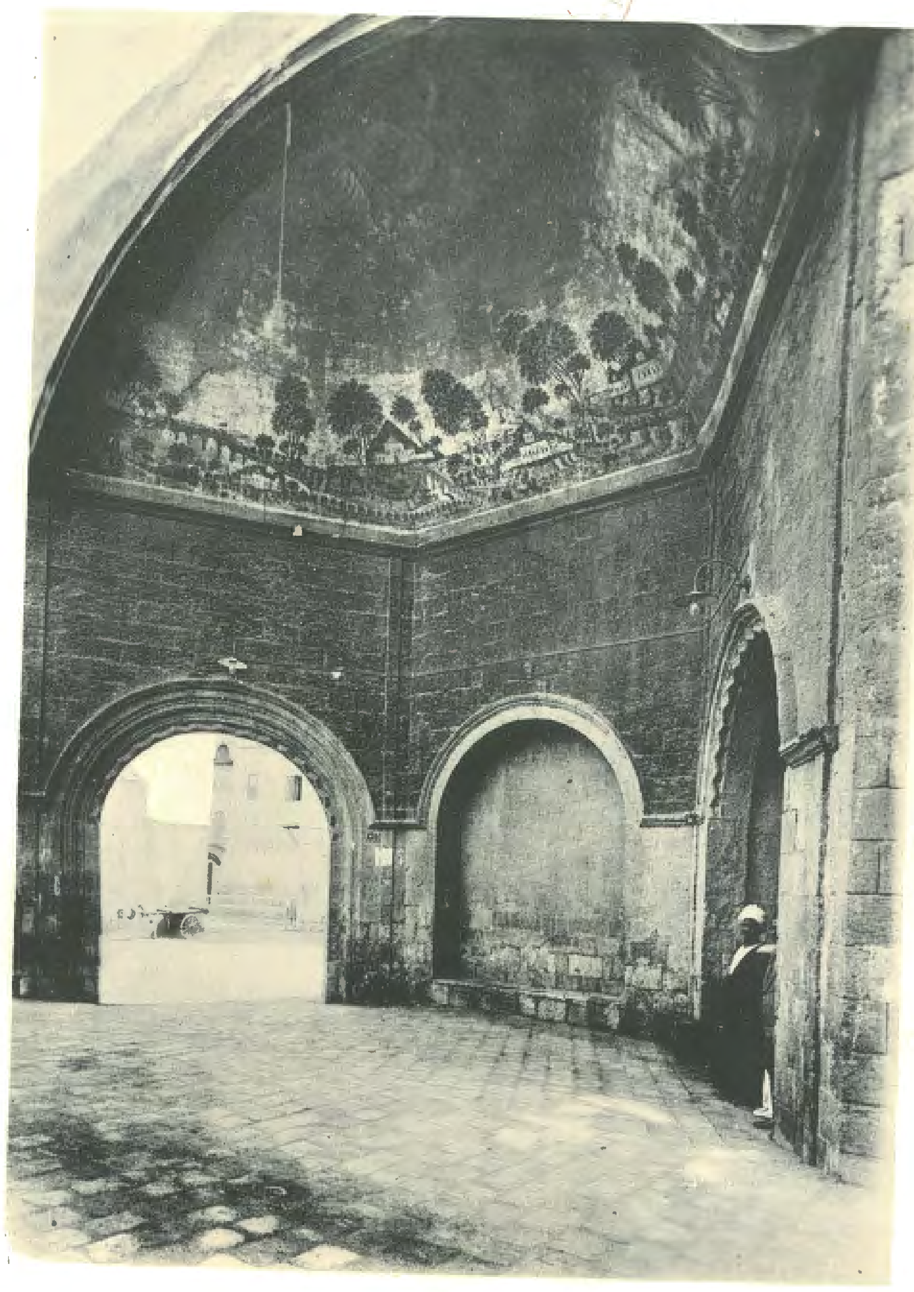


b

Kâ'a de la maison Moustapha Ga'far el-Kabir. — Vue et détail de menuiserie.

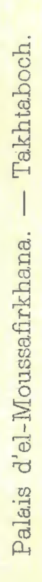


a

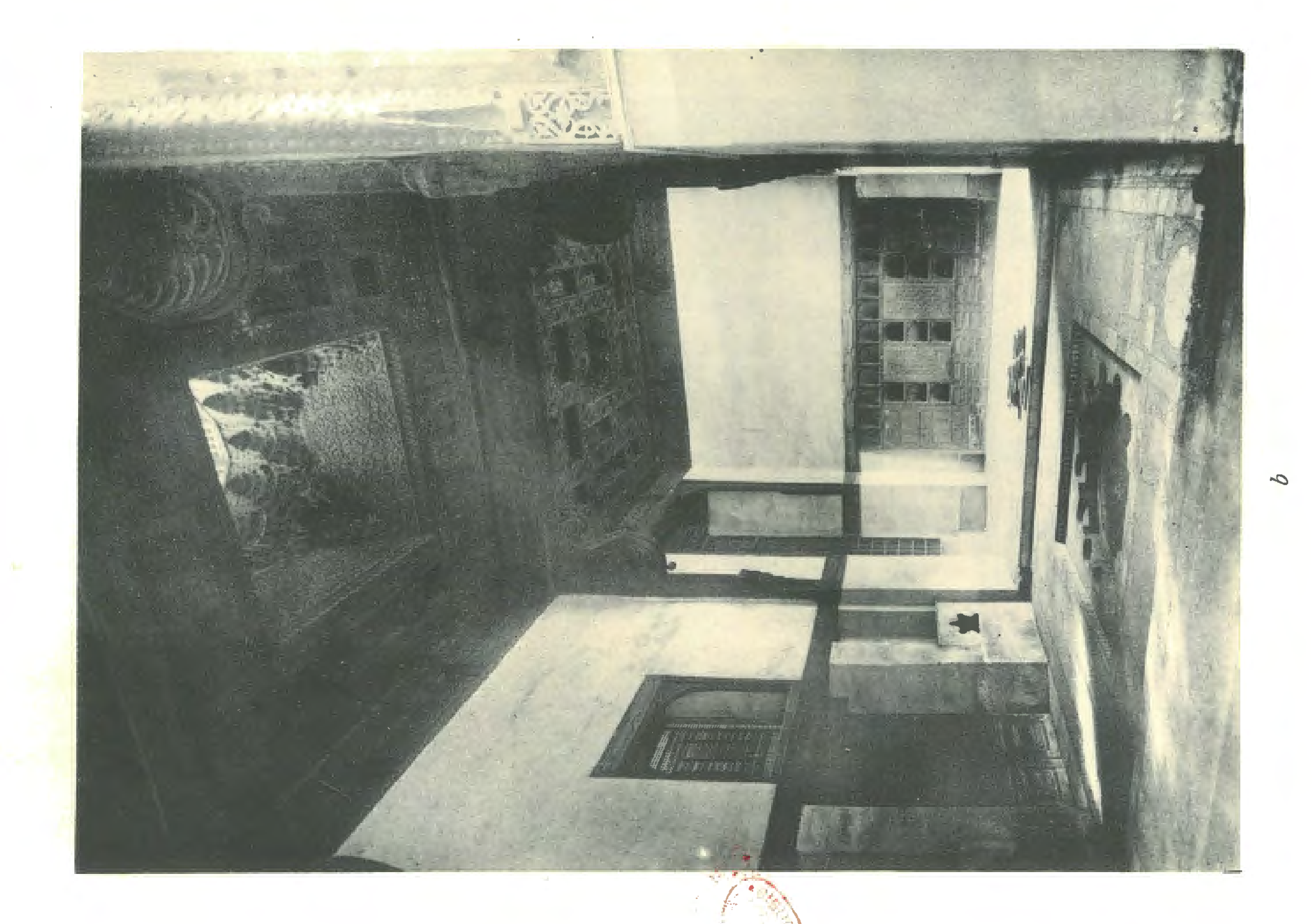


b

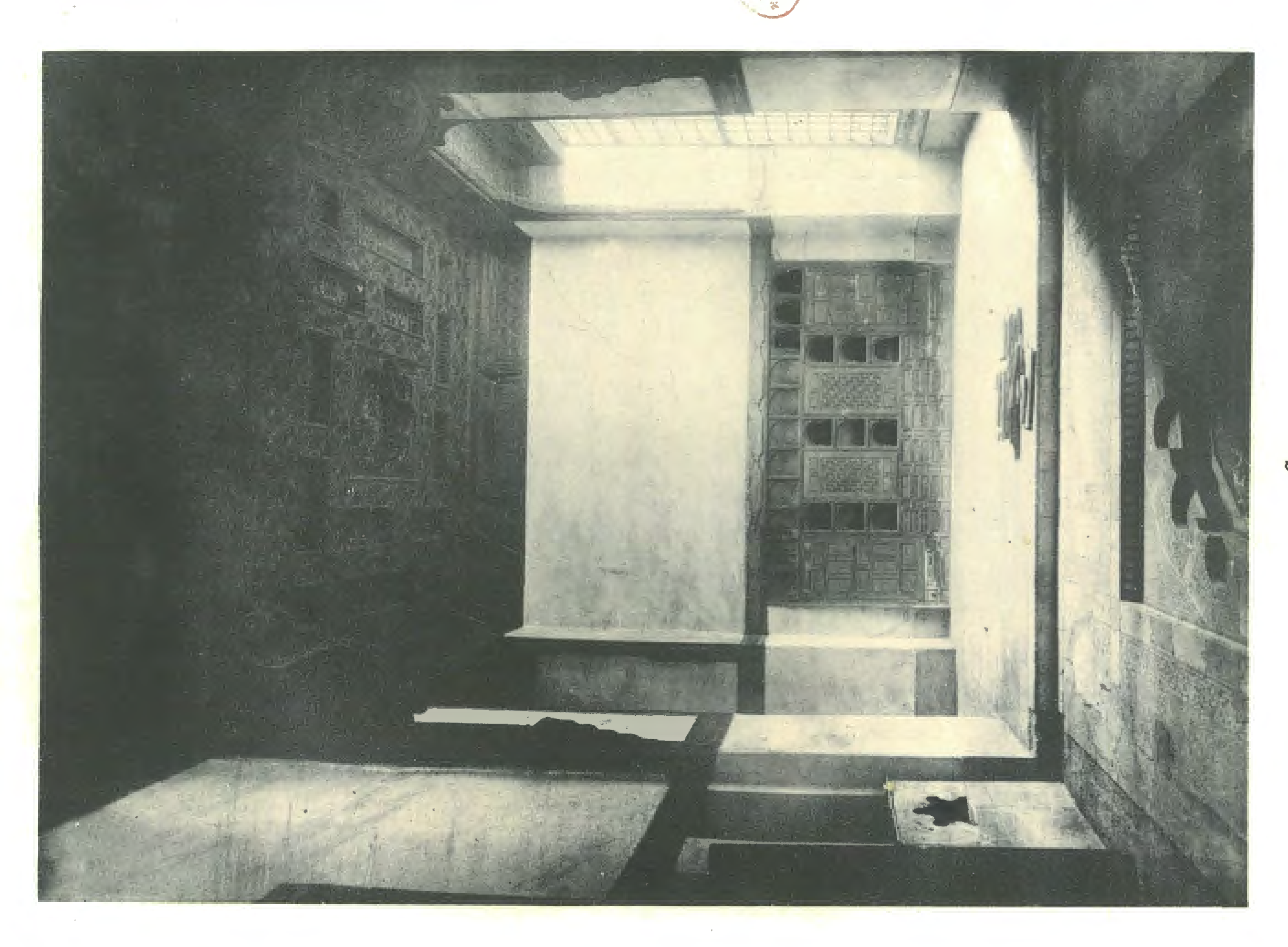
Maison el-Bakri. — Porche et grand salon.



Palais d'el-Moussafirkhana. — Takhtaboch.

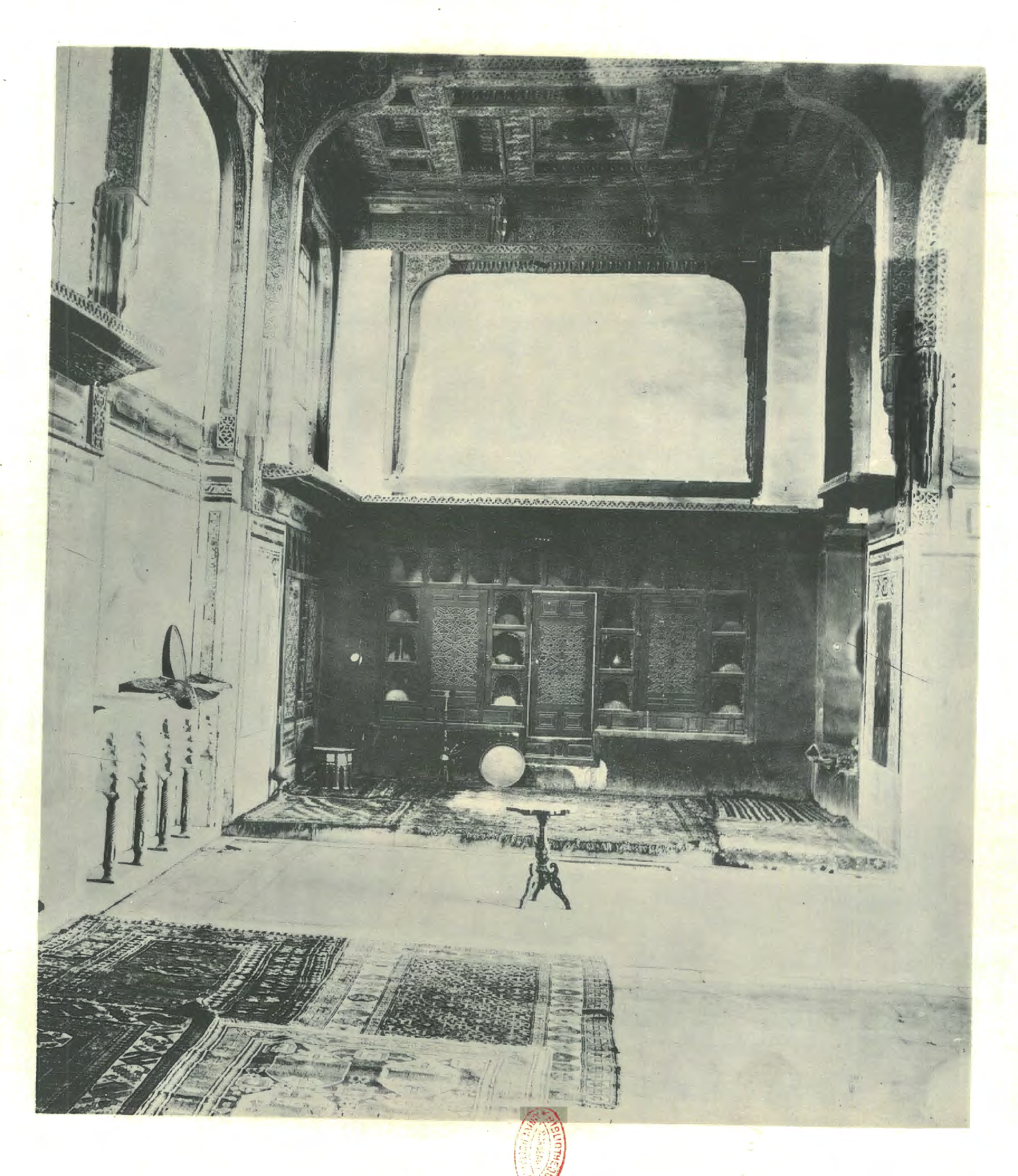


b



a

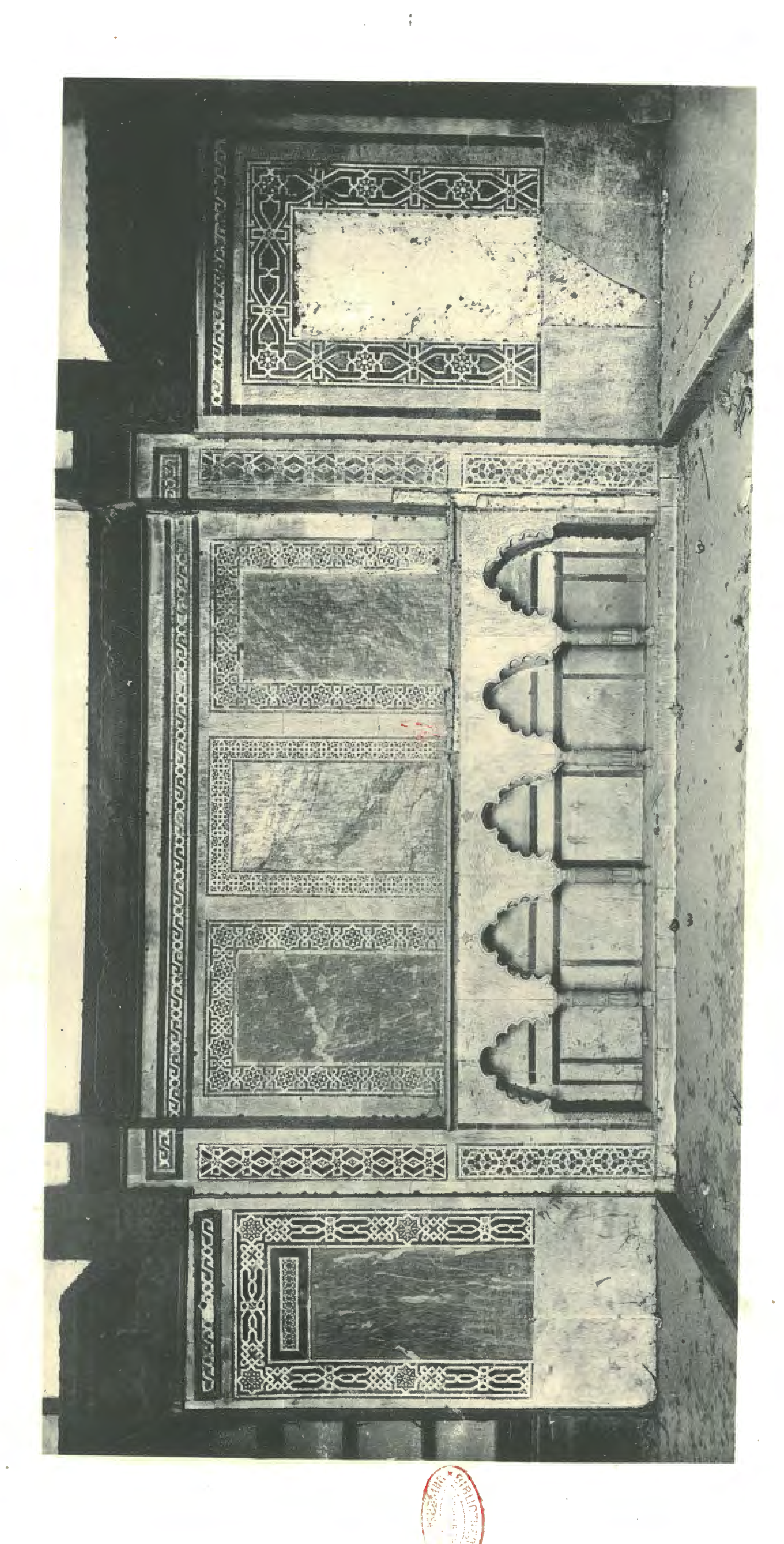
Palais el-Moussafirkhana. — Grand mandara.



Palais el-Moussafirkhana. — Grande Kâ'a.



Palais el-Moussafirkhana. — Plafond de la Ḳâʿa.



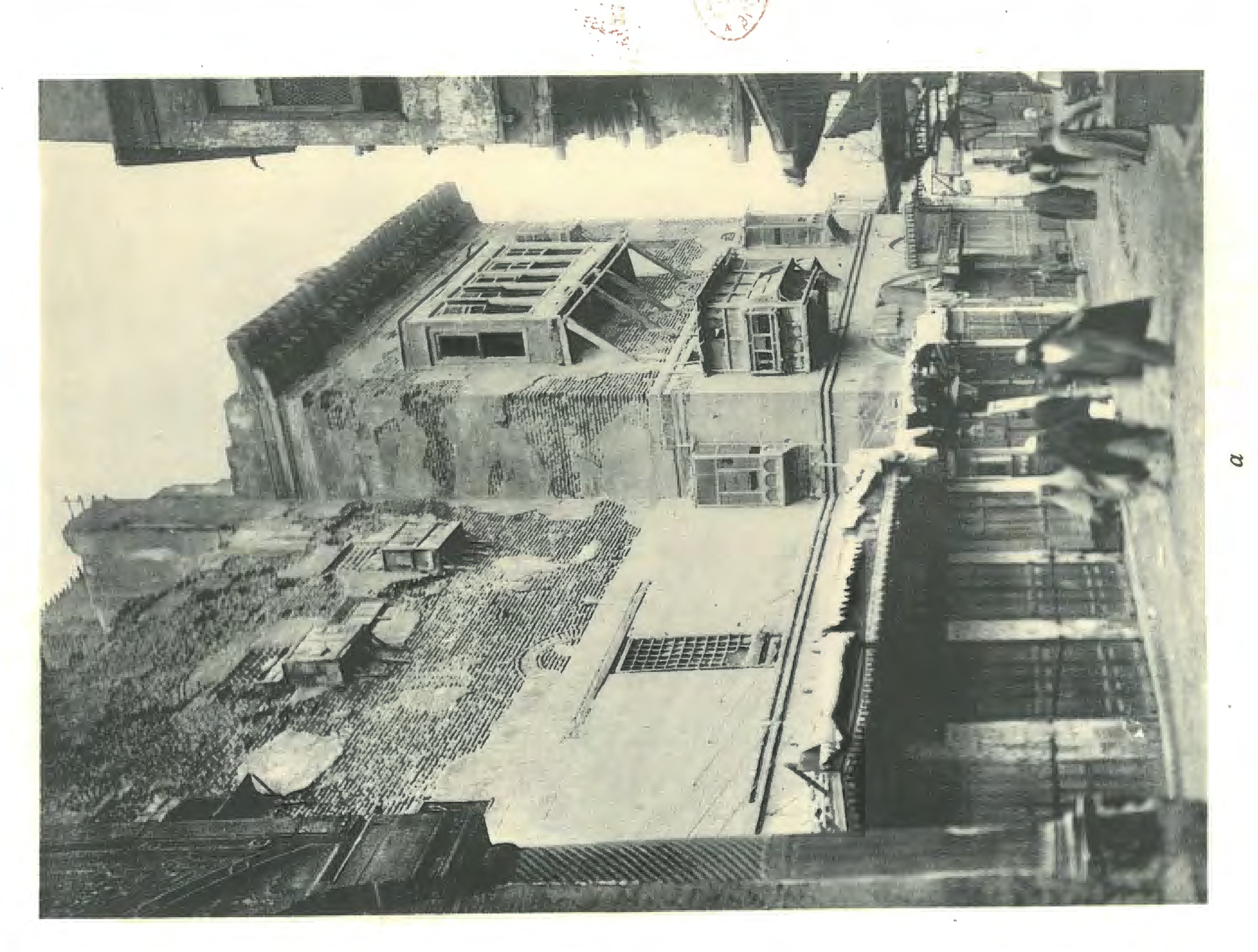
Palais el-Moussafirkhana. — Souffa de la Ḳâ'a.



Kâ'a dite de 'Osman Katkhoda.

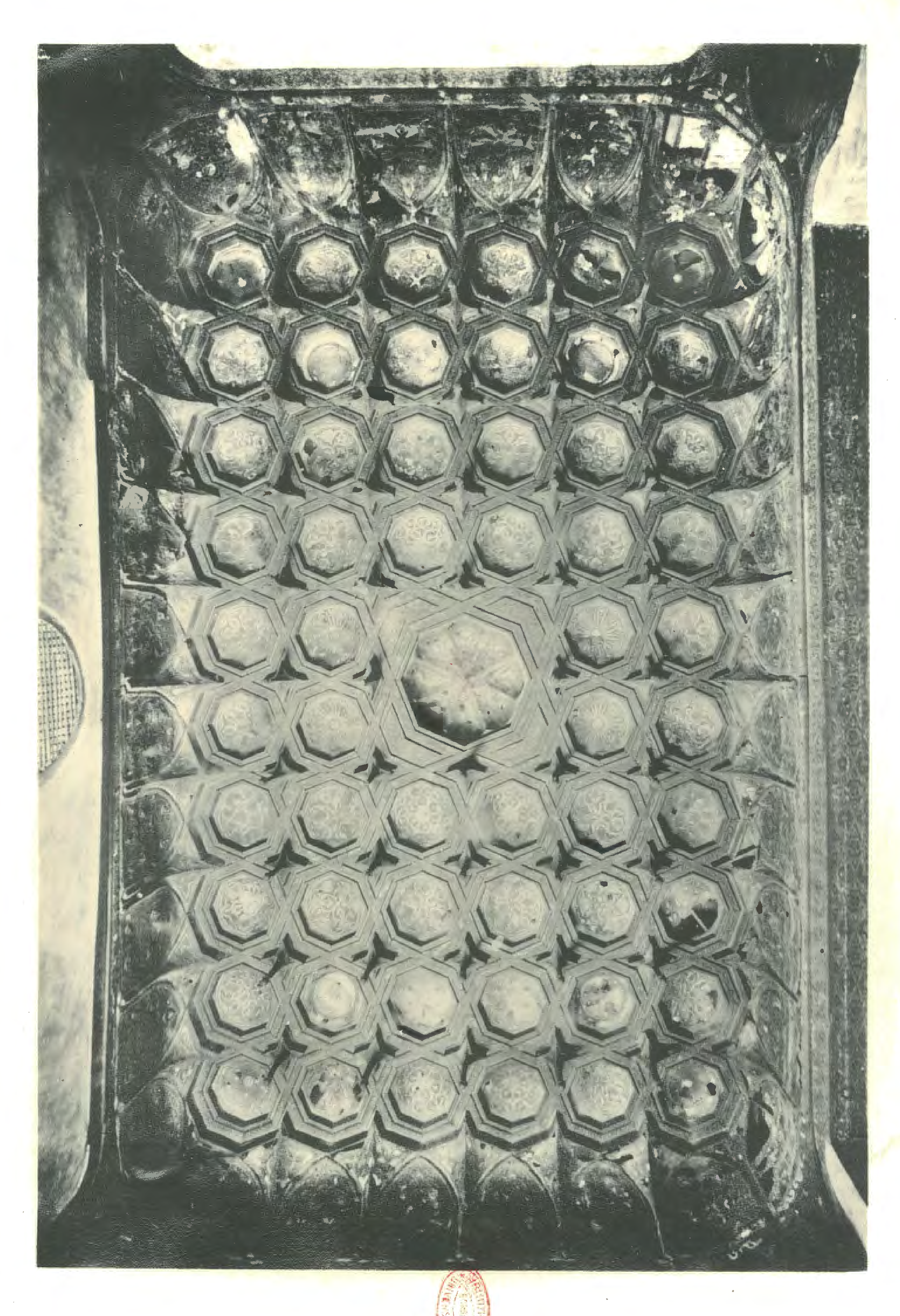


b

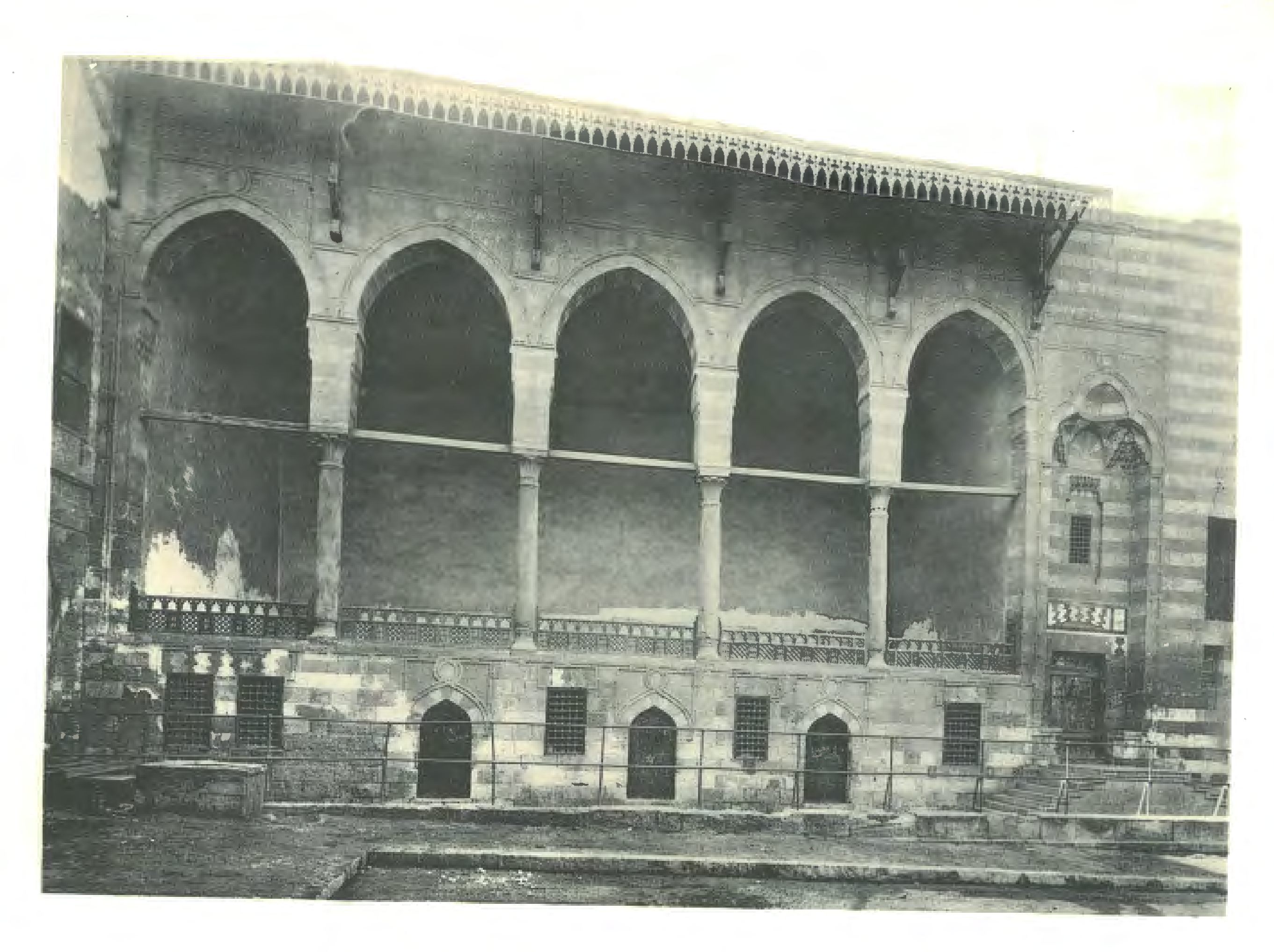


a

Palais de Bechtak.
a) Façade sur rue.
b) Porte principale.



Palais de Bechtak. — Plafond



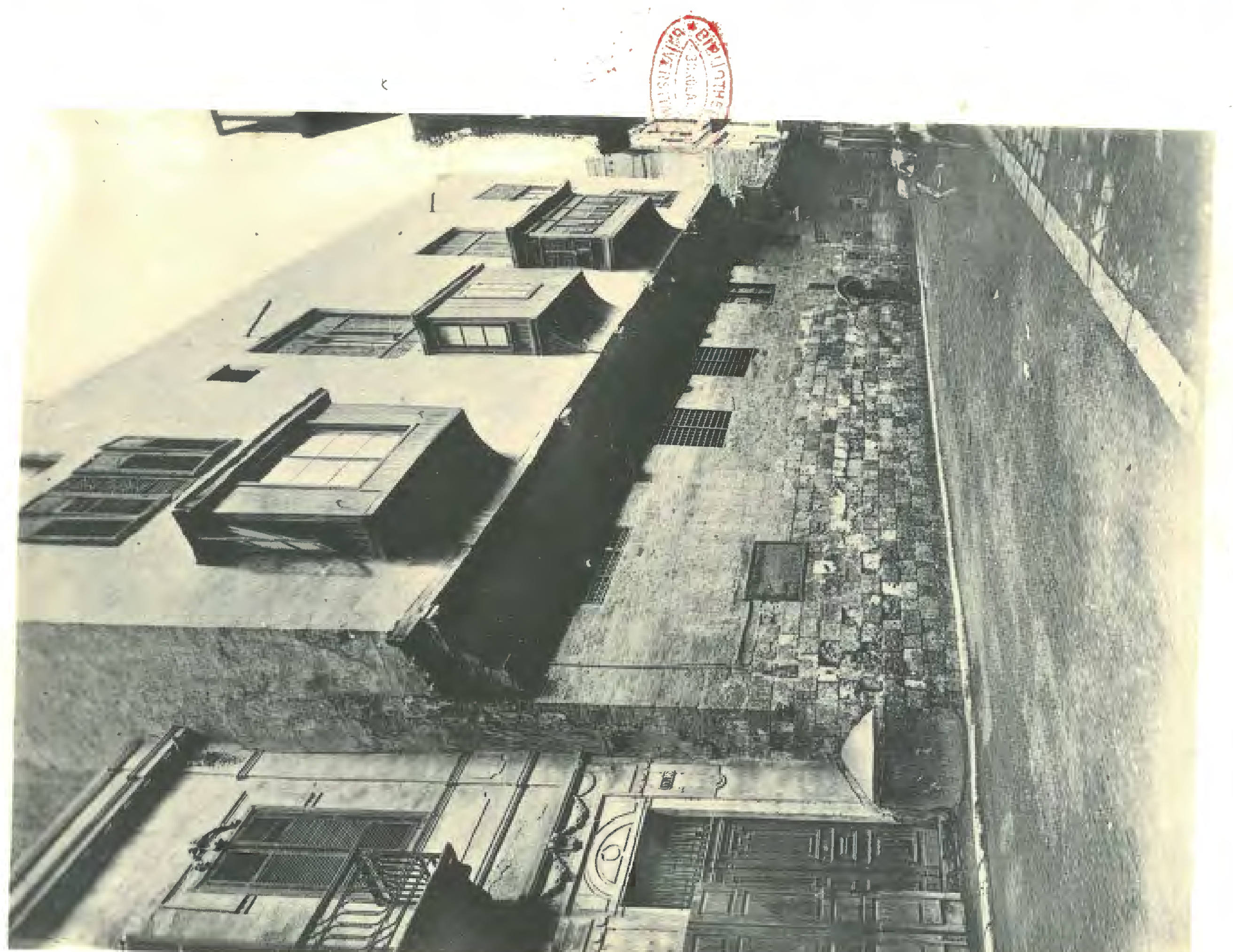
a) Palais de Mâmâï. — Maq'ad.



b) Maison el-Moulla. — Cour.



b



a

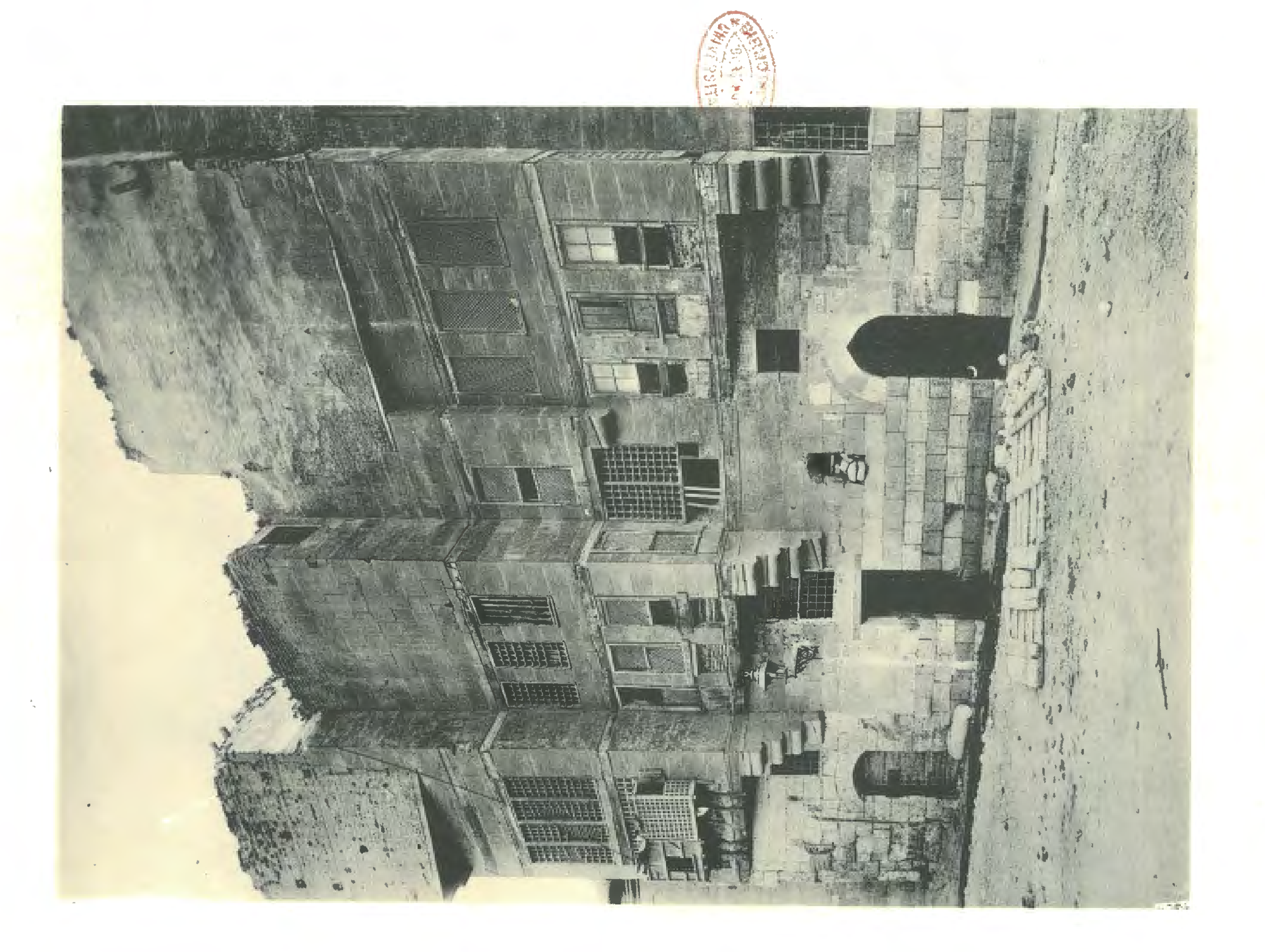
Maison Bircher, rue Cha'râoui. — Façade et cour.



a) Angle de la maison du hag 'Abd el-Wâhid el-Fâssi.



b) Vestiges de façade de la maison el-Kâchif.

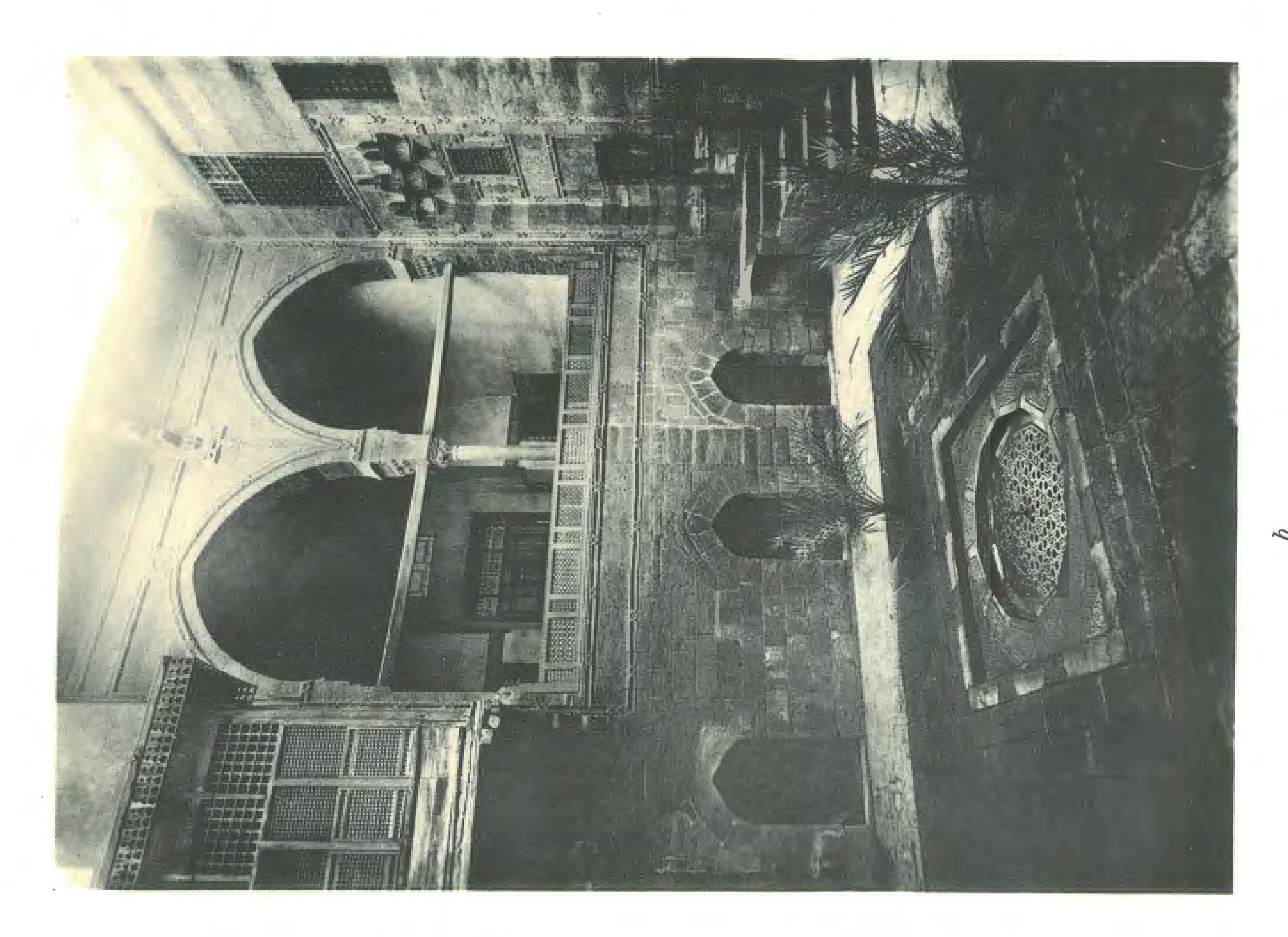


a) Maison Sa'îd Pacha.

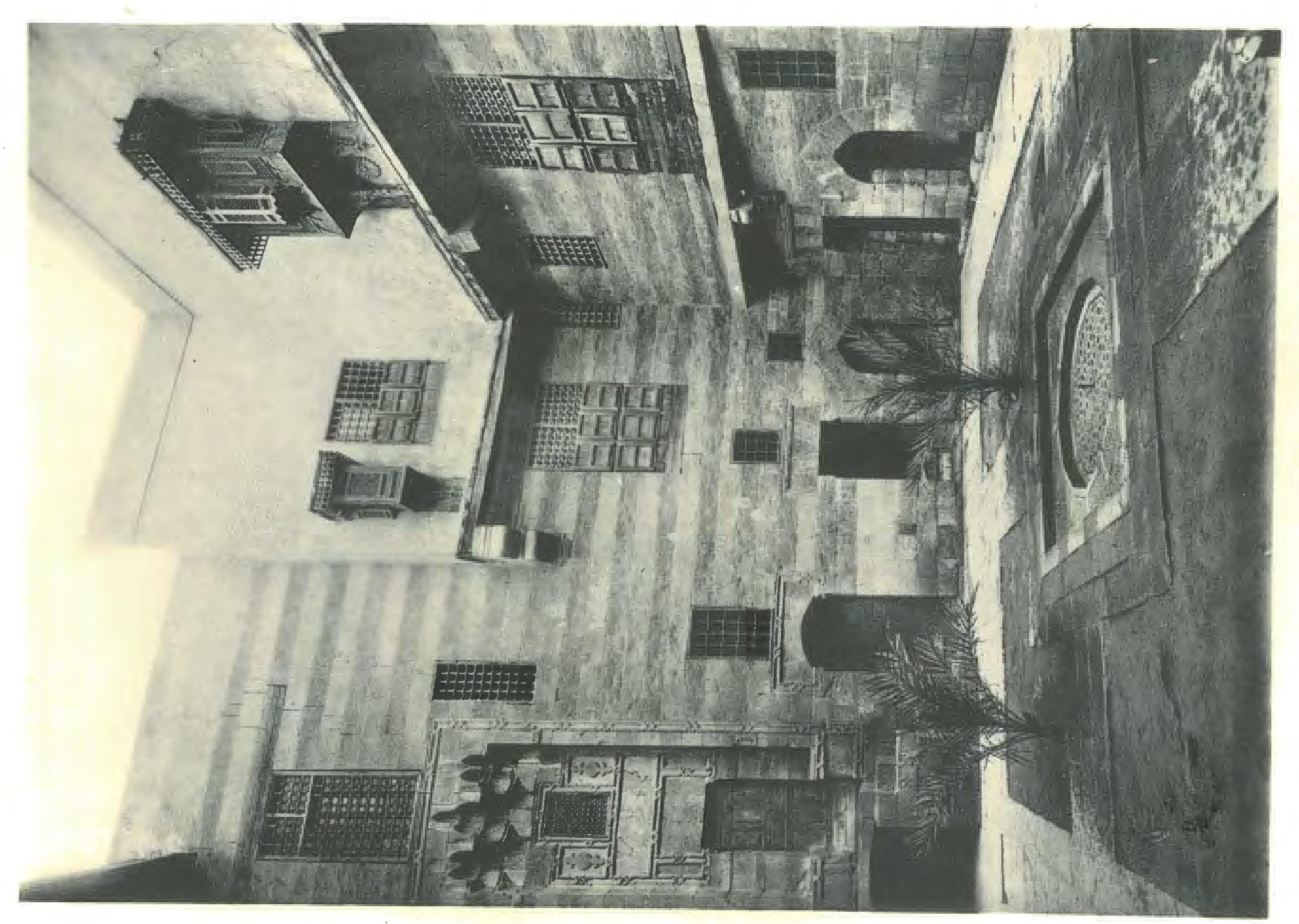




b) Maison adossée à la mosquée d'el-Ghouri.

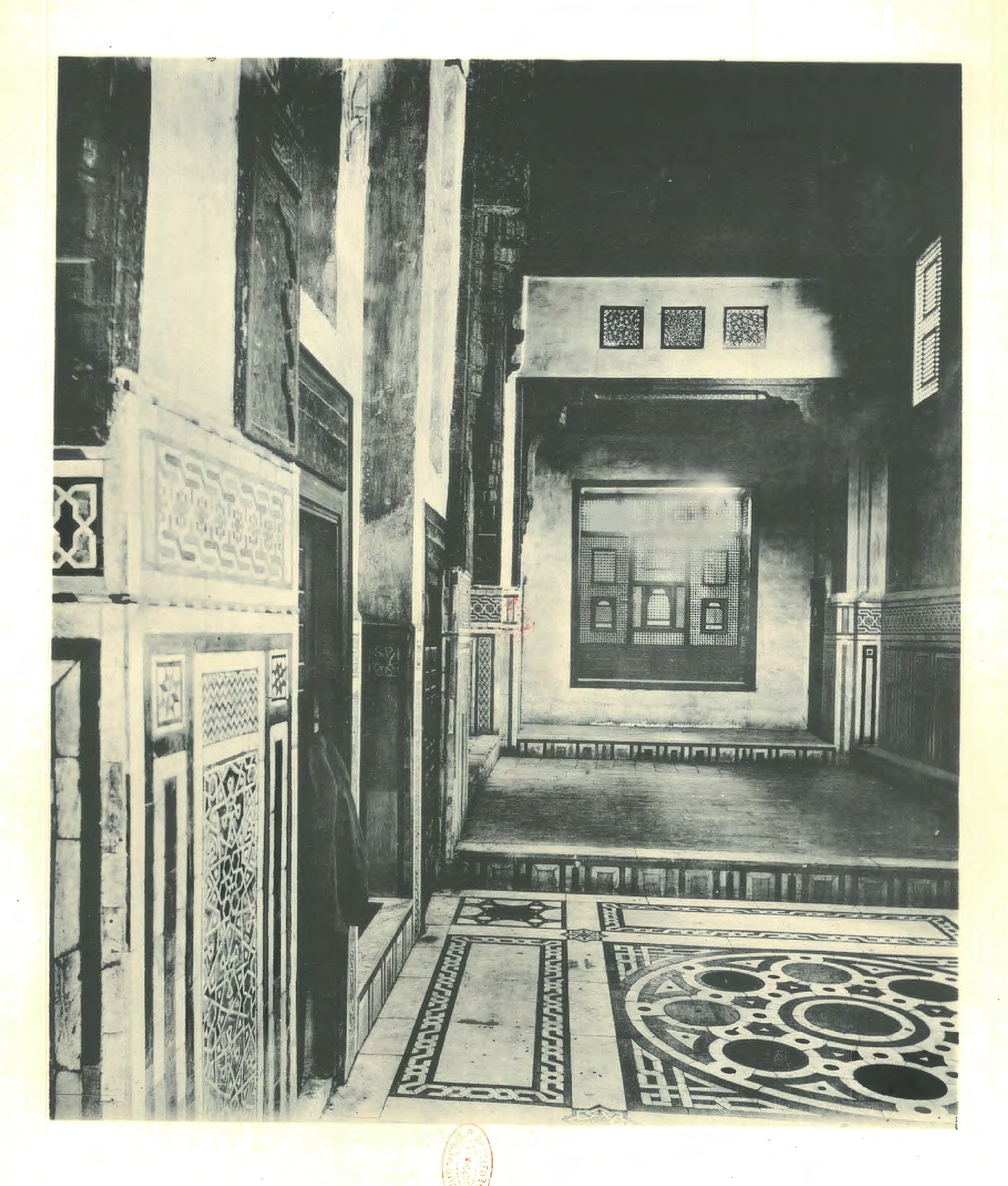


b

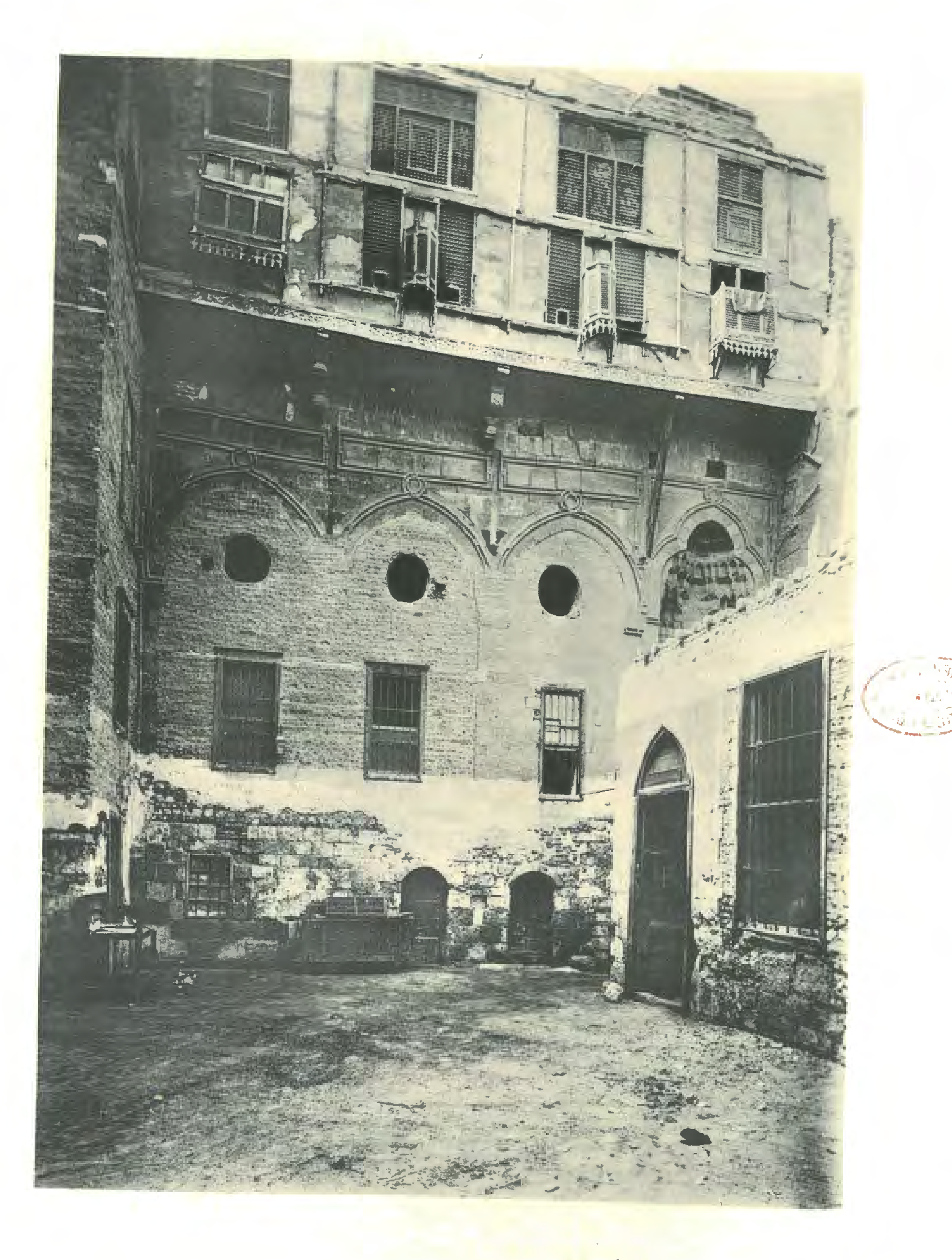


a

Maison de Gamâl ed-dîn ez-Zahabi. — Cour.



Kâ'a de la maison de Gamâl ed-dîn.



a) Maison el-Magharba. — Vue sur l'ancien maq'ad.



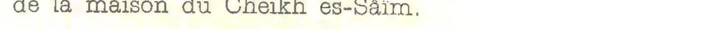


b) Ka'at ed-Dardir.



Kâ'a de la maison de Zeinab Khatoun.

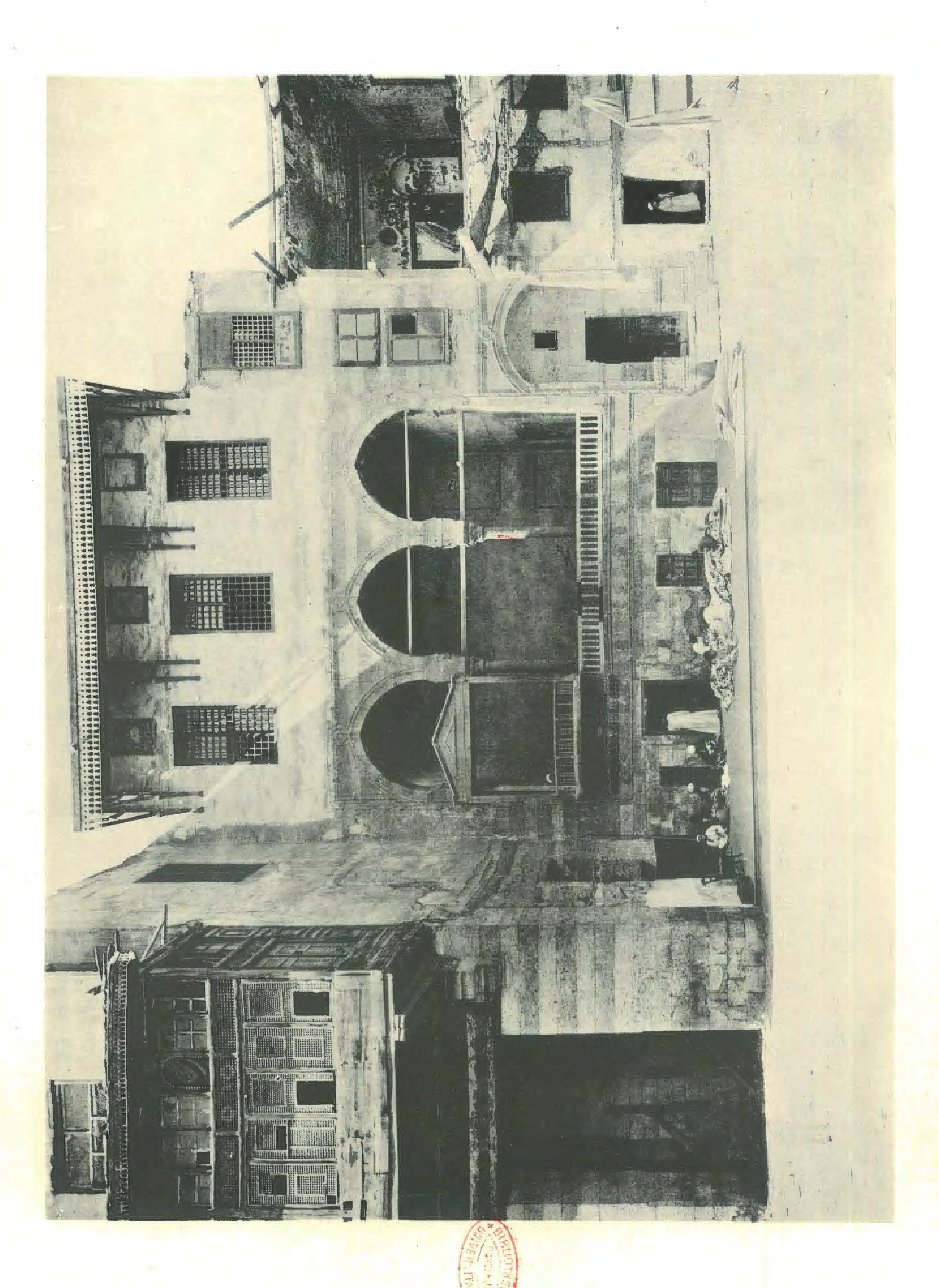




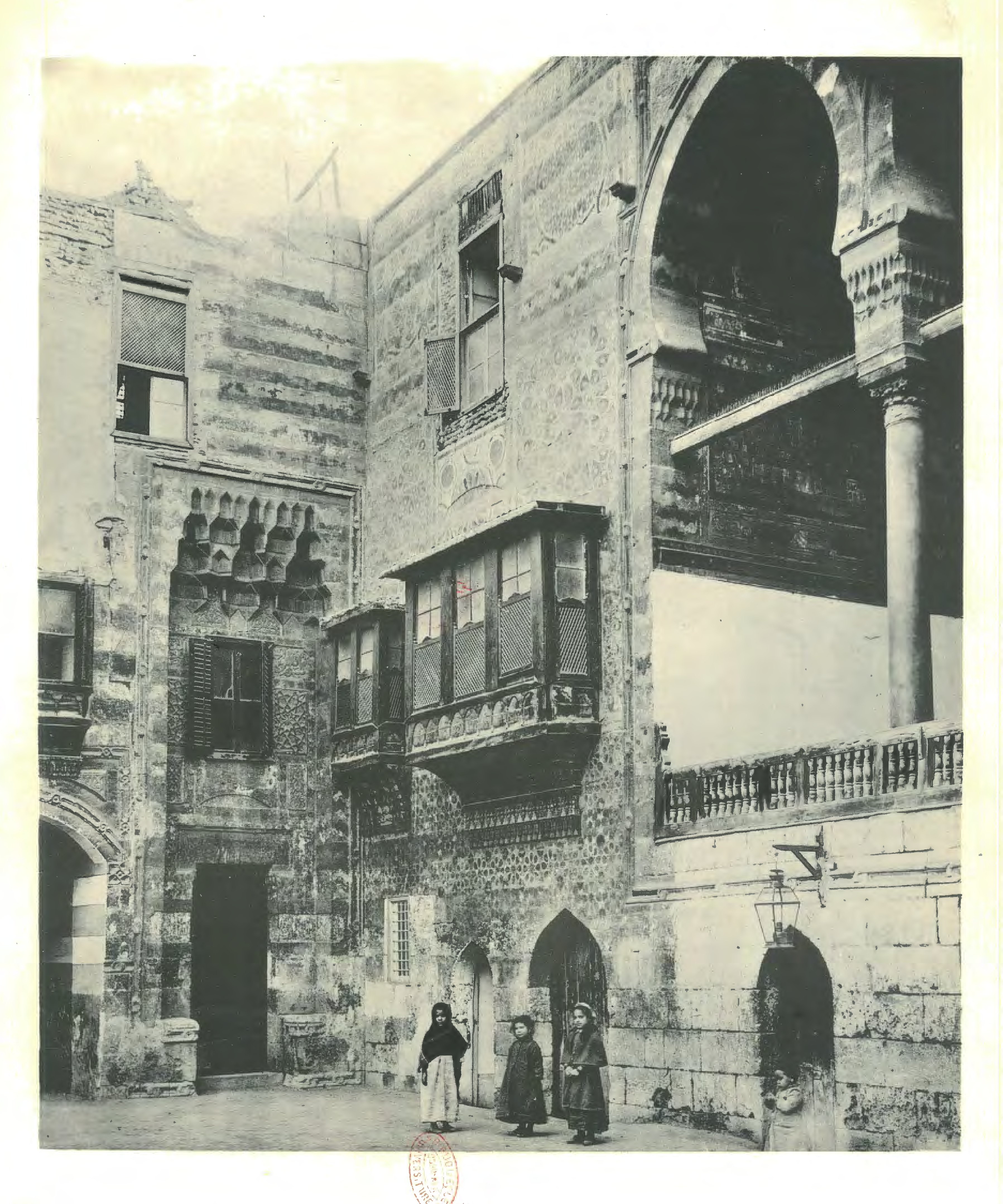
a) Cour de la maison du Cheikh es-Sâïm.



b) Maison d'es-Sitt Wassla.



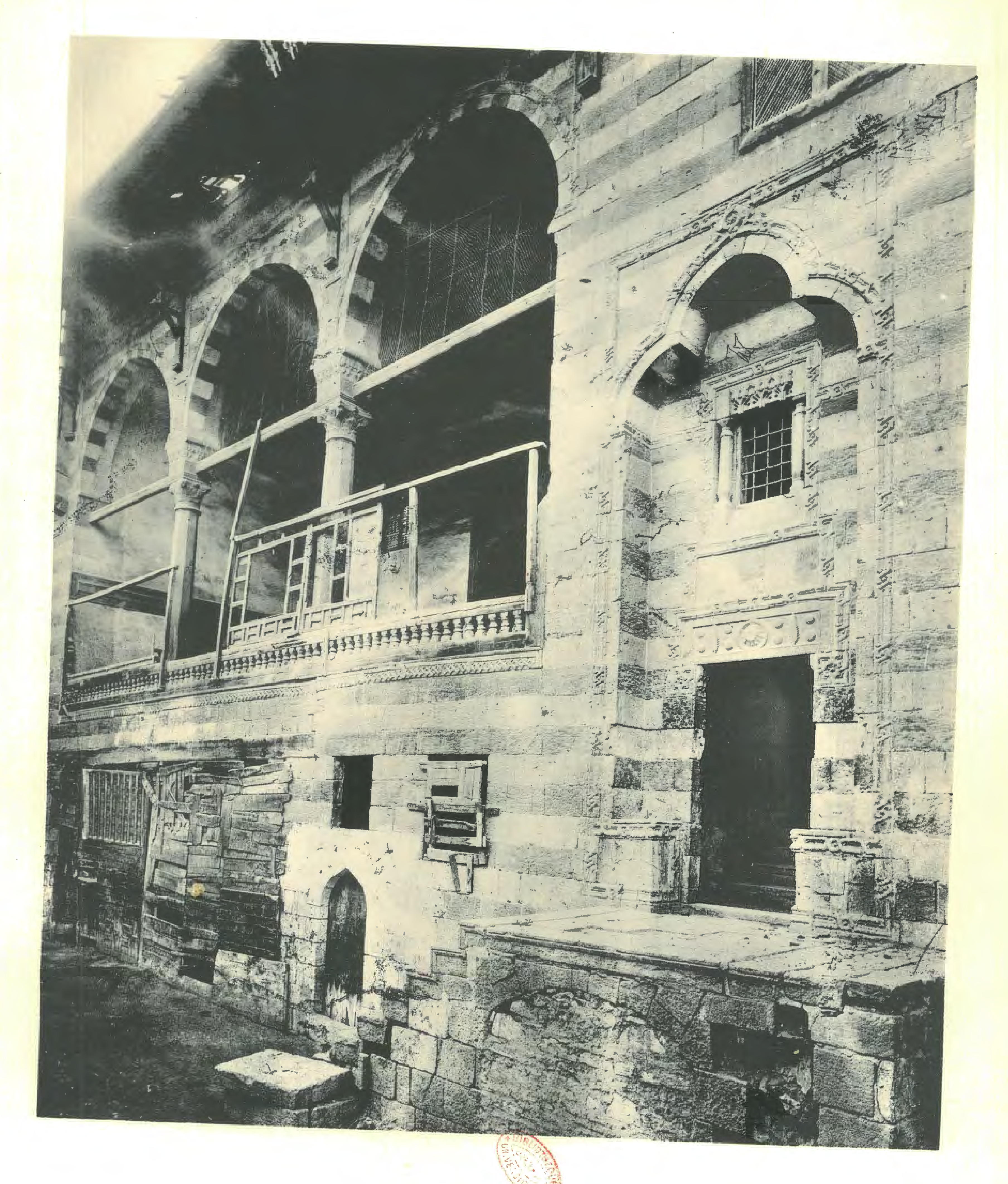
Maq'ad de la maison de Radouân bey.



Maison de Kaïtbâï, à Sikkat el-Mardâni.



Maison de Ḳâitbâï, à Sikkat el-Mardâni.



Maq'ad de la maison Manaoui (état ancien).



b

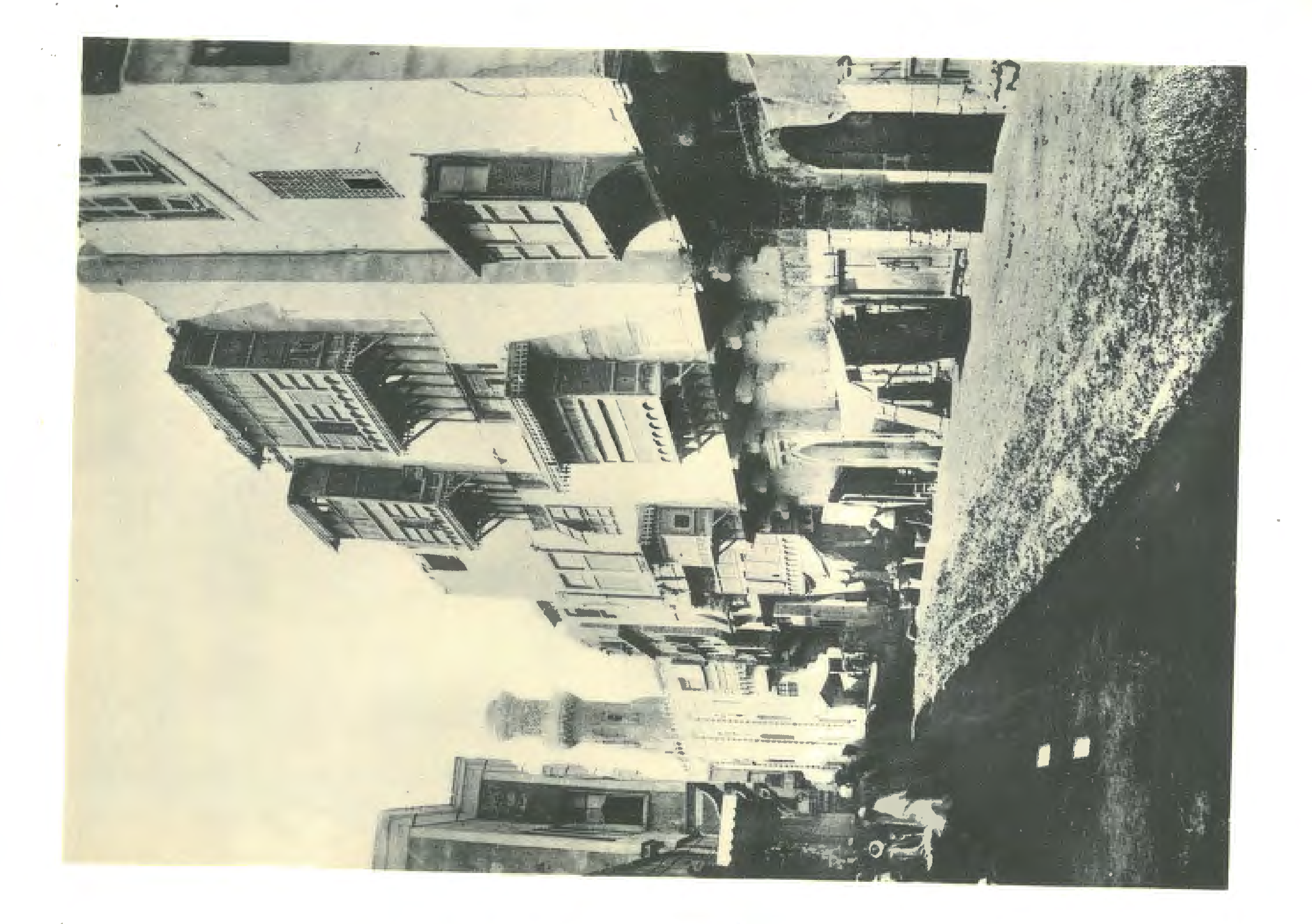


a

Maison Ahmad Katkhoda er-Razzâz.

a) Portail (XVe) sur cour.

b) Entrée rue et-Tabbâna.

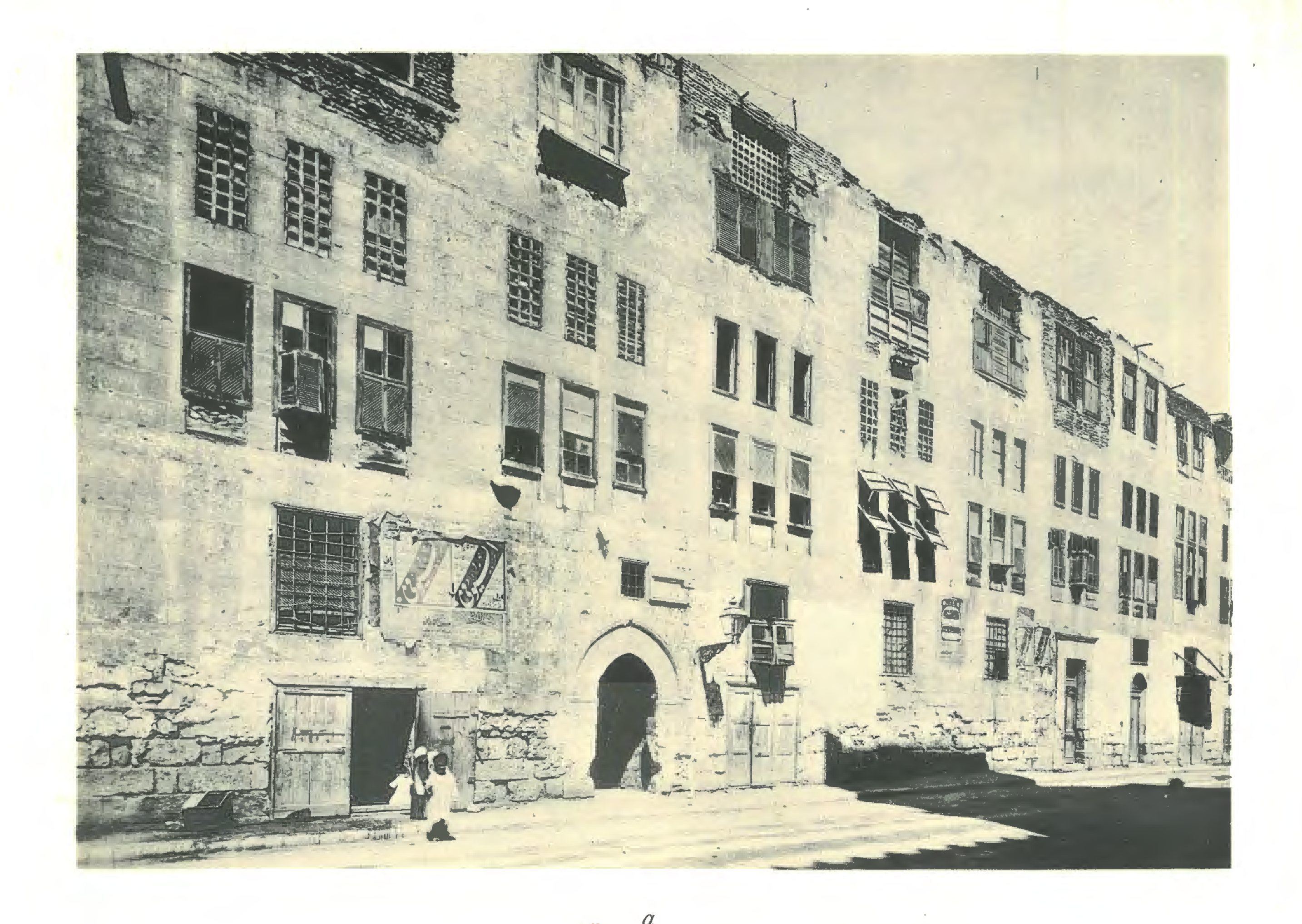




b) Façades de maisons, rue al-Tabbâna.



a) Maison Hassan 'Abd el-Latîf.

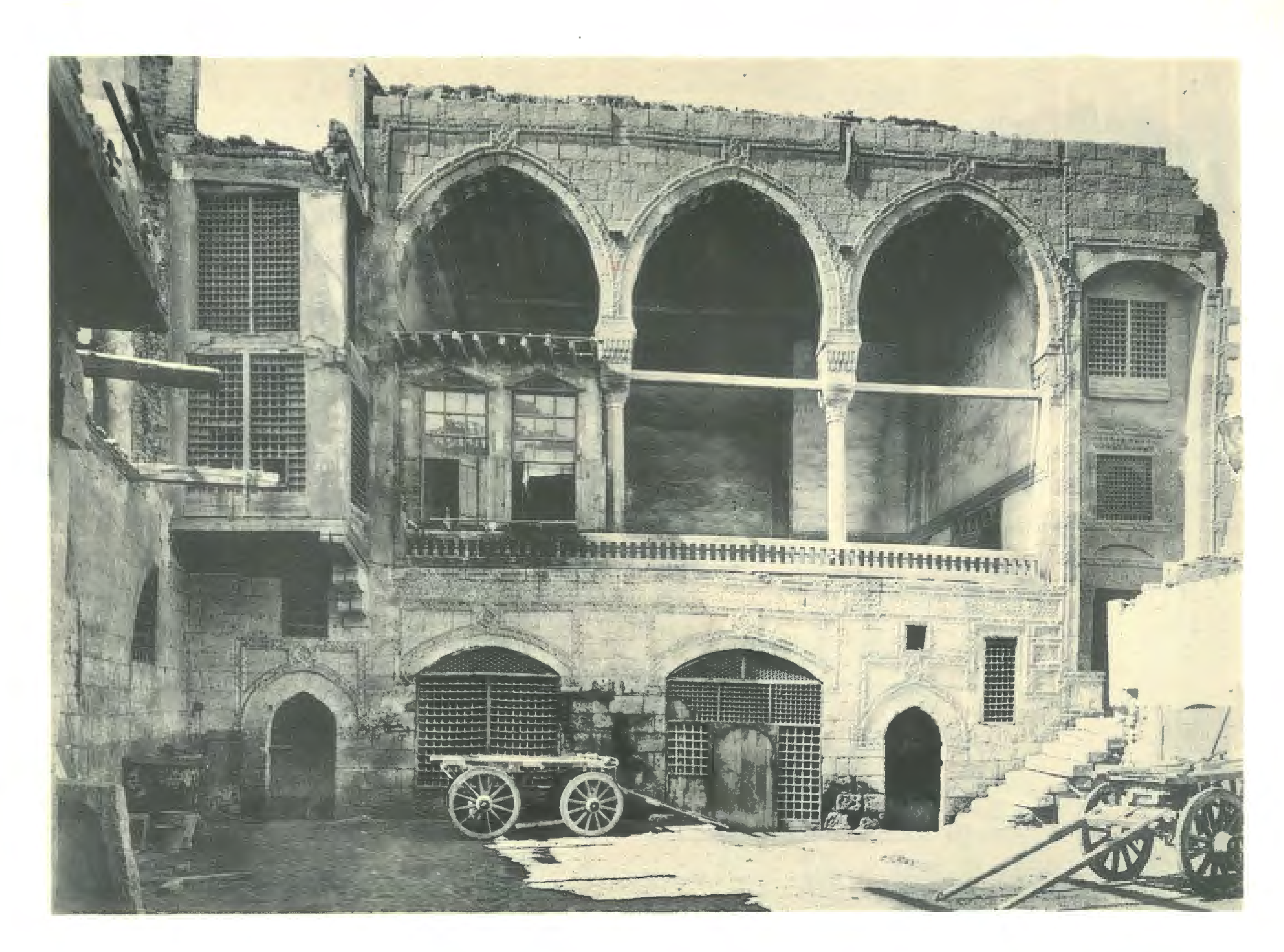


a



b

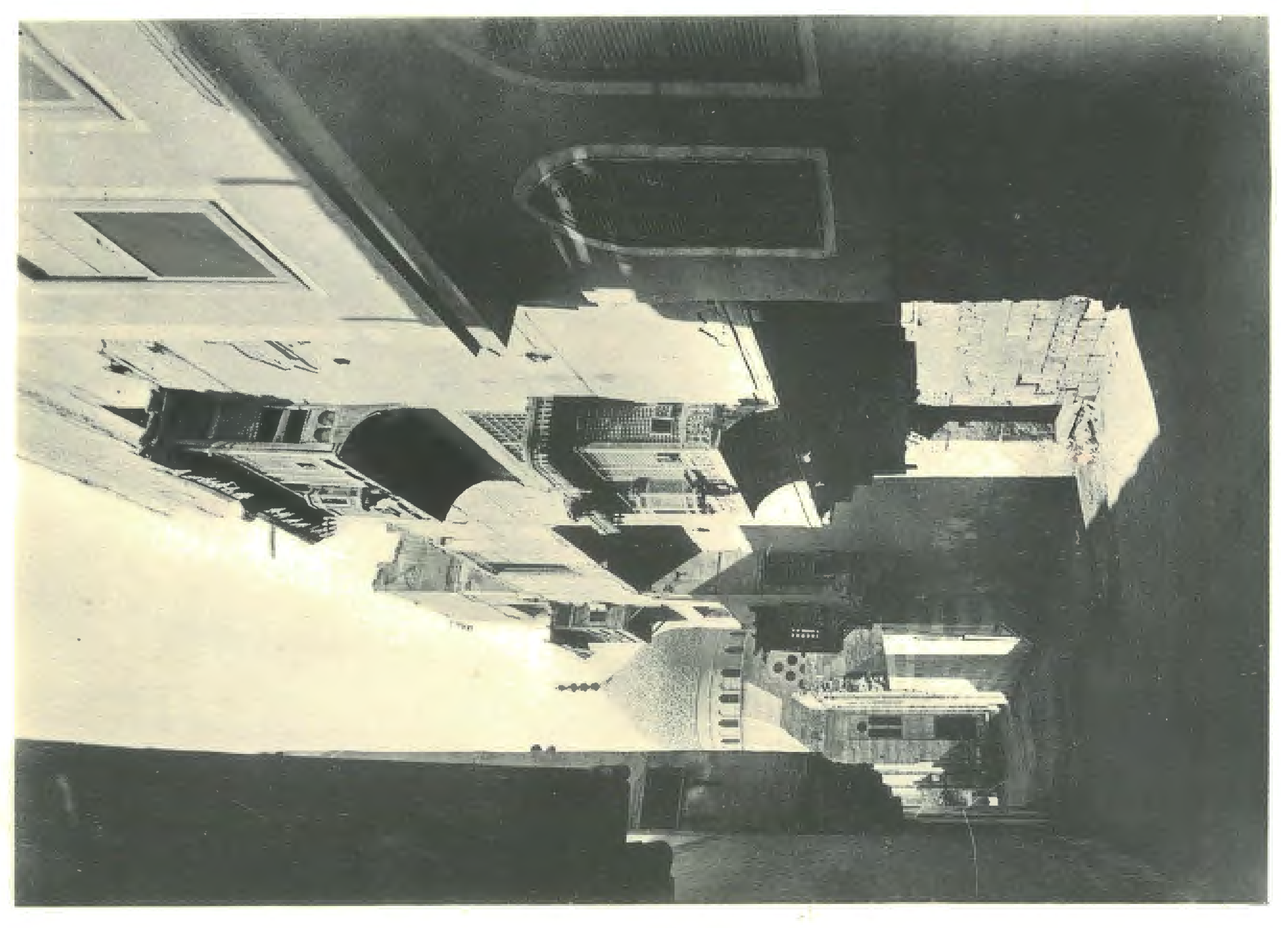
a) Maisons au sud de la maison d'Ibrahim Agha.
b) Maison Ibrahim Agha.



a) Maq'ad de la maison Moustapha 'el-Faramangui.

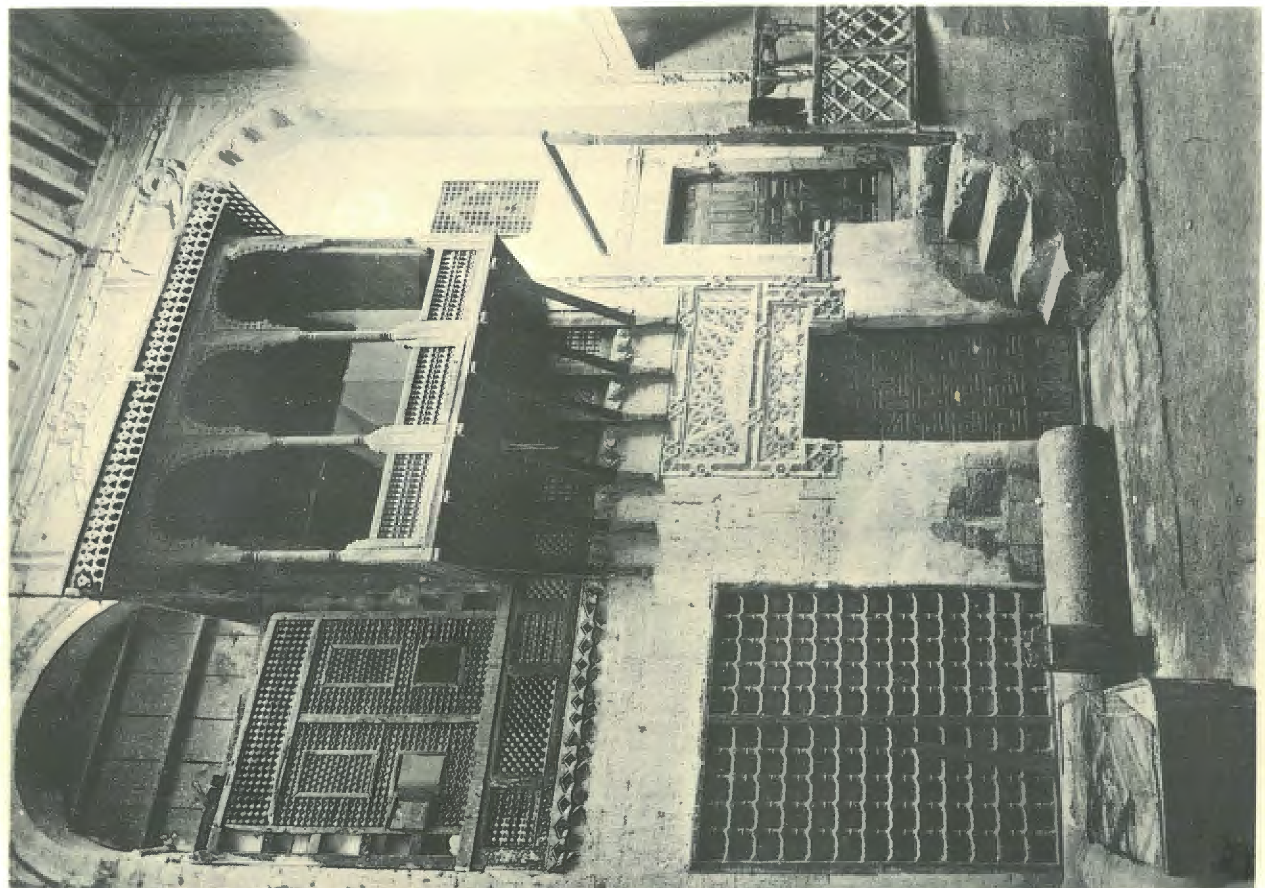


b) Maq'ad du palais Tâz (époque turque).



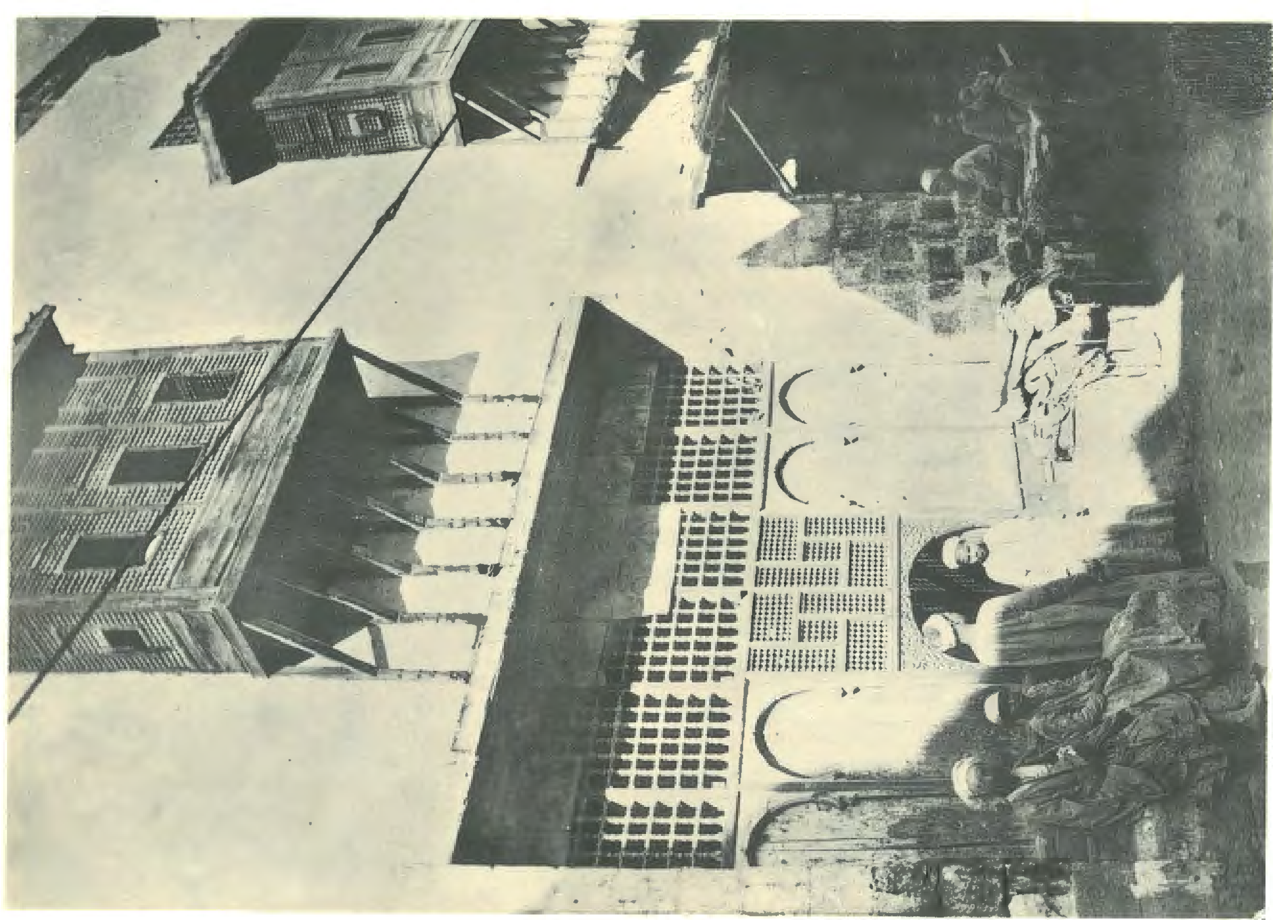
b





a

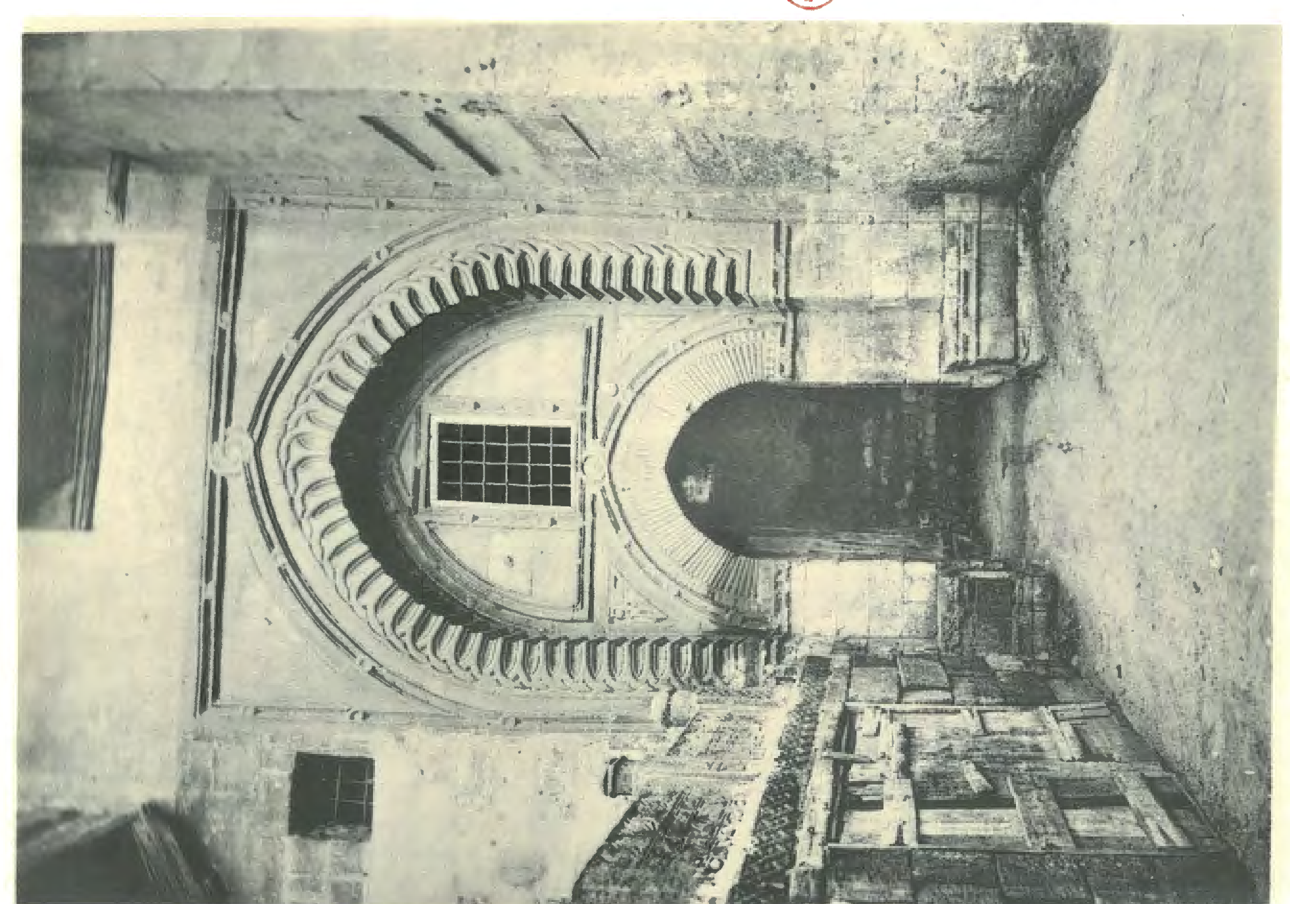
Maison de ʿAli effendi Labib.
a) Cour.
b) Façade sur rue.





b) Ancienne boutique au Souḳ es-Silâh.

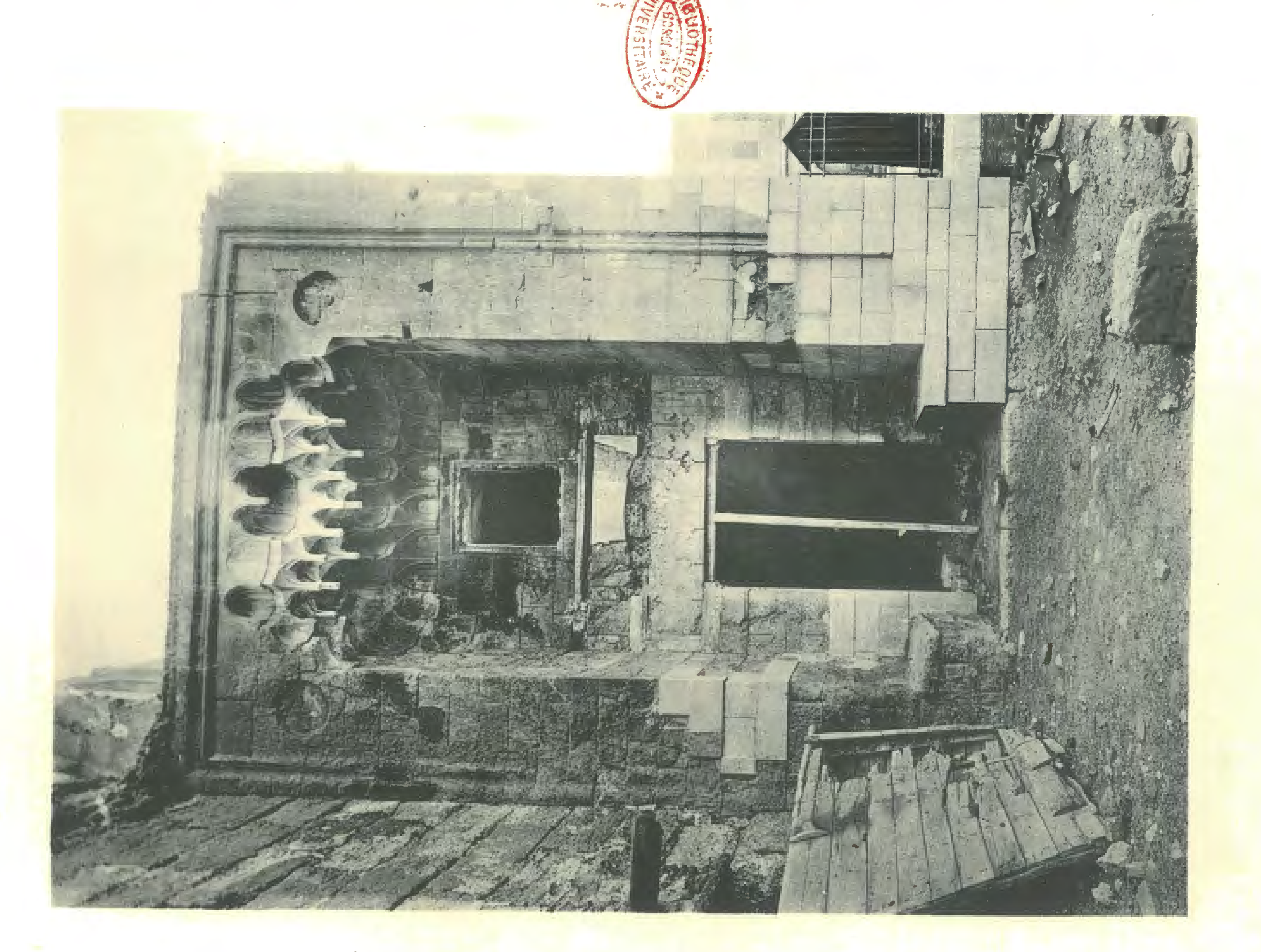




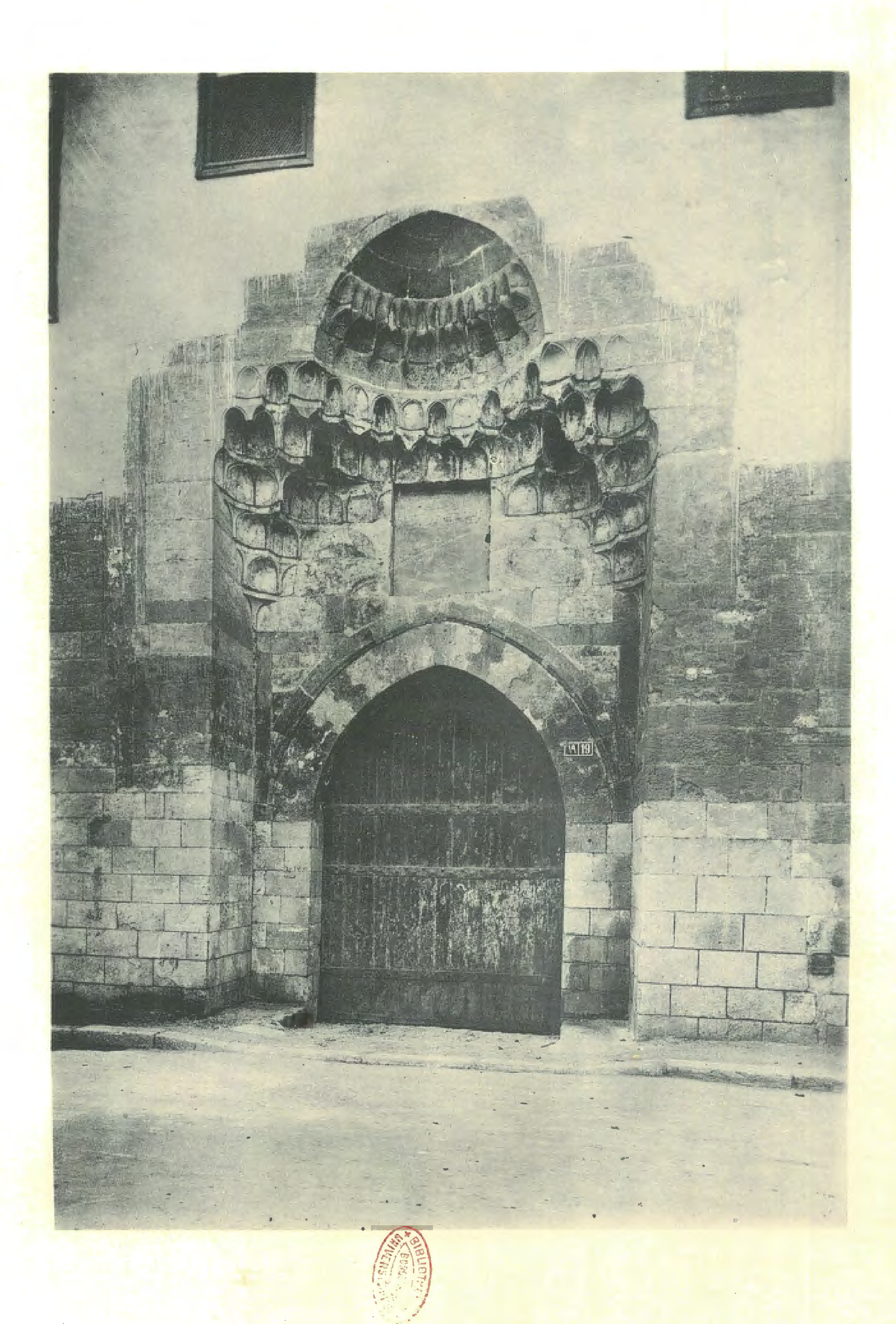
a) Porte d'el-Labbân.



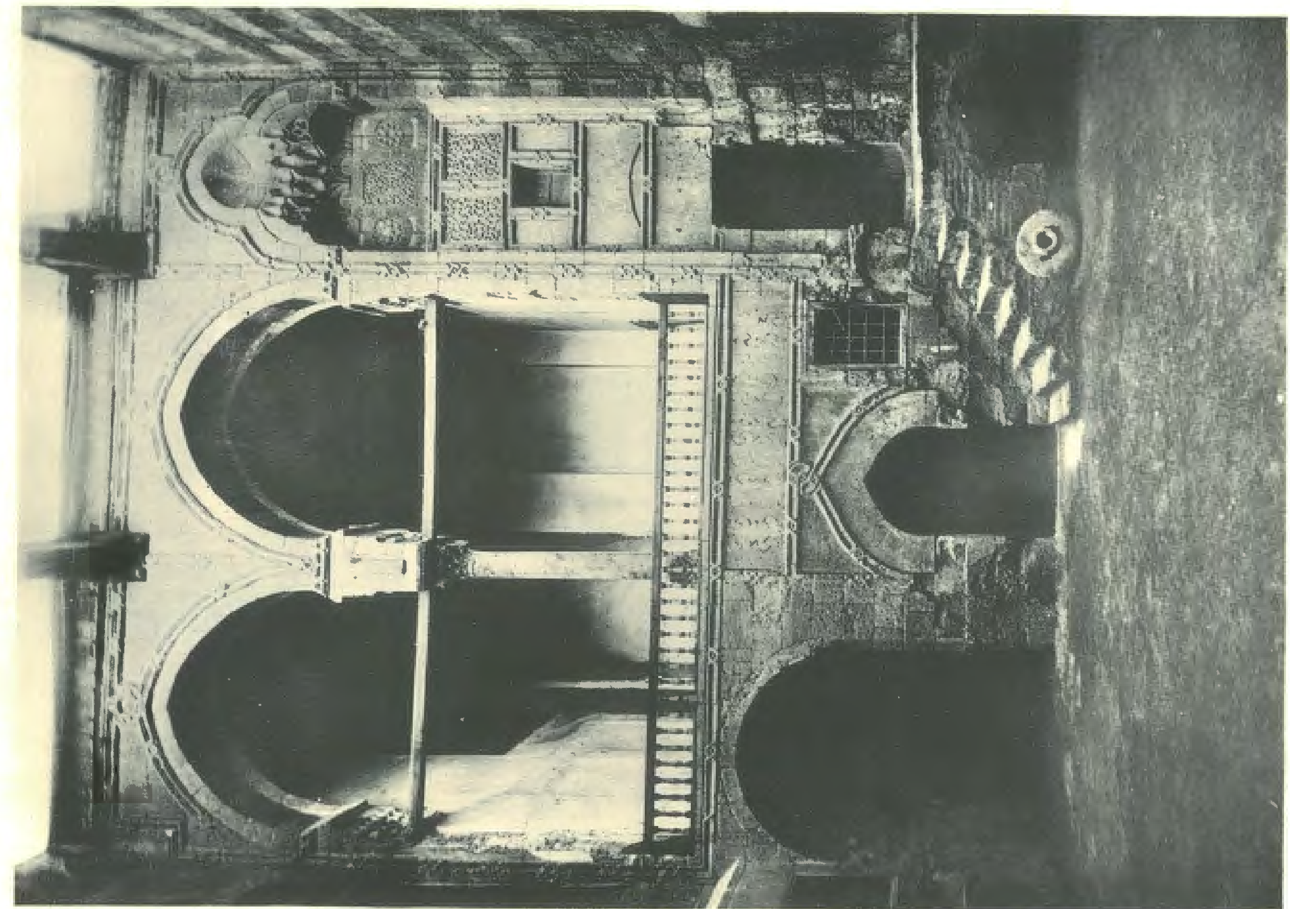
b) Porte du Palais de Yachbak.



a) Porte du Palais de Khâyerbek.

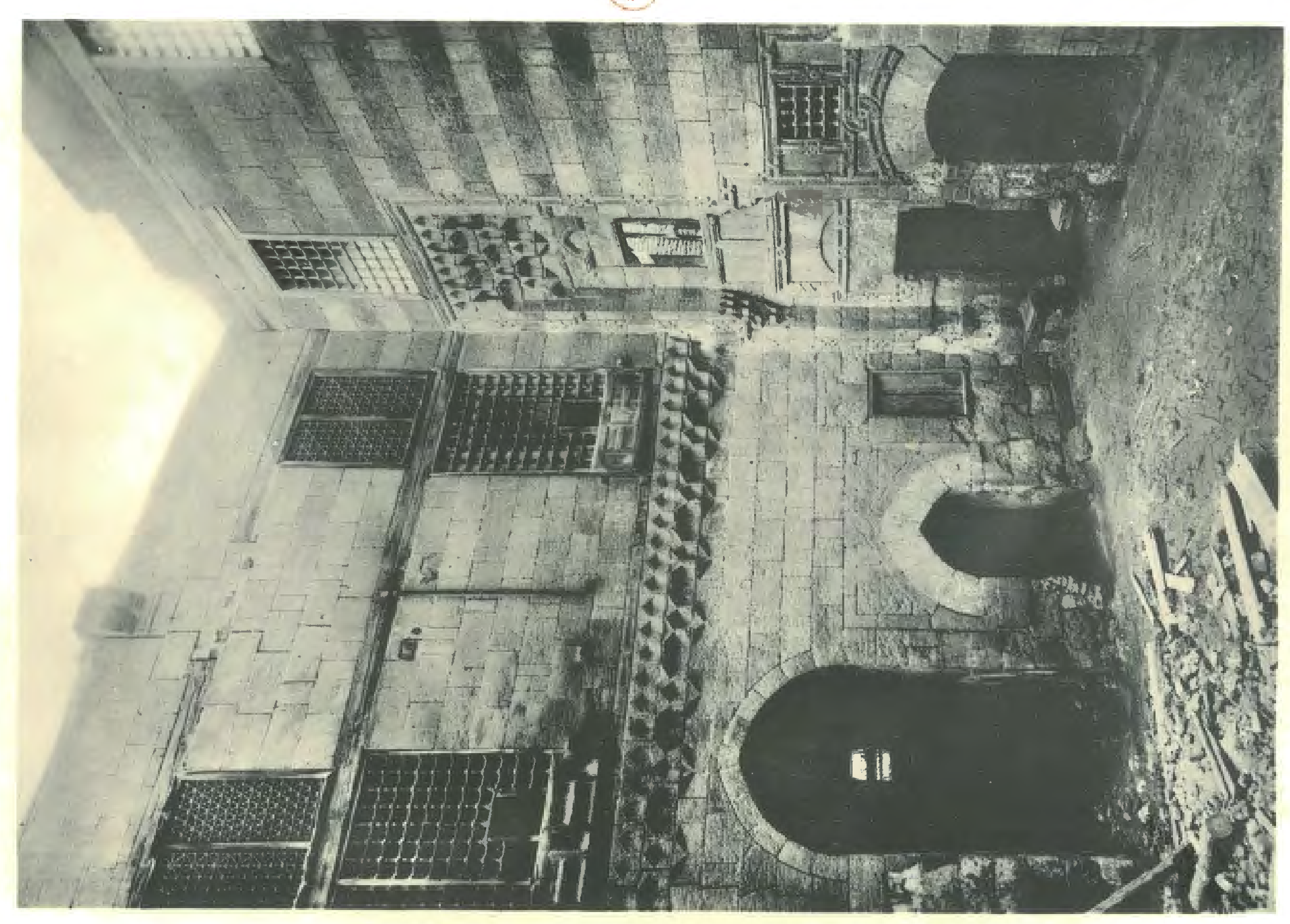


Portail du Palais Tâz.



b

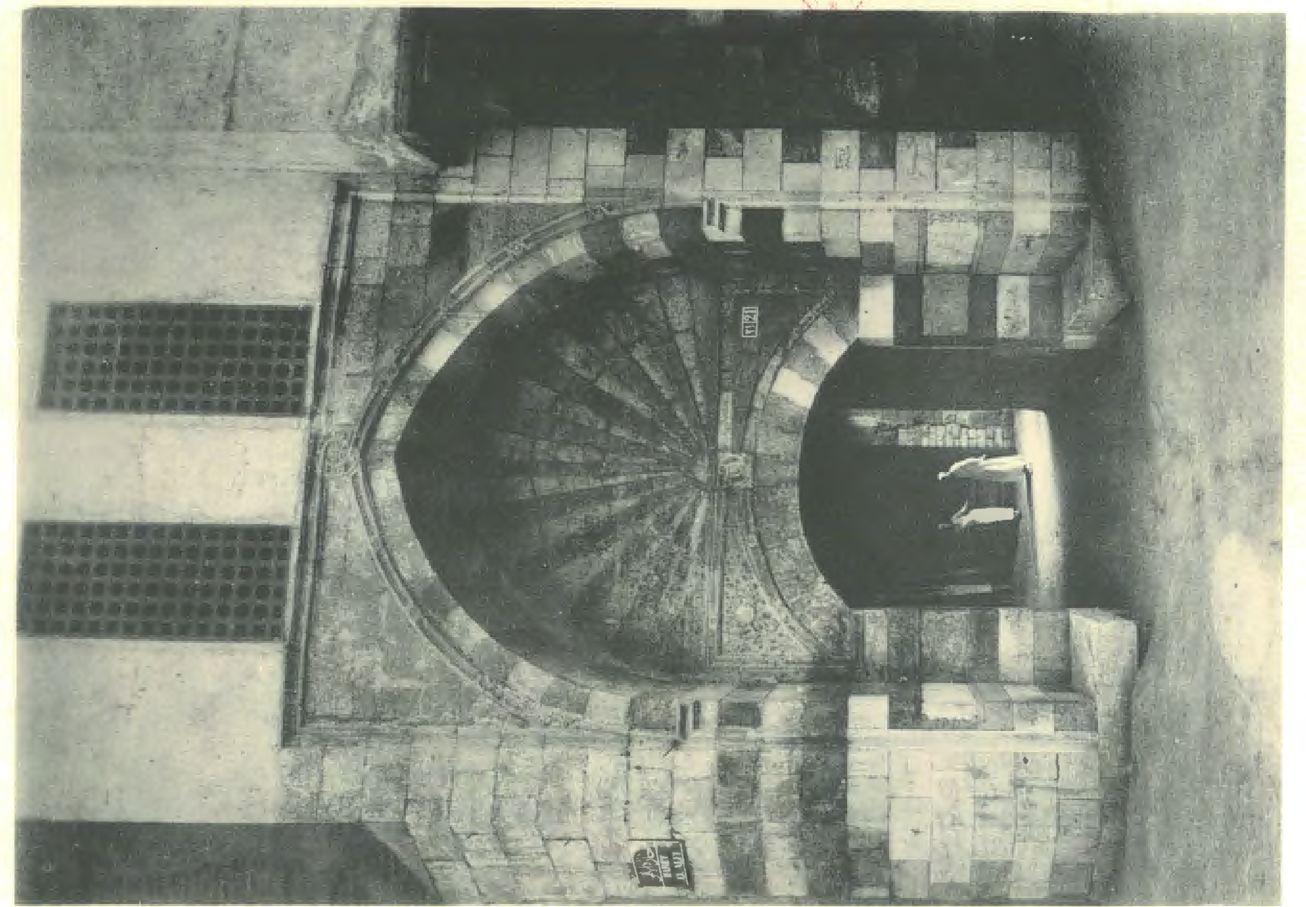




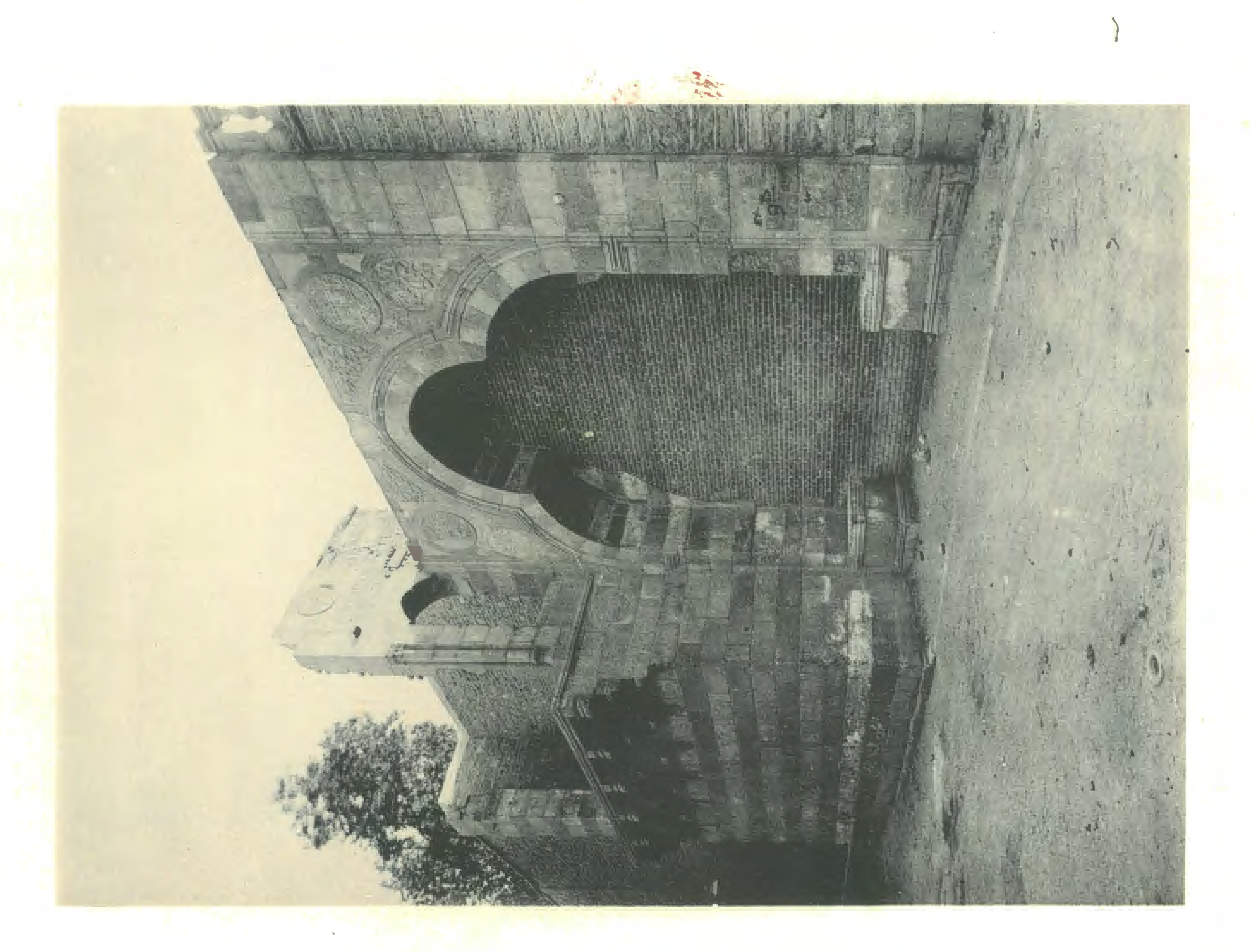
a

Maison el-Guiridliya. — Vues sur cour.





b) Porte d'okelle : près du Sabil 'Azaban.



a) Portail au nom d'el-Ghouri.



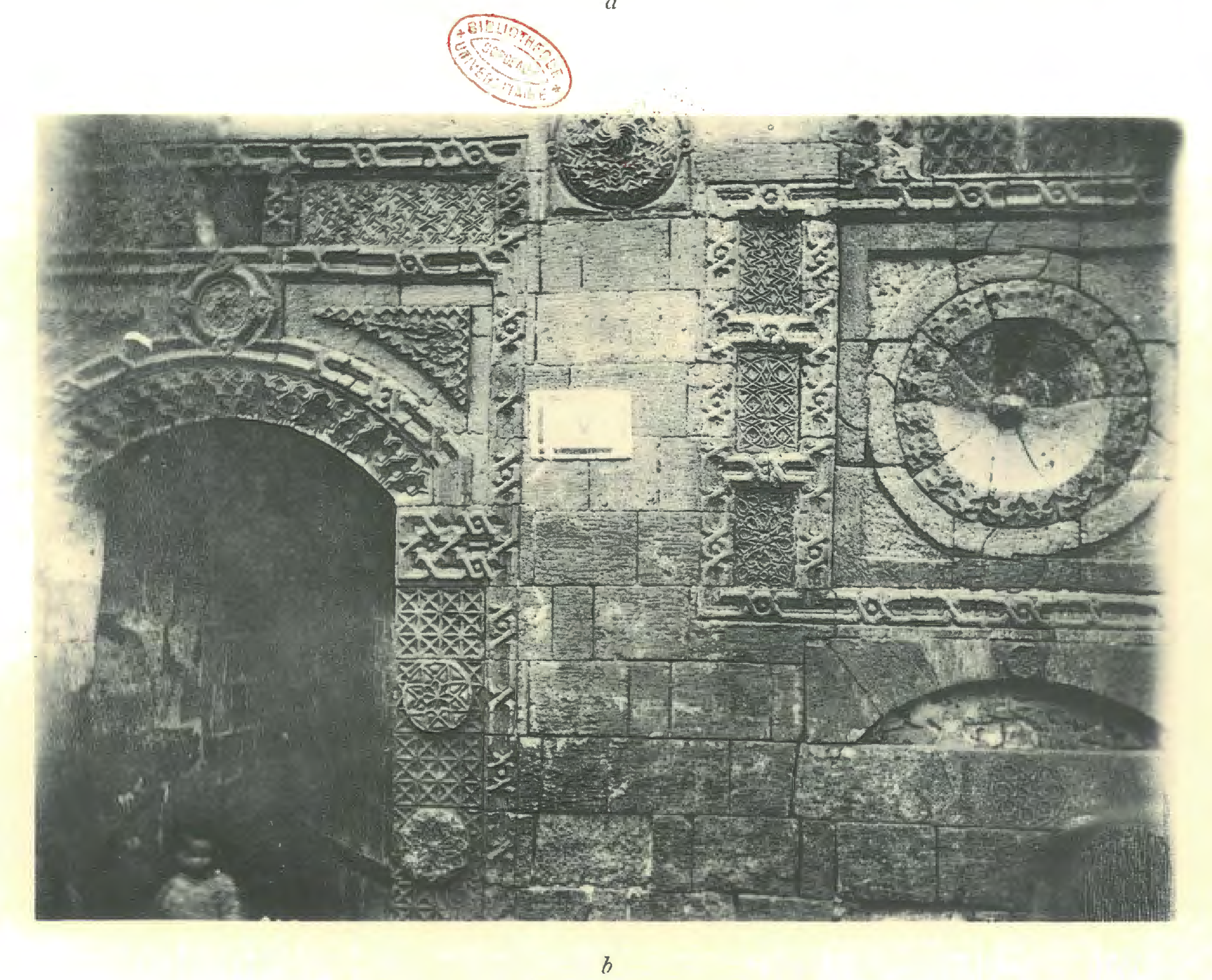
Maison d'es-Sadât el-Ouafa'iya.



Maison d'es-Sadât el-Ouafa'iya.



a



b

b) Façade de la maison Chehata Ahmad.

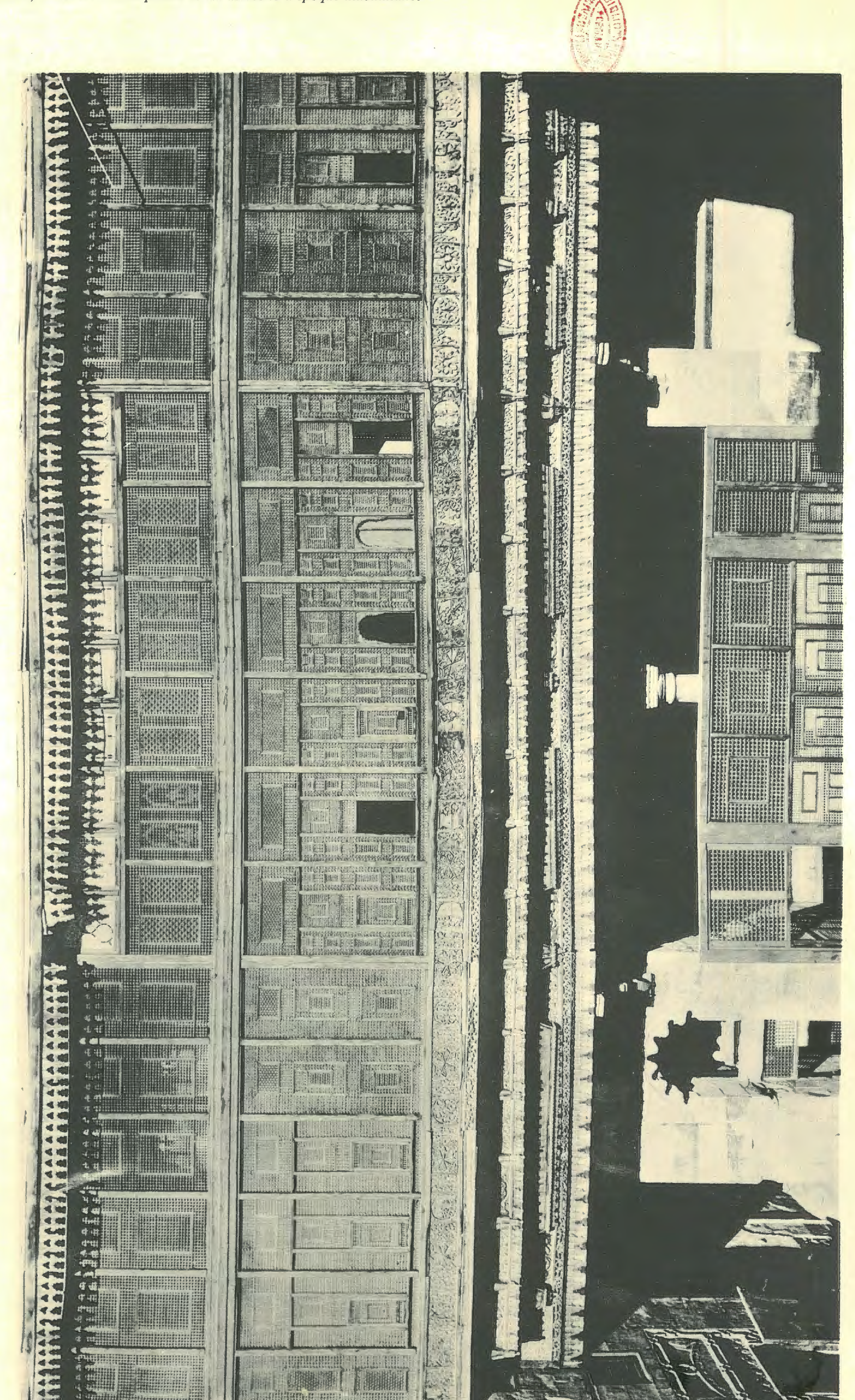
a) Maison ʿAli Katkhoda, pres de la mosquée el-ʿArabi



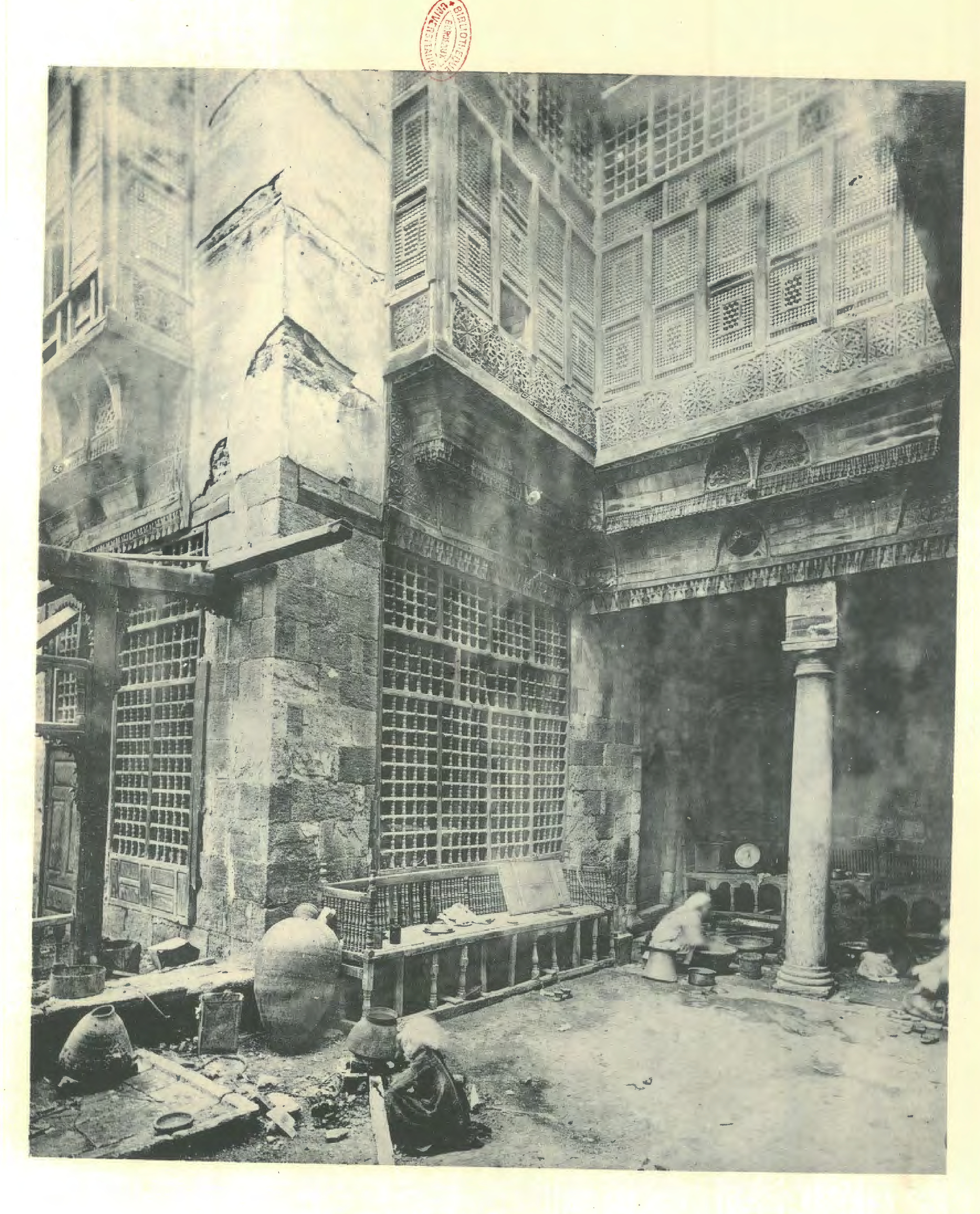
Ḳâ'at 'el-'Irsân. — Vieux-Caire.



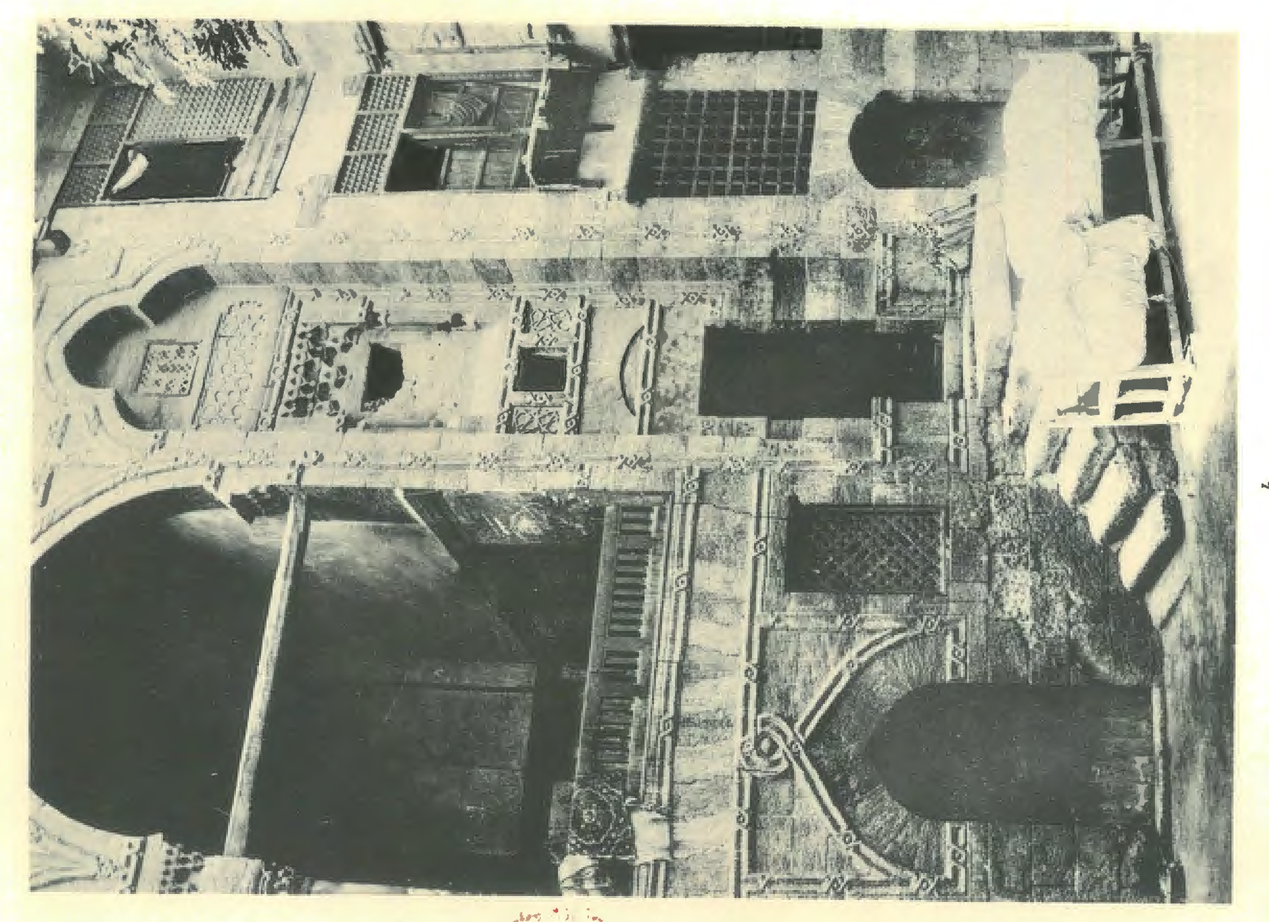
Ancienne maison Ahmad Hussein (en partie détruite).
Détail de la Ḳâ'a.



Ancienne maison Ahmad Hussein (en partie détruite).
Détail du grand machrabia sur cour.

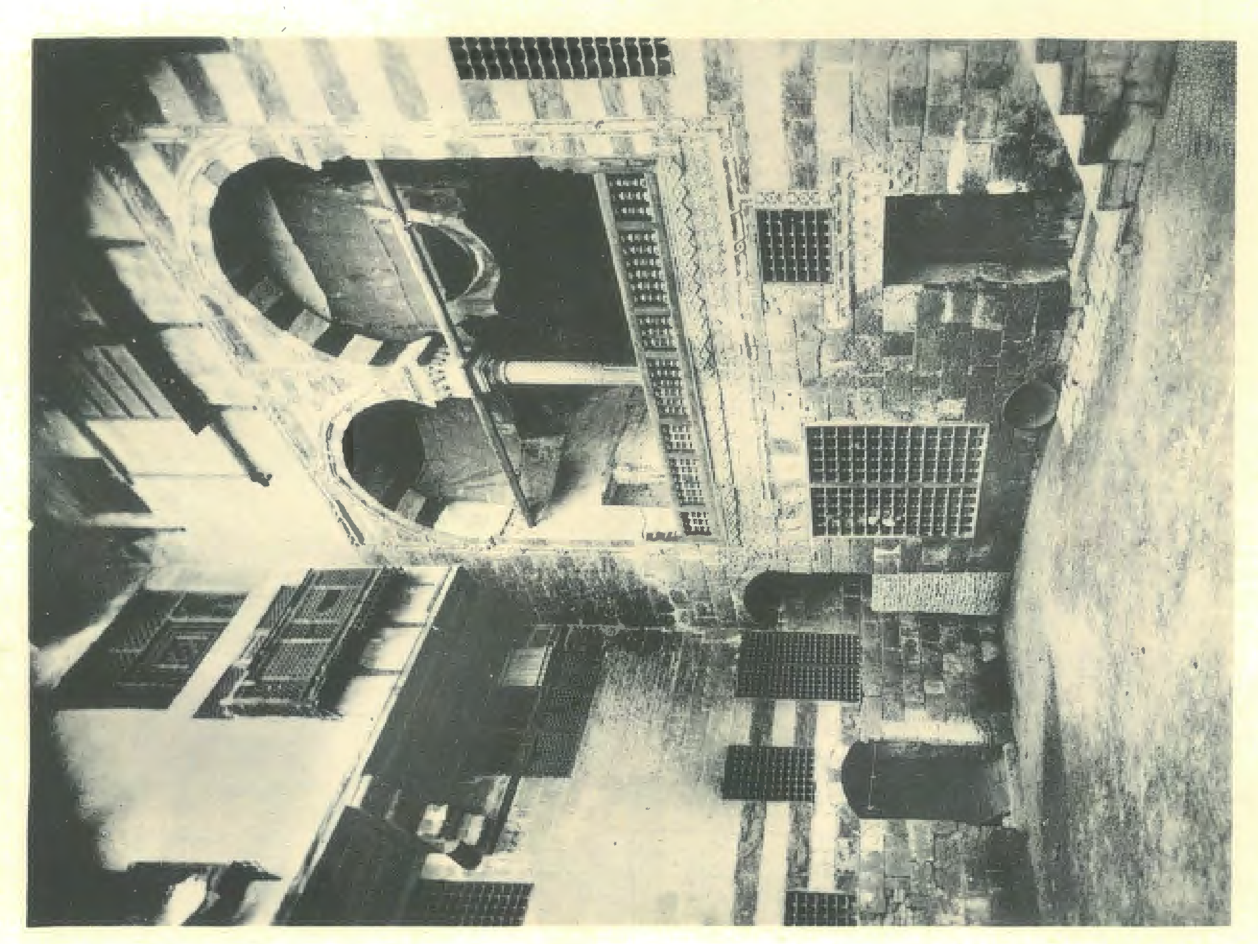


Cour de maison, aujourd'hui détruite.



b



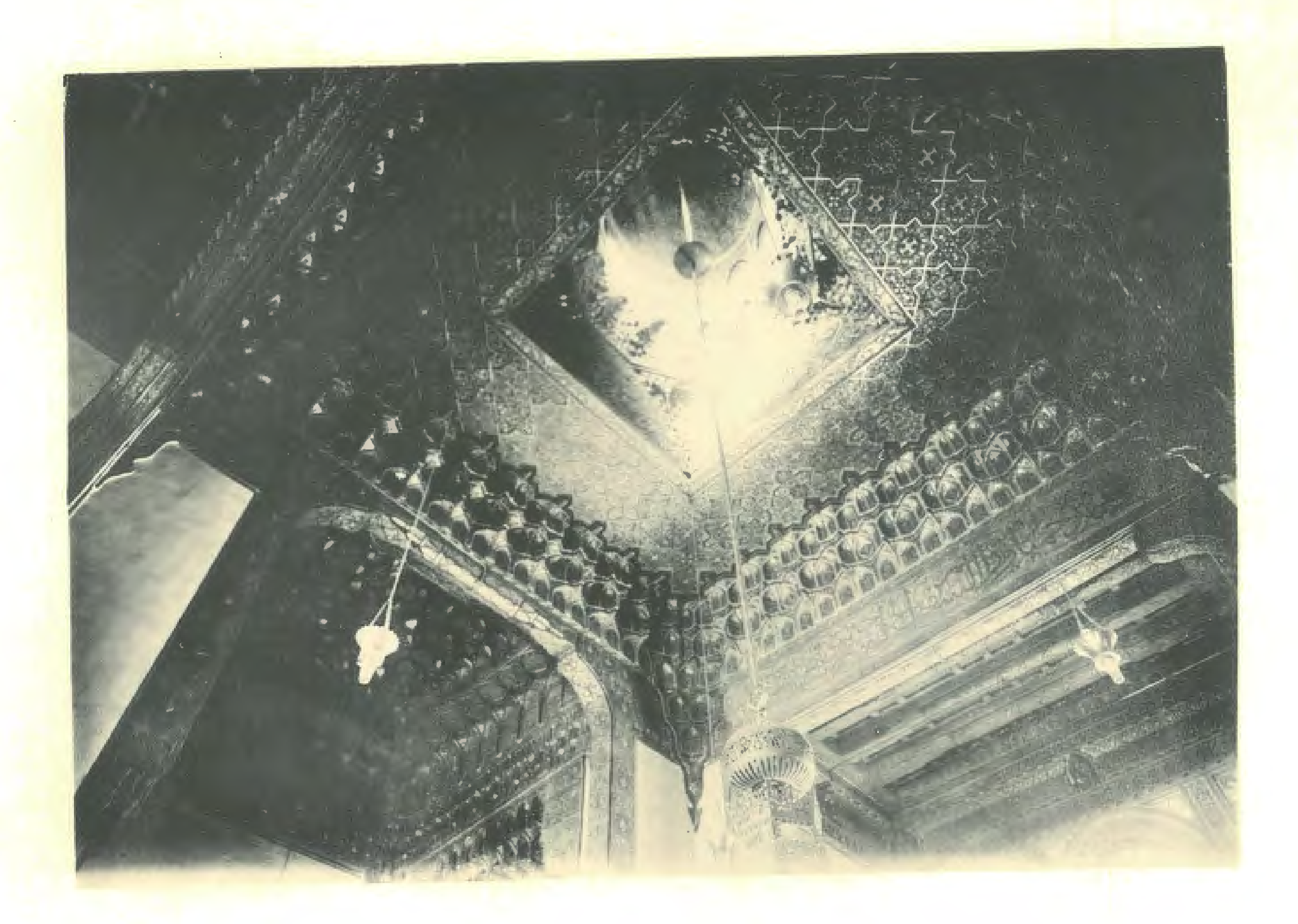


a

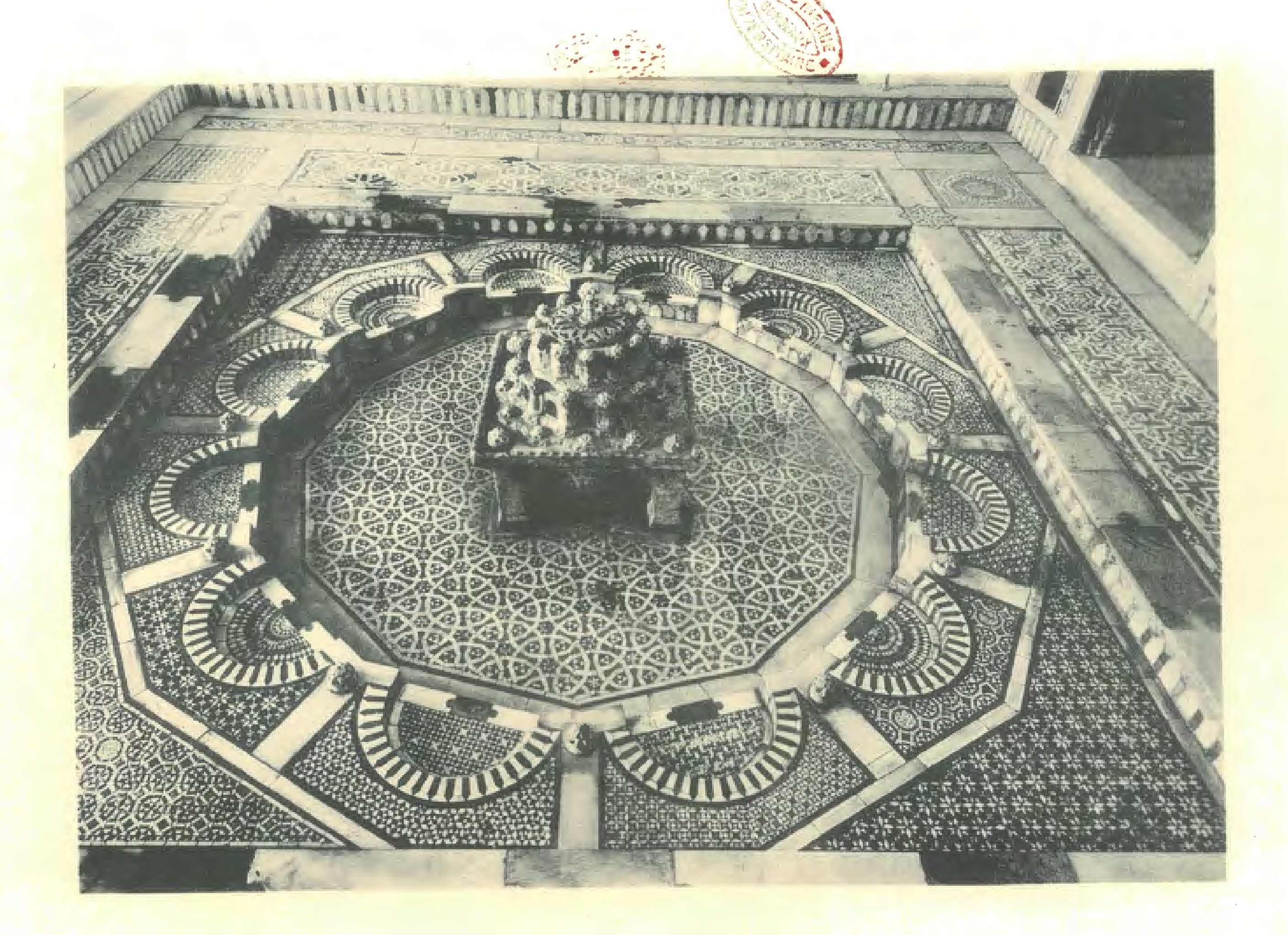
Cours de maisons, aujourd'hui détruites.



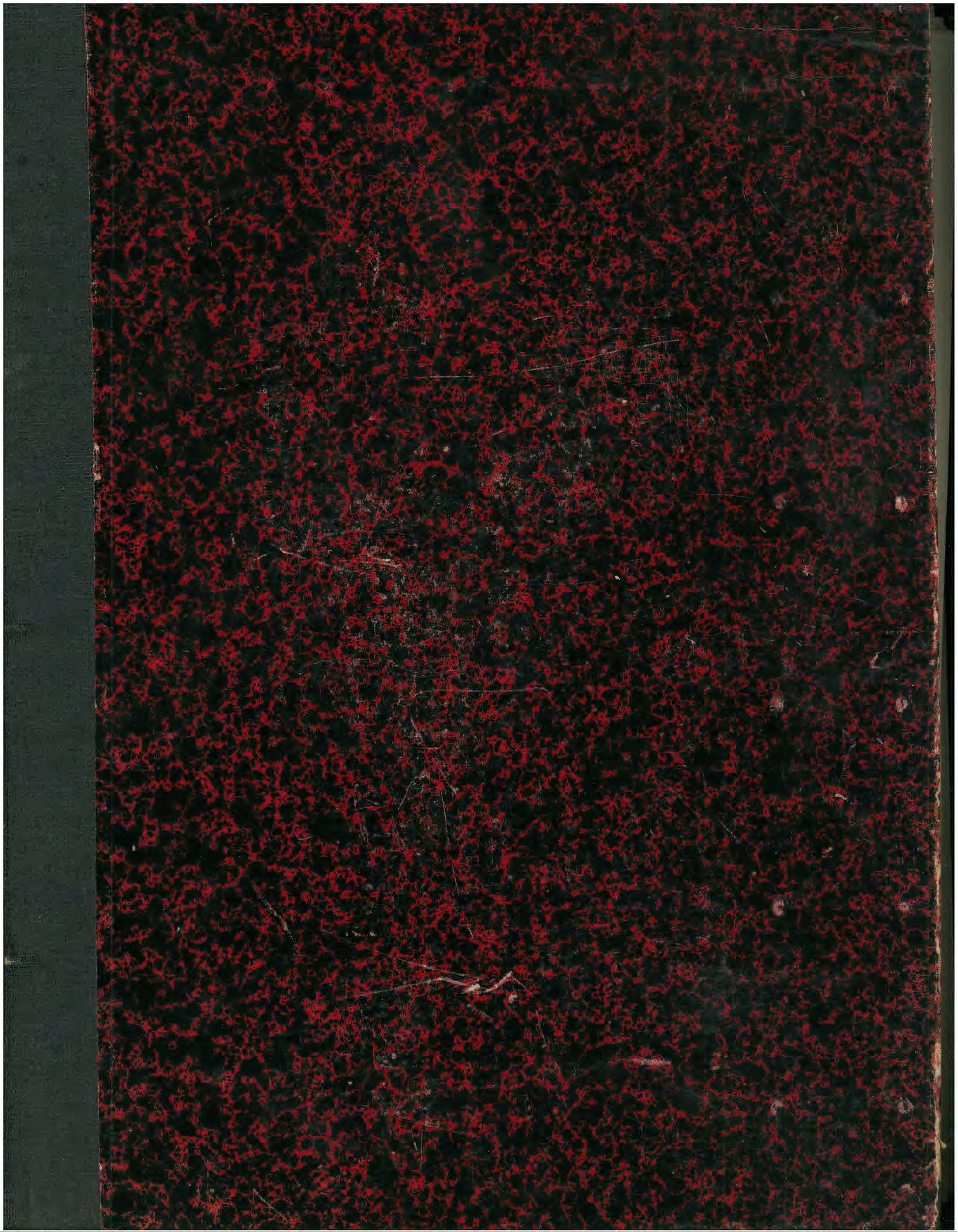
Ancienne maison el-Galfi.



a) Plafond d'une maison ancienne, reconstituée à la Légation de France, au Caire.



b) Fontaine de maison ancienne. — Musée arabe du Caire.



MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE

ORIENTALE

DU CAIRE

62